

Méthode de traiter les morsures des animaux enragés, et de la vipère; suivie d'un précis sur la pustule maligne / Par m. Eaux ... et par m. Chaussier.

Contributors

Eaux, Joseph, 1726-1798.
Chaussier, François, 1746-1828.

Publication/Creation

A Dijon : Chez A.M. Defay, M.DCC.LXXXV.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/aen3c9x6>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

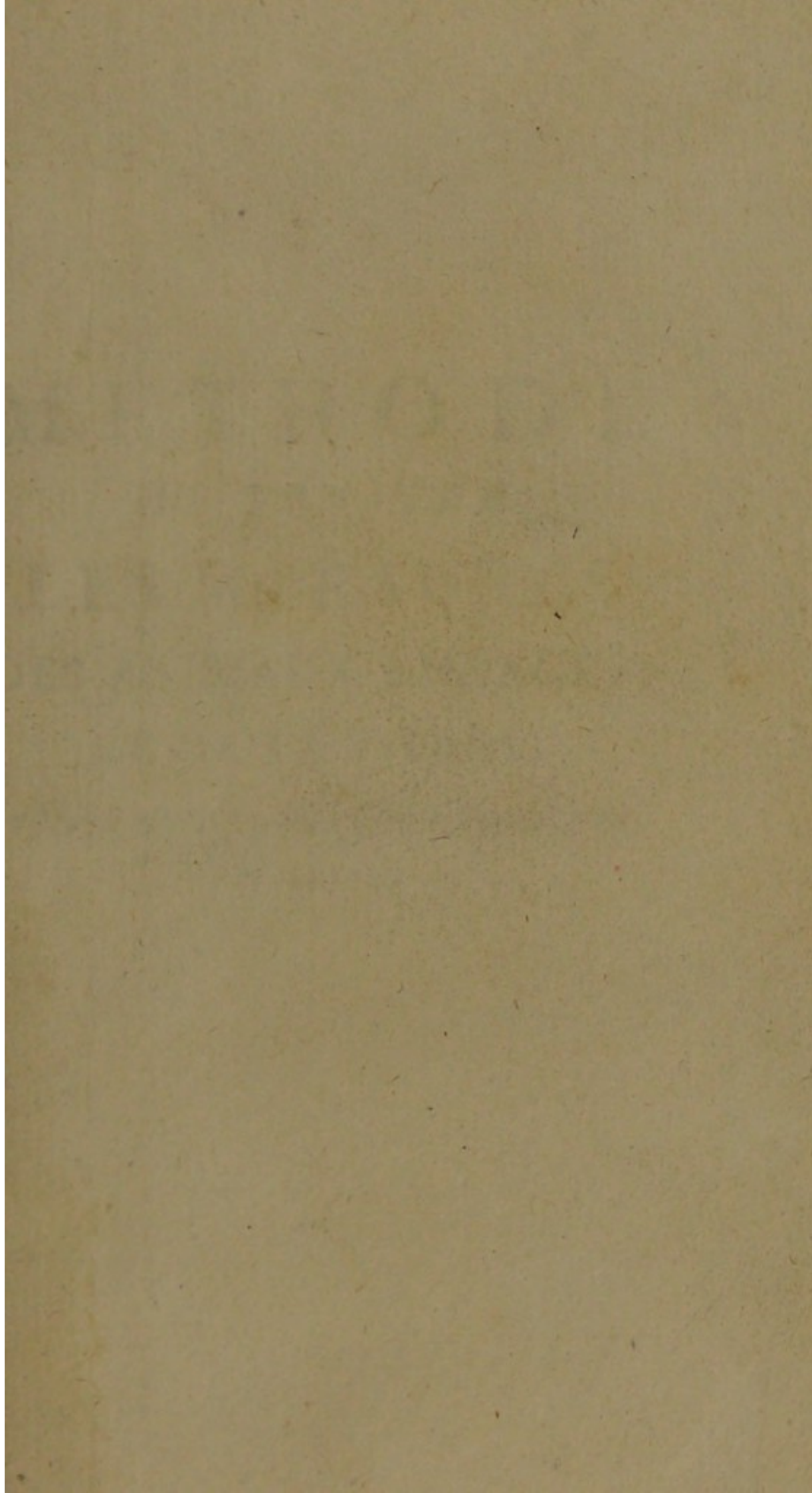


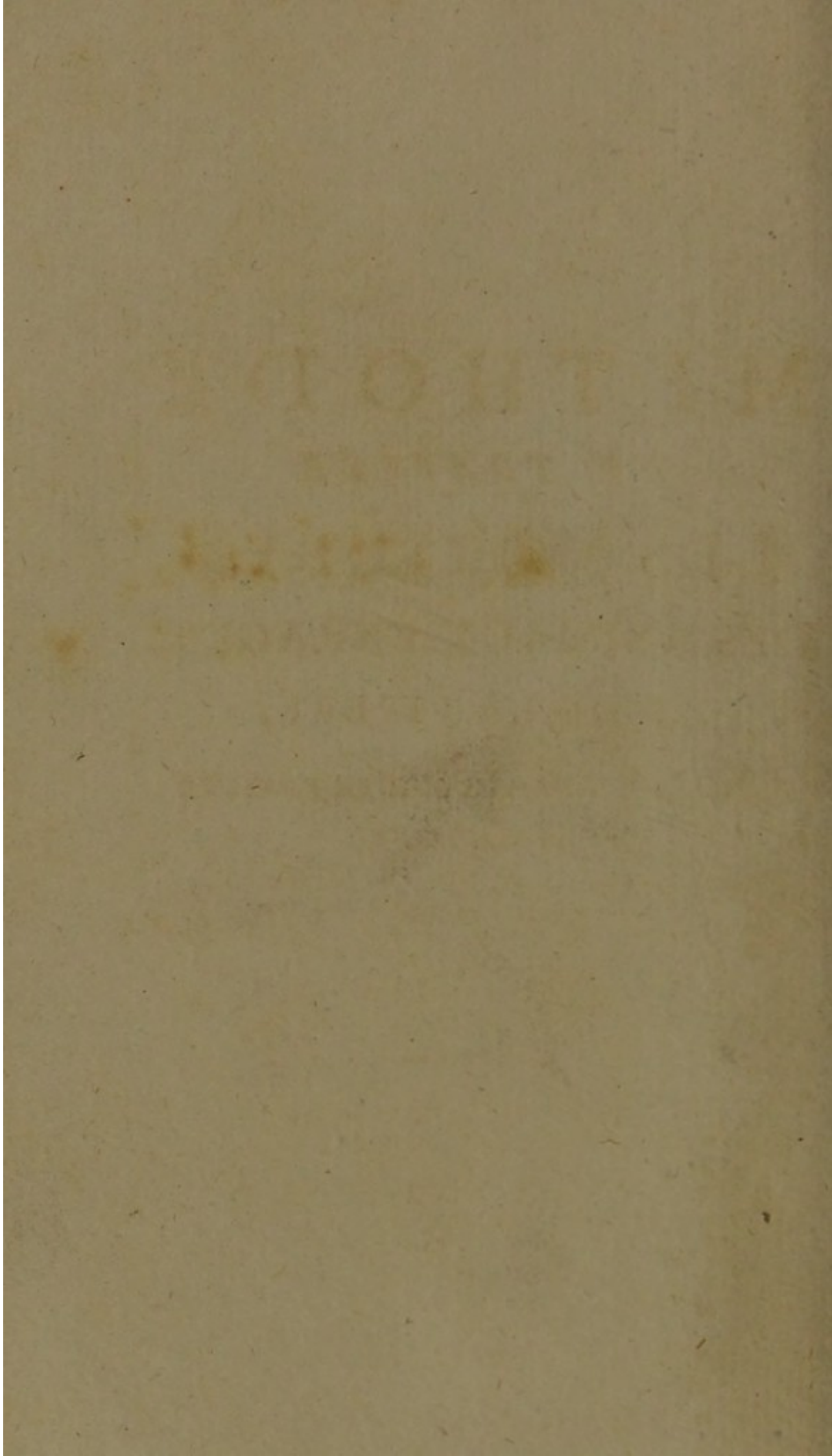
Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



C. xvii. 8

18





MÉTHODE

DE TRAITER

LES MORSURES
DES ANIMAUX ENRAGÉS,
ET DE LA VIPERE;

*SUIVIE D'UN PRÉCIS SUR LA PUSTULE
MALIGNÉ.*

THE
LIBRARY
OF THE
MUSEUM OF
ART AND
ARCHAEOLOGY
OF THE
UNIVERSITY OF
CAMBRIDGE

M É T H O D E

D E T R A I T E R

LES MORSURES

DES ANIMAUX ENRAGÉS,

ET DE LA VIPERE;

SUIVIE D'UN PRÉCIS SUR LA PUSTULE

MALIGNE.

Par M. ENAUX, Professeur du Cours d'Accouchements des Etats de Bourgogne, Pensionnaire de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, &c.

Et par M. CHAUSSIER, Professeur d'Anatomie des Etats de Bourgogne, Pensionnaire de l'Académie de Dijon, Associé regnicole de l'Acad. R. de Chir. de Paris, des Acad. R. des Sc. de Nîmes, Toulouse, Montpellier, Corresp. de la Soc. R. de Méd. de Paris, &c.

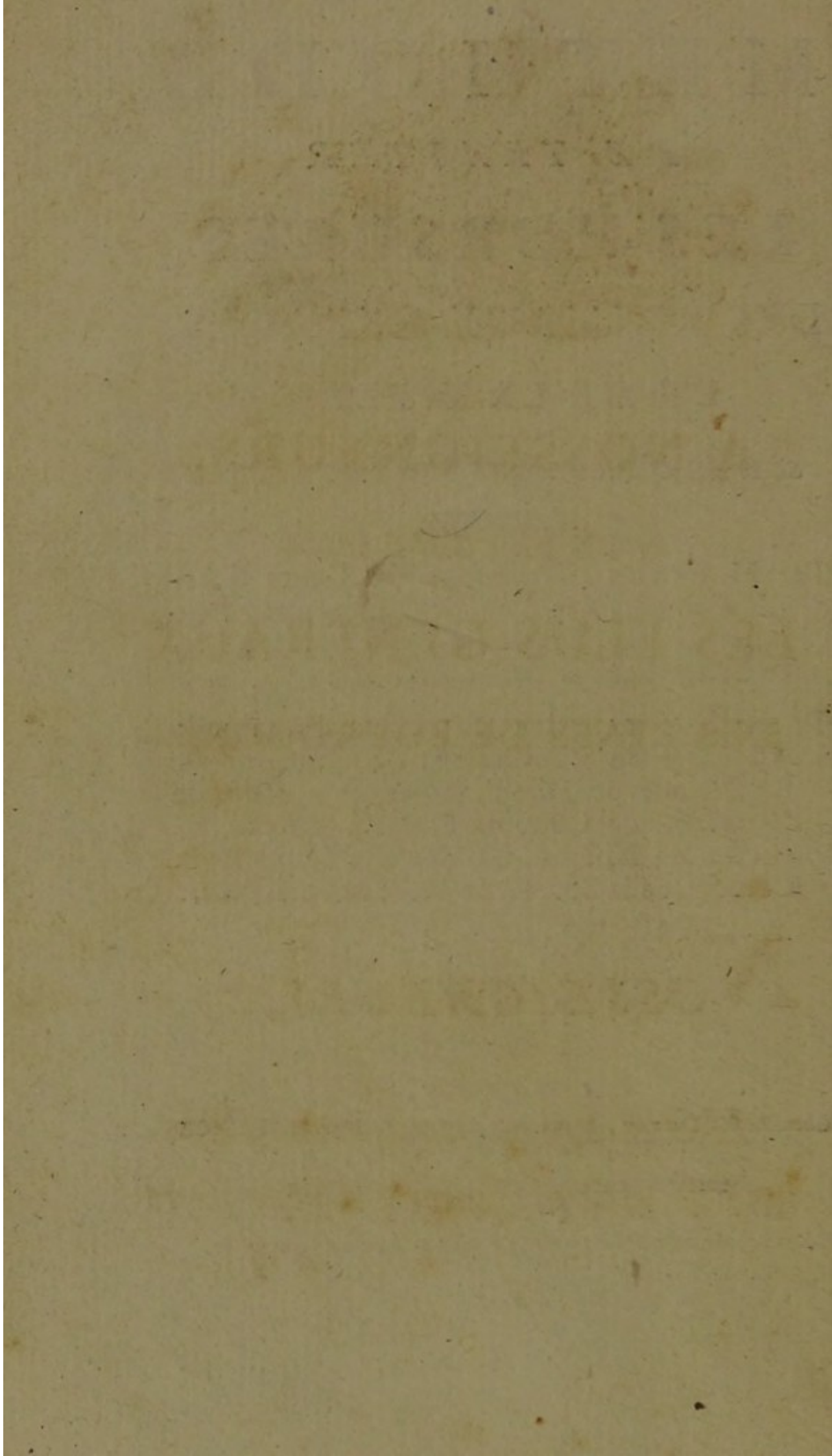


A D I J O N,

Chez A. M. DEFAY, Imprimeur de S. A. S. Mgr. LE PRINCE
DE CONDÉ, & des États.

M. DCC. LXXXV.

AVEC APPROBATIONS ET PRIVILEGE DU ROY.





A NOSSEIGNEURS,
NOSSEIGNEURS
LES ÉLUS-GÉNÉRAUX
DES ÉTATS DE BOURGOGNE.

NOSSEIGNEURS,

L'Ouvrage que nous avons l'honneur de vous présenter, a pour objet

a iij

*le soulagement , la conservation des
hommes , & il intéresse particulière-
ment la Bourgogne : ce sont des
titres puissants pour mériter vos bon-
tés & votre protection.*

*Daignez, NOSSEIGNEURS,
agréez l'hommage de notre travail,
comme une preuve de notre zèle , de
notre respect & de notre reconnois-
sance.*

*Nous sommes , avec le plus pro-
fond respect ,*

NOSSEIGNEURS,

**Vos très-humbles & très-
obéissants serviteurs,
ENAUX & CHAUSSIER.**

T A B L E.

A VERTISSEMENT.	Pag. xiiij
Approbations.	xv
Discours préliminaire, dans lequel on expose les motifs, le plan de cet Ouvrage, & quelques observations sur les objets qui y sont traités.	xix
Notice sur les Cours publics établis par MM. les Elus.	xxj
Motifs & plan de cet Ouvrage.	xxiiij
Théorie & méthode curative des anciens pour la morsure des animaux enragés.	xxv
Théorie de M. Nugent, & sa méthode cu- rative.	xxxj
Remarques sur l'application des caustiques.	xxxiv
Observations sur les suppuratifs & sur la vertu dissolvante de quelques sels mêlés aux on- guents digestifs.	xxxviij
Théorie & méthode curative de M. Méderer.	xxxviiiij

Notions générales sur les animaux venimeux, & Observations sur quelques maladies communiquées par le contact des animaux. Pag. I

PREMIERE PARTIE.

<i>De la Rage & de la morsure des animaux enragés.</i>	II
§. I. <i>Ce que l'on entend par Rage.</i>	II
§. II. <i>Quels animaux sont sujets à la Rage.</i>	13
§. III. <i>Saisons où la Rage spontanée est la plus ordinaire.</i>	14
§. IV. <i>Signes qui font reconnoître un chien enragé.</i>	15
§. V. <i>Précautions à prendre.</i>	22
§. VI. <i>Comment la Rage se communique.</i>	24
§. VII. <i>Temps où les accidents surviennent après la morsure d'un animal enragé.</i>	26
§. VIII. <i>Symptomes qui suivent la morsure d'un animal enragé, lorsqu'elle</i>	

<i>n'a point été traitée convenablement.</i>	28
§. IX. <i>Quelles sont les morsures les plus dangereuses.</i>	31
§. X. <i>Idée générale du traitement.</i>	33
§. XI. <i>Des Caustiques.</i>	36
§. XII. <i>Méthode de panser un homme mordu par un animal enragé.</i>	44
§. XIII. <i>Traitement d'une plaie superficielle.</i>	46
§. XIV. <i>Traitement d'une plaie profonde.</i>	52
§. XV. <i>Traitement d'une grande plaie avec lambeau.</i>	58
§. XVI. <i>Maniere de suppléer aux Caustiques.</i>	60
§. XVII. <i>Traitement d'une blessure dans le voisinage des gros vaisseaux.</i>	62
§. XVIII. <i>Attentions dans le traitement des blessures de la tête.</i>	67
§. XIX. <i>Traitement des Blessures des levres, des joues & des paupieres.</i>	70
§. XX. <i>Traitement d'une morsure déjà cicatrisée.</i>	47

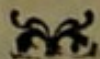
§. XXI. Régimes & remedes internes.	77
§. XXII. Observations sur l'usage des Emétiques dans quelques circonstances particulieres.	81
§. XXIII. Traitement du bétail.	85
§. XXIV. Récapitulation des préceptes les plus importants pour le traitement des morsures des animaux enragés.	89

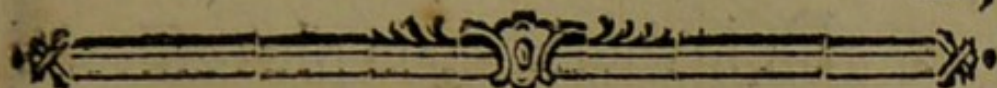
SECONDE PARTIE.

<i>De la morsure de la Vipere.</i>	101
§. XXV. Description de la Vipere.	102
§. XXVI. Accidents qu'occasionne la morsure de la Vipere.	106
§. XXVII. Précautions à prendre dans les premiers instants de la mor- sure d'une Vipere.	112
§. XXVIII. Traitement de la morsure de la Vipere.	116
§. XXIX. Traitement local.	118
§. XXX. Remedes internes.	123
§. XXXI. Remarques sur quelques abus dans le traitement des morsures de la Vipere.	128

- §. XXXII. *Observations sur la morsure de la Couleuvre, de l'Orvet ou Anvoie.* 131
- §. XXXIII. *Traitement des animaux domestiques.* 137
- §. XXXIV. *Observations sur l'usage de l'alkali volatil, dans les cas de syncope & d'asphyxie.* 138
- §. XXXV. *Récapitulation des préceptes les plus importants pour le traitement des morsures de la Vipere.* 143
- Formules des Remedes indiqués pour le traitement de la morsure des Animaux enragés.* 148
- PRÉCIS sur la nature, la cause, les différences & le traitement de la Pustule maligne. 161
- Notions générales sur la Pustule maligne. Idem.*
- §. I. *Cause de la Pustule maligne.* 167
- §. II. *Différentes manieres de contracter la Pustule maligne.* 117
- §. III. *Précautions pour se garantir de la Pustule maligne.* 179

§. IV. <i>Description de la Pustule maligne, sa marche ordinaire, ses terminaisons.</i>	183
§. V. <i>Différences de la Pustule maligne.</i>	196
§. VI. <i>Signes qui font distinguer la Pustule maligne, de quelques autres affections.</i>	205
§. VII. <i>Idée générale de la méthode curative de la Pustule maligne.</i>	209
§. VIII. <i>Traitement local de la Pustule maligne.</i>	218
§. IX. <i>Attentions particulières dans les pansements.</i>	234
§. X. <i>Remedes internes. Régime.</i>	238
§. XI. <i>Différentes méthodes employées pour le traitement de la Pustule maligne.</i>	243
§. XII. <i>Abus dans le traitement de la Pustule maligne.</i>	253
§. XIII. <i>Récapitulation des préceptes les plus importants pour la connoissance & le traitement de la Pustule maligne.</i>	260
<i>Formules des Remedes indiqués pour le traitement de la Pustule maligne.</i>	267





AVERTISSEMENT.

L'OUVRAGE de MM. Enaux & Chauffier, est composé de quatre parties distinctes.

1°. D'un discours préliminaire, dans lequel, après avoir exposé les motifs, le plan de leur travail, ils examinent rapidement les différents traitements employés contre la morsure des animaux enragés, font sentir l'avantage du traitement local, expressément recommandé par tous les Praticiens, tant anciens que modernes, comme le seul moyen pré-servatif, le seul qui mérite le nom de spécifique; ils indiquent aussi les différents Auteurs, dont ils ont tiré les préceptes qui font la base de leur travail.

2°. De la méthode la plus efficace pour le traitement de la morsure des animaux enragés.

3°. De la méthode de traiter les morsures de la vipere, de l'orvet, &c.

4°. D'un précis sur la nature, la cause, les différences & le traitement de la Pustule maligne.

Ces différents traités, écrits d'une manière claire & à la portée de tout le monde, sont principalement destinés à répandre dans les campagnes les connoissances nécessaires sur des accidents très-fâcheux & trop fréquents : mais comme la Pustule maligne n'est pas connue dans toutes les provinces, on a tiré séparément un certain nombre d'exemplaires de la méthode de traiter les morsures des animaux enragés & de la vipere.

APPROBATIONS.

*Extrait des Registres de l'Académie des Sciences,
Arts & Belles-Lettres de Dijon.*

Du 5 Août 1784.

M. Raudot, qui avoit été chargé, avec M. Durande, de l'examen du Mémoire fait par MM. Enaux & Chauffier, sur le traitement convenable aux blessures faites par des animaux enragés, ou venimeux, & sur la pustule maligne, a dit :

L'Académie nous avoit nommés, M. Durande & moi, pour examiner le Mémoire précis sur le traitement convenable aux blessures faites par des animaux enragés, ou venimeux, & sur la Pustule maligne, composé par MM. Enaux & Chauffier, par ordre de MM. les Elus-généraux de la Province.

Cet Ouvrage, par sa clarté & par la sagesse des conseils qu'il renferme, nous a paru fait pour remplir les vues de l'Administration, & pour ajouter à l'idée avantageuse que l'Académie & le public ont des talents de ses Auteurs.

Nous croyons, en conséquence, que la publication de cet Ouvrage ne peut qu'être très-utile à la Province, & que l'Académie peut permettre à MM. Enaux & Chauffier de prendre, au frontispice de ce Mémoire, la qualité d'Académiciens Pensionnaires, & de le faire imprimer, comme faisant suite des nouveaux Mémoires. A Dijon, ce 5 Août 1784.

Signés, RAUDOT & DURANDE.

CE rapport ouï, l'Académie a approuvé l'Ouvrage de MM. Eaux & Chauffier, & leur a permis de prendre la qualité d'Académiciens au frontispice de cet Ouvrage, & de le faire imprimer comme faisant suite de ses Mémoires.

Je souffigné Secrétaire perpétuel de l'Académie, certifie que l'Extrait ci-dessus est conforme à ce qui a été dit par les Commissaires, & arrêté par l'Académie. A Dijon, ce 15 Janvier 1785. Signé, MARET.

Extrait des Registres de la Société royale de Médecine.

LA Société royale de Médecine nous a chargés de lui rendre compte d'un Ouvrage qui lui a été présenté par MM. Eaux & Chauffier. Cet Ouvrage, qui doit être publié par ordre de MM. les Elus-généraux des Etats de Bourgogne, pour être distribué dans toute la Province, a pour titre : *Méthode de traiter les morsures des animaux vénéneux, & particulièrement celles des animaux enragés.*

Cet ouvrage est écrit d'une manière claire, & à la portée des gens de la campagne; il ne renferme que des préceptes utiles & conformes à la saine pratique de la Médecine. C'est avec plaisir que nous avons vu que MM. Eaux & Chauffier ont insisté principalement sur le traitement externe dans la curation de la rage. Les réflexions sur les précautions qu'il faut prendre en se servant de l'alkali volatil, sont très-sages. Les formules qui terminent ce Trai-

té, sont peu dispendieuses, & il nous paroît que les Auteurs ont parfaitement rempli les vues de MM. les Elus-généraux des Etats de Bourgogne. Nous pensons que cet Ouvrage mérite l'approbation de la Société royale de Médecine, & d'être imprimé sous son privilège. Au Louvre, ce 12 Octobre 1784.

Signés, DESPERRIERES & ANDRY.

LA Société royale de Médecine ayant entendu, dans sa séance tenue au Louvre le 12 de ce mois, la lecture du rapport ci-dessus, en a adopté les conclusions: en foi de quoi je certifie le présent extrait conforme à l'original contenu dans les Registres de la Société, & au jugement de cette Compagnie. A Paris, le 13 Octobre 1784.

Signé, VICQ D'AZIR, Secrét. perpét.

*Extrait des Registres de l'Académie royale
de Chirurgie.*

Du Jeudi 28 Octobre 1784.

MESSIEURS Sabatier & Fabre, nommés Commissaires pour l'examen d'un manuscrit intitulé: *Méthode de traiter les morsures des animaux venimeux, & particulièrement celles des animaux enragés, par MM. Enaux & Chauffier,* qui sera imprimé par ordre de MM. les Elus-généraux des Etats de Bourgogne, pour être distribué gratuitement dans cette Province; & d'un autre manuscrit ayant pour titre: *Précis sur la nature, la cause, les différences,*

& le traitement de la Pustule maligne, ont fait leur rapport, & dit que ces Dissertations méritent l'approbation de l'Académie, non-seulement par le mérite de ces Ouvrages, mais encore parce qu'ils rendront un témoignage public des sentiments d'humanité qui inspirent MM. les Elus-généraux des Etats de Bourgogne, & qu'il doit être permis à M. Chauffier de prendre, à la tête de ces Ouvrages, le titre d'Associé de l'Académie.

La Compagnie ayant confirmé ce rapport, j'en ai délivré le présent extrait, que je certifie conforme aux Registres. A Paris, le 29 Octobre 1784. Signé, LOUIS, Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Chirurgie.

Le privilege se trouve aux nouveaux Mémoires de l'Académie de Dijon.



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE,

DANS lequel on expose les motifs, le plan de cet Ouvrage, & quelques observations sur les objets qui y sont traités.

TANDIS que MM. LES ÉLUS GÉNÉRAUX s'occupent, sans relâche, des grands objets d'administration, de commerce, de navigation & d'industrie, ils ne négligent aucun autre détail, ils portent, en même temps, un regard attentif sur des objets qui paroissent d'une importance moins générale; mais, aux yeux d'un Administrateur sage & éclairé, rien n'est indifférent, rien n'est petit; tout ce qui tend à perfectionner les arts, à répandre les connoissances utiles, à favoriser la population, à conserver la santé, à prévenir quelque accident; enfin, tout ce qui contribue au bonheur général & à celui de chaque individu, fixe son attention, tout l'occupe & l'intéresse éga-

lement. C'est à ces vues de bienfaisance & de patriotisme que nous devons l'établissement des différents Cours publics & gratuits, qui, comme le disent les Auteurs du Journal de Paris, rendent en quelque sorte notre ville *l'émule de la capitale*.

On se plaignoit depuis long-temps de ne trouver dans les campagnes que des Sages-femmes ignorantes; on se plaignoit que les Chirurgiens instruits y étoient en petit nombre. Ce n'étoit certainement point le défaut de capacité & d'aptitude; mais les moyens d'instructions étoient rares, difficiles, dispendieux. Le hazard & le besoin formoient les Sages-femmes: une fois enhardies par une première tentative, sans principes, sans connoissances, elles se mêloient des accouchements, & une routine aveugle étoit le seul guide de celles qui passoient pour les plus instruites. Les Chirurgiens qui se destinoient pour les campagnes, se contentoient d'études superficielles, parce que souvent leurs facultés ne leur permettoient pas d'aller chercher dans les autres provinces les moyens d'instructions, & d'y suivre assez long-temps les Cours. Maintenant ces obstacles sont levés. Nous avons, depuis plusieurs an-

ées, des Cours publics & gratuits d'Accouchements (1), d'Anatomie (2), de

(1) Le Cours d'Accouchements, établi en 1773, par MM. les Elus-généraux, se fait régulièrement, chaque année, au printemps, en automne, & dure au moins un mois. M. *Enaux*, professeur de ce Cours, ne se borne pas à exposer de la manière la plus claire, les préceptes les plus importants; mais il fait manœuvrer les Eleves sur des mannequins. A chaque Cours, on admet vingt femmes de la campagne, &, pour subvenir aux dépenses qu'elles peuvent faire, on donne à chacune 6 liv.

(2) Depuis 1769, M. *Chaussier* faisoit régulièrement chaque année, & à ses frais, des Cours publics & gratuits d'Anatomie. MM. les Elus généraux considérant l'importance de ce Cours pour l'instruction des Etudiants en Chirurgie, & les progrès des Eleves de l'Ecole de Peinture, l'établirent en 1780. Ce Cours, annoncé par des affiches dans la Province, commence à la St. Martin, & dure trois mois consécutifs. Le Professeur ne se borne pas à une simple démonstration; mais après avoir considéré la conformation, l'action des parties dans l'état de santé, il en examine les dérangemens, l'altération dans l'état de maladie, indique les moyens curatifs: ainsi ce Cours devient intéressant pour toutes les classes de citoyens.

A la suite de ce Cours, M. *Chaussier* fait un Cours public sur les maladies des yeux, les moyens d'y remédier.

Chymie, de Minéralogie (1), de Matière médicale (2), de Botanique (3); & ces Cours font une suite continue d'instruc-

(1) C'est au zèle de *M. de Morveau* qu'on doit le projet des Cours de Chymie, de Minéralogie: c'est à l'étendue de ses connoissances que l'on doit la célébrité dont jouissent ces établissemens. En 1774, *M. de Morveau* lut, à l'Académie, un Mémoire sur l'utilité & les avantages d'un Cours de Chymie. Ce Mémoire intéressant fut présenté à MM. les Elus; ils y applaudirent, & fonderent un Cours de Chymie, qui, depuis ce temps, se fait régulièrement par trois Commissaires nommés par l'Académie: ces Commissaires sont, MM. *de Morveau*, *Maret*, *Chaussier*. Pour rendre ce Cours plus intéressant, *M. de Morveau* fait, chaque année, un Cours de Minéralogie, dans lequel il expose tous les minéraux de la Bourgogne.

(2) Le Cours de Matière médicale, établi en 1776, suite nécessaire du Cours de Chymie, est fait avec le plus grand succès, par *M. Maret*, qui réunit tous les objets les plus intéressants.

(3) En 1771, *M. Legoux de Gerland* donna à l'Académie un jardin vaste & bien disposé; mais les fonds pour l'entretien de ce jardin étant peu considérables, MM. LES ELUS GÉNÉRAUX y ont suppléé, & chaque année, dans le courant de Juillet, *M. Durande* fait un Cours public, dont il augmente l'utilité par des herborisations à la campagne,

tions,

tions, dont les avantages se font sentir tous les jours.

C'est dans ces mêmes vues d'utilité publique, que MM. les ÉLUS-GÉNÉRAUX ont fait réimprimer, l'année dernière, & distribuer gratuitement dans toute la Province, *le Catéchisme sur les Asphyxies*, par M. de Gardanne, Ouvrage rendu plus intéressant par les avis qu'y a ajoutés M. Maret, sur les précautions à prendre pour les exhumations.

Les accidents qu'occasionne de temps en temps la morsure des animaux enragés & venimeux, ont aussi fixé l'attention de MM. LES ÉLUS. C'est dans les campagnes que l'on voit le plus ordinairement ces accidents, & trop souvent les secours y manquent; les vrais moyens curatifs y sont ignorés, méconnus, ou remplacés par des pratiques absurdes, bizarres, superstitieuses, & toujours inefficaces. Ces différentes considérations ayant fait desirer à MM. LES ÉLUS que l'on répandît dans les campagnes une instruction sur la méthode à suivre dans ces cas malheureux, ils ont daigné nous choisir pour remplir leurs vues patriotiques, & par une *Délibération du 9 Juillet dernier*, ils nous ont invités à rédiger le plutôt

possible, un Précis de la meilleure Méthode curative de la Rage, ainsi que de la morsure de la Vipere & autres animaux venimeux, extrait des meilleurs Auteurs, pour être, ledit Précis, imprimé aux frais de la Province, & envoyé tant aux Curés, qu'aux Syndics des Communautés, & communiqué par eux aux Chirurgiens des lieux. Honorés depuis plusieurs années, du choix & de la confiance de MM. les Administrateurs pour les Cours fondés par leur bienfaisance, nous avons regardé cette commission importante, comme une nouvelle marque de leur estime & de leur confiance. Pour tâcher de répondre à leurs desirs, à leurs vues patriotiques, & de faire un Ouvrage véritablement utile, nous avons évité avec soin toute discussion théorique sur la nature, la marche de la maladie; nous avons seulement indiqué les faits les plus essentiels: mais en exposant la méthode curative, nous ne nous sommes pas bornés à des généralités vagues, comme on les trouve dans tous les Auteurs. Convaincus par mille exemples, qu'il n'y a rien de si dangereux que des préceptes généraux, lorsqu'on ne les plie pas à propos aux circonstances, nous n'avons pas craint

d'entrer dans les plus grands détails sur le traitement convenable aux différentes blessures, sur les attentions nécessaires dans les pansements & l'application des caustiques. Enfin, pour mettre dans cet Ouvrage plus d'ordre, de clarté & de simplicité, nous l'avons divisé en deux parties; chacune a été sous-divisée en paragraphes, qui forment en quelque sorte autant de chapitres destinés à l'exposition d'un précepte particulier. On trouvera peut-être que ce plan a donné à notre Ouvrage une certaine étendue; mais en le faisant plus court, nous aurions craint de le rendre moins clair, moins utile pour les personnes à qui il est spécialement destiné. Dans un objet aussi important, les détails qui tendent à éclaircir la méthode, à en spécifier l'application, à prévenir les abus, à indiquer les inconvénients, ne sont jamais superflus, même pour les gens de l'art, & ils sont absolument nécessaires pour toute autre personne: c'est aussi l'avis des Sociétés savantes auxquelles nous avons soumis notre travail, & qui lui ont accordé les approbations les plus flatteuses.

Pour faire mieux sentir les avantages & l'efficacité du traitement que nous

avons recommandé dans le cours de cet Ouvrage , nous ajouterons ici quelques considérations particulières , qui nous serviront à rappeler les préceptes les plus essentiels , & à faire connoître l'opinion & les procédés curatifs employés par les Praticiens les plus distingués. Toujours , ou du moins presque toujours , la Rage est pour l'homme une maladie communiquée , la suite de la morsure d'un animal enragé : elle dépend donc , comme toutes les maladies contagieuses , d'un venin , ou , si l'on veut , d'un virus que la dent de l'animal porte & infinue dans la partie : ainsi , la blessure est le centre & le foyer de l'infection ; c'est un fait évident. Mais que l'on détruise exactement & promptement la surface imprégnée de venin , qu'on l'entraîne par une suppuration profonde & abondante , qu'on empêche son développement & son passage dans le sang , on préviendra sûrement la maladie affreuse à laquelle il devoit donner naissance. Les plus anciens Médecins avoient bien senti l'importance de cette vérité : elle étoit la base de leur théorie & de tous leurs procédés dans la pratique. Le feu étoit le moyen dans lequel ils mettoient la plus grande confiance.

Celse, *Dioscoride*, & tous les Médecins grecs & arabes (1) conseillent de brûler hardiment la plaie faite par un animal enragé. Il faut, disoit Rufus, commencer par agrandir la plaie, en exprimer le sang, y appliquer des cauterés plus larges que la blessure, panser ensuite avec des oignons, & lorsque les escarres seront tombées, empêcher la cicatrice pendant quarante à cinquante jours. Presque tous, avant la cautérisation, conseillent de laver fortement la plaie, d'y appliquer une large ventouse, afin d'extraire & d'entraîner, avec le sang, une portion de l'humeur vénéneuse : à ce traitement local, ils ajoutoient l'usage de quelques remèdes internes fort simples ; mais ils les regardoient seulement comme des moyens accessoires, car ils les négligent souvent, ou bien ils les changent, & en indiquent une grande variété. Nous pourrions citer un grand nombre d'exemples de l'efficacité de ce traitement local : on en trouve plusieurs dans les ouvrages de *Valériola*,

(1) M. Méderer remarque que de tous les Médecins anciens, il n'y a que *Celius Aurelianus* & *Oribase* qui n'aient pas recommandé la cautérisation de la plaie.

de Fabrice de Hilden , de Decker , &c. Nous nous bornerons à celui que rapporte *M. Méderer* , & dont il a constaté la vérité. En 1782 , onze personnes furent mordues , en différentes parties , par un chien enragé : trois jours après l'accident , un payfan du canton appliqua sur les blessures un fer ardent , les cautérifa profondément , & sans aucun autre remède , que les soins nécessaires pour les blessures , tous furent préservés de la rage. Il est donc évident que le traitement local seul suffit ; la raison l'indiquoit déjà , l'expérience l'a prouvé : mais comme l'application d'un fer rouge n'est pas convenable à toutes les blessures , comme elle n'est pas toujours facile ; enfin , comme elle paroît cruelle , & répugne à la sensibilité du plus grand nombre des blessés , les Praticiens , sans perdre de vue l'objet essentiel , le foyer de l'infection , ont cherché d'autres moyens , mais tendants toujours au même but. *Jean de Vigo* vouloit qu'après les scarifications on brûlât exactement & profondément la blessure avec de l'huile de sureau bouillante. » Mais si le patient craint le feu , » dit *Mathiole* , il faudra user de cauterés » potentiels , composés de choses cor-

» rosives & ulcératives, à quoi le su-
» blimé est fort bon, le mêlant parmi des
» onguents réfrigératifs, afin qu'il ne
» fasse tant de mal; il est bon, ajoute-
» t-il, parce qu'il brûle fort efficacement,
» & parce que l'escarre qu'il a causée,
» tombe en deux jours. » *Agricola* con-
seille pour caustiques, l'alun, le beurre
d'arsenic, l'huile de vitriol. *Roder.* à *Fon-*
seca, *Weickard*, *Palmarius* recommandent
le précipité rouge. *Paré* indique aussi les
caustiques; mais il n'en spécifie aucun,
parce qu'ils sont tous bons, pourvu qu'ils
ne soient pas composés de substances mer-
curielles ou arsenicales. D'autres ont
conseillé l'excision de la partie mordue.
Nous avons vu un Chirurgien de cette
province, employer sur lui-même ce pro-
cédé douloureux: il fut mordu légère-
ment par un chien enragé; il sépara sur-
le-champ, avec la pointe de son bistouri,
le lieu de la morsure, & se mit ainsi à
l'abri de la rage: telle étoit la théorie &
la pratique des anciens; quoique leurs
procédés parussent différents, ils étoient
également efficaces, ils tendoient au
même but: détacher le venin de la par-
tie, empêcher, dit *Paré*, qu'il n'entre
dedans le corps, & pénétre aux parties

nobles. Tous s'accordent, en ce point, d'exciter la suppuration, de l'entretenir long-temps; aussi recommandent-ils expressément de mettre dans la plaie un pois, un morceau d'éponge, de racine de gentiane, de la saupoudrer quelquefois avec le précipité rouge, de la panser avec des vésicatoires, des onguents irritants, des emplâtres attractifs, afin, disent-ils, de dompter & de détruire le virus attaché à la partie. Ces vues ont toujours été adoptées par les Praticiens les plus sages, & forment encore la méthode curative d'une quantité de modernes (1), tels que les célèbres *Vanswieten*, *Morgagni*, *Lieutaud*, *Schmucker*, *Fothergill*, *Raimond*, *Ehrmann*, *Méderer*, &c..... Quelques-uns, il est vrai, conseillent en même temps l'usage des remèdes internes & du mercure, mais plusieurs en ont reconnu l'insuffisance, & se bornent au traitement local (2).

(1) Voyez l'Ouvrage intéressant de M. *Andry*, intitulé, *Recherches sur la Rage*. On peut aussi consulter les Ouvrages de *Skenkius*, *Bonnet*, *Manget*, *Wanderwiel*, *Baldinger*, & généralement tous les Observateurs.

(2) MM. *Fothergill*, *Raimond*, *Médical-Observations and inquiries*, tom. V.

Attentifs à observer la nature, à suivre ses mouvements, les premiers Médecins recueilloient les faits, sans en chercher l'explication: mais par la suite on ne se borna pas à cette simple & sage observation; on voulut connoître les causes, raisonner des effets, & de là sont venues les hypothèses, les conjectures & les systèmes. Tous virent bien que le venin insinué par la morsure d'un animal enragé, étoit toujours un certain temps dans un état d'inaction, & que si on en négligeoit la destruction, il occasionnoit la Rage. Mais comment ce mal local peut-il occasionner un désordre général? Quelques-uns crurent que le venin pénétrait peu à peu le tissu des parties, & se propageoit aux parties nobles, par le moyen des nerfs: d'autres, & ce fut le plus grand nombre, pensèrent que le virus absorbé se mêloit aux fluides, en causoit l'altération, & produisoit ainsi une infection générale; & c'est d'après cette idée, poussée trop loin, que l'on vit quelques Praticiens chercher des spécifiques, des dépuratifs dans l'usage des remèdes internes. *Christ. Nugent* attaqua cette opinion, dans un Ouvrage qu'il publia en 1753. Après

avoir observé que les premiers effets de toute espece de poison se manifestent toujours par des affections du systême nerveux, il pense que les accidents occasionnés par la morsure d'un animal enragé, sont purement spasmodiques : il appuie son opinion par la considération de ce qui arrive après la piquure d'un tendon, après l'inoculation de la petite vérole, la morsure de la vipere, &c. (1).

(1) Dans une lettre que M. *Sabatier* nous écrivoit, ce célèbre Praticien nous marquoit, qu'en 1782, à la rentrée publique de l'Académie royale de Chirurgie, il avoit lu un Mémoire sur le traitement des morsures faites par des animaux enragés, dans lequel il établit l'efficacité du seul traitement local. J'ai comparé ce qui se passe dans la morsure des animaux enragés, à une inoculation qui doit manquer son effet, si les miasmes vénéreux perdent leur activité : or, c'est ce qui arrive par l'action du feu ou des caustiques, qui les détruisent ou les dénaturent. Pour appuyer la méthode que je prescrivois, j'ai fait voir son analogie avec le traitement des chancres vénériens par le caustique, celui des aphtes par le même moyen, celui des anthrax malins, qui ont tant d'analogie avec la Pustule maligne, par le feu ou par la pierre à cautere, &c. Je crois la guérison sûre, du moment que la partie blessée est cautérisée assez profondément; aussi ne fais-je rien prendre aux

Malgré la diversité des symptomes produits par les différents poisons, il croit que l'infection ne peut être ni dans le sang, ni dans les autres fluides, mais seulement dans les solides, qu'il regarde comme les principaux propagateurs & le siege de la virulence. Enfin, il conclut que dans la morsure des animaux enragés, le mal est simplement topique & borné à la partie. L'explication des faits peut varier, mais les faits ne changent pas, & l'expérience de plusieurs siècles ne se trompe jamais; aussi cette théorie ne change rien aux vues curatives & au traitement. Notre Auteur, persuadé que toutes les méthodes préventives doivent être dirigées sur la par-

malades, & ne pensai-je point à retarder la cicatrisation des plaies, ou ulcérations qui restent après la chute de l'escarre: c'est le procédé que je suis depuis quelques années, & que je viens d'employer au mois de Février dernier, sur un jeune homme de vingt-deux ans, blessé en vingt-cinq endroits, & dont quelques plaies avoient plus d'un pouce de diametre: on ne peut douter que le chien fût enragé, puisqu'un autre homme, mordu avant lui à la levre supérieure, est mort de la rage, à l'Hôtel-Dieu, vers le quarantieme jour de sa blessure.

tie , conseille la brûlure , les caustiques , les fels stimulants , pour empêcher une propagation ultérieure à quelqu'un des visceres. Cependant, toujours occupé de l'état spasmodique, il recommande, en même temps, des frictions d'huile sur le membre affecté, & l'usage interne des calmants, des antispasmodiques, qui lui paroissent de la plus grande efficacité, non-seulement pour diminuer la violence des spasmes, mais encore pour exciter une sueur critique qui chasse & entraîne les parties irritantes.

M. *Leroux*, qui a partagé le prix de la Société royale de Médecine, avec MM. *Baudot & Bouteille*, adopte entièrement la théorie de *Nugent*; il fait sentir l'insuffisance des remedes internes, des frictions mercurielles, & conseille, d'après tous les bons Praticiens, le traitement local: le caustique qu'il préfere est le beurre d'antimoine; il l'applique seulement avec un pinceau, sur toute la surface de la blessure, & recommande de brûler les chairs à mesure qu'elles reviennent.

Le beurre d'antimoine est un caustique fort efficace & fort anciennement connu: mais en s'en servant, il faut faire attention que, comme il se décompose sur-le-

champ par le simple contact de l'humidité des chairs, il forme une poudre blanche qui s'étend sur la surface de la blessure; ce qui pourroit en imposer aux personnes peu expérimentées, & faire croire que toute l'étendue de la plaie a été suffisamment cautérisée. Il nous paroît généralement plus convenable de ne pas se borner à l'usage du pinceau, mais de garnir la plaie, comme nous l'avons recommandé, avec des petits bourdonnets légèrement imbibés de ce remède. Au surplus, tout caustique qui n'est ni mercuriel, ni arsenical, est également bon; car aucun n'a une vertu spécifique, aucun n'agit en décomposant le venin, comme l'ont avancé quelques Auteurs. Leur premier effet est de mortifier la partie sur laquelle ils sont appliqués, d'y former une escarre qui borne, circonscrit & enveloppe en quelque sorte le venin: le second, est d'augmenter la sensibilité & l'irritabilité des fibres voisines de la plaie; ce qui les fait roidir & résister à l'impression de ce virus & à sa propagation: le troisième, enfin, est de déterminer une suppuration abondante & profonde, qui, dans ces cas, doit être considérée comme une voie de dépuración,

parce qu'elle délaie & entraîne l'humeur vénéneuse : aussi *Dioscoride* a-t-il remarqué depuis long-temps, que les grandes plaies, faites par des animaux enragés, & accompagnées, dès les premiers instants, d'hémorrhagie, de gonflement, d'inflammation, ou d'autres accidents qui s'opposent à la cicatrisation, sans une grande suppuration préparatoire, sont bien plus rarement suivies de la rage, que ces petites plaies qui se cicatrisent promptement, & dont les blessés font à peine mention. Nous en avons eu un exemple frappant dans notre hôpital, il y a plus de trente ans. Plusieurs personnes de la campagne, venant à la ville, furent mordues par un loup enragé. Dans le nombre de ces malheureux, une jeune fille de Spoy fut faisie au visage par l'animal furieux ; toute la peau du haut de la tête, & une partie de celle du front fut détachée, & formoit un grand lambeau pendant sur le visage : le gonflement, la nature de la plaie s'opposèrent à la réunion. Il y eut une suppuration abondante ; la malade guérit, & s'est mariée plusieurs années après, jouissant de la meilleure santé : tandis que d'autres, n'ayant que de petites blessures, périrent

de la rage, malgré l'usage des remèdes internes. MM. *Fothergill & Watson* ont vu, en 1774, un fait semblable. Un chat enragé mordit aux jambes M. *Bellamy* & sa servante : le maître, dont les plaies se cicatrisèrent promptement, mourut de la rage ; mais la servante, dont les plaies furent suivies d'inflammation & d'une grande suppuration, a été à l'abri de cette cruelle maladie. Concluons de ces faits bien constatés, qu'une excrétion abondante, de quelque manière qu'elle soit excitée, évacue le venin, & prévient ses funestes effets. Mais ne craignons pas de le répéter : pour être efficace, cette suppuration doit être excitée le plutôt possible, afin que le venin n'ait pas le temps de produire son impression : elle doit être abondante & profonde, afin de fondre & de dissoudre, en quelque sorte, toutes les fibres imprégnées du venin ; conditions essentielles pour assurer l'efficacité du traitement préservatif, car un seul point qui échapperoit à l'action des remèdes, suffiroit pour occasionner la maladie. C'est d'après ces considérations, que nous pensons que l'application première du caustique doit être faite avec le plus grand soin, ne pas se

borner à la superficie ; car , dans un sujet délicat , une douleur souvent renouvelée , une irritation souvent répétée sur une plaie sensible , pourroit exciter une fièvre de mauvais caractère , entraîner des accidents fâcheux , hâter même l'hydrophobie , en arrêtant l'exudation purulente des blessures. Il nous paroît que , quand une fois la suppuration est bien établie , au lieu de la troubler , de la diminuer par de nouvelles applications de caustique , il faut l'augmenter , l'exciter par l'usage des digestifs gras térébenthinés , que l'on rend plus efficaces par le mélange de la poudre de cantharides , ou , encore mieux , par l'addition de quelques grains de sel ammoniac , ou de sel de tartre en poudre fine. Unis aux digestifs , ces sels ont la propriété très-remarquable de fondre , de dissoudre , en quelque sorte , les substances solides , d'y exciter une suppuration muqueuse , extrêmement abondante ; enfin , leur application est bien moins douloureuse que celle des cathérétiques ou rongeurs ; ce qui nous engage à en recommander l'usage.

Il est une autre méthode préservative , indiquée en 1783 , par M. Méderer , Mé-

decin à Fribourg : nous n'en avons pas fait mention dans notre Ouvrage , parce que l'Auteur ne la présentoit encore que comme une probabilité, fondée seulement sur l'analogie ; mais comme nous apprenons par des certificats authentiques , que depuis ce temps il l'a employée avec succès sur cinq personnes mordues par des animaux enragés , nous croyons devoir présenter ici un précis de ses vues & de son procédé.

Après avoir observé que le venin infiné dans une blessure par la dent d'un animal enragé , se développe lentement , & séjourne toujours plus ou moins longtemps avant d'être absorbé , & d'infecter les liqueurs ; après avoir démontré que l'excision , la cautérisation sont de tous les moyens connus les plus certains pour prévenir l'absorption , M. *Méderer* fait remarquer que tous les virus consistent dans une altération de la mucofité ; mais que les simples lotions sont inefficaces pour détacher & entraîner le virus , parce qu'elles n'agissent pas sur les substances muqueuses. D'après ces considérations , l'Auteur pense qu'on rempliroit sûrement l'objet qu'on se propose , en employant la lessive des Savonniers ,

qui est le dissolvant le plus puissant de toutes les substances grasses & muqueuses. Cette lessive des Savonniers est fort connue dans les laboratoires : on en trouve la description dans tous les ouvrages de Chymie. On la prépare en faisant bouillir dans de l'eau, un sel alkali, avec de la chaux vive. Les cendres de bois neuf, bouillies dans l'eau avec de la chaux vive, forment de même un alkali caustique, une véritable lessive des Savonniers. Cette liqueur filtrée, évaporée jusqu'à fécité, & poussée au feu, donne une masse saline très-âcre, très-caustique, que l'on connoît sous le nom de pierre à cautere, & que l'on emploie souvent en Chirurgie pour former des escarres : mais encore fluide, concentrée & pure, cette préparation n'est plus qu'un caustique médiocre sur les plaies. Étendue dans une certaine quantité d'eau, elle cesse d'être caustique ; elle est seulement un irritant léger, un suppuratif fondant ; mais elle est encore un dissolvant puissant des substances muqueuses ; & c'est ainsi que M. Méderer la conseille ; car il veut que l'on se borne à faire fondre trente grains de pierre à cautere, dans une livre d'eau : voici les attentions qu'il recommande pour son usage.

1°. Toute plaie faite par un animal enragé, ou seulement soupçonné de rage, doit être dilatée, suivant les regles de l'art, si elle est étroite & profonde : on la lave ensuite avec la lessive indiquée ; & si le lieu de la morsure n'est pas fort sensible, on y applique des plumaceaux trempés dans cette liqueur. Mais si la blessure étoit dans une partie fort sensible, après l'avoir lavée exactement avec cette lessive, on la lave de nouveau avec de l'eau tiède, pour entraîner les parties alkalines, & on panse mollement & à sec. Ces lotions doivent se réitérer plusieurs fois par jour, jusqu'au temps de l'inflammation.

2°. Si l'on n'étoit appelé que lorsque l'inflammation est formée dans la blessure, il faut attendre que la suppuration soit établie, & alors on emploie la méthode recommandée.

3°. Si la plaie étoit cicatrisée, il faut la rouvrir, en appliquant la pierre à caustere ; car ce caustique, ajoute M. Méderer, a plus d'efficacité pour détruire le virus, que les autres caustiques vitrioliques : après la chute de l'escarre, il faut laver souvent la plaie avec la lessive indiquée, la panser avec des plumaceaux

trempés dans cette liqueur : enfin, l'Auteur, avec ce seul moyen, juge tous les remèdes internes inutiles.

Telle est la méthode préservative de M. Méderer. Elle est simple, peu douloureuse. Nous desirerions que son efficacité fût constatée par un plus grand nombre de faits ; cependant elle nous paroît mériter quelque attention, & nous pensons qu'après l'application d'un caustique, ce moyen ne peut qu'être avantageux ; car le suintement muqueux, l'excrétion profonde que son usage doit exciter dans la partie, peut, sinon décomposer, du moins délayer, entraîner les parties virulentes qui auroient échappé à l'action première du caustique : c'est dans cette vue que nous avons conseillé l'usage de notre digestif salin ; car nous ne pouvons trop y insister : ce n'est pas la longueur de la suppuration qui assure l'efficacité du traitement préservatif, mais la manière dont cette suppuration est excitée, soit par l'art, soit par la nature. Légère, c'est une excrétion incomplète ; ce n'est, en quelque sorte, qu'une exudation de l'extrémité des vaisseaux & des fibres divisées, insuffisante pour détacher & entraîner le venin : pour être efficace, il

faut qu'elle agisse complètement sur les lames cellulaires, sur la substance des fibres; qu'elle dissolve, en quelque sorte, toute la surface qui a pu être imprégnée de l'humeur vénéneuse: ainsi, c'est en vain qu'un ulcere fournit un écoulement long & abondant; le vice local qui l'entretient subsiste toujours, & ne sera détruit que par une suppuration profonde & complète, qui mette en fonte tout le tissu cellulaire altéré.

On voit par ce que nous venons de rapporter d'après les écrits & les observations des anciens & des modernes, qu'il n'y a essentiellement qu'un principe, qu'une méthode, & que le traitement de la blessure a toujours été regardé comme le moyen préservatif. On voit qu'après les lotions toujours nécessaires, les incisions préliminaires, qui doivent être faites différemment, suivant la forme, la situation, la nature de la plaie, tous les procédés pratiques peuvent se réduire à trois principaux, tendants toujours au même but. 1°. Destruction de la surface de la blessure par l'application d'un fer rouge; c'étoit la méthode de *Celse*, *Dioscoride*, *Rufus*, *Aetius*, *Fabrice de Hilden*, &c. Nous pouvons y rapporter la combustion par l'huile

bouillante, recommandée par *J. De Vigo*, &c. 2°. Destruction de la surface de la blessure par les caustiques; c'étoit la méthode de *Mathiolo*, *d'Agricola*, de *Paré*: c'est celle d'une quantité de modernes. 3°. Destruction de la surface de la blessure, en déterminant une suppuration abondante & profonde, soit par l'application, souvent réitérée, des cathérétiques ou rongeurs, tels que l'alun calciné, le précipité rouge, conseillés par *Agricola*, *Palmarius*, *Weickard*; soit par l'usage des vésicatoires conseillés par *Schmucker*, *Erhmann*; soit enfin, par l'usage des emplâtres attractifs, recommandés par nos anciens, des suppuratifs âcres, salins. Nous rapportons à ce point de vue, la méthode de *M. Méderer*: c'est aux Praticiens sages à combiner les différents procédés, & à les faire concourir pour assurer l'efficacité du traitement. N'écrivant point pour les Maîtres de l'art, n'ayant d'autres desirs que d'être clairs, précis, & de faire un Ouvrage qui fût à la portée de tout le monde, nous nous sommes bornés à exposer le traitement préservatif: nous avons évité toute citation d'Auteurs, toute discussion théorique; nous nous sommes seulement

permis, dans ce Discours préliminaire, quelques réflexions propres à faire mieux sentir l'avantage du traitement local.

Nous aurions bien d'autres considérations à faire sur quelques circonstances malheureuses, & en quelque sorte inévitables dans ces blessures; mais la crainte de rendre cet Ouvrage trop volumineux, nous arrête : nous réparerons cette omission, en publiant dans peu quelques observations, quelques réflexions, que la pratique nous a fournies.

Nous nous occupons, dans la seconde partie, de la morsure de la vipere : c'est le seul reptile venimeux que nous connoissons en Bourgogne; car nous sommes loin d'adopter l'opinion vulgaire, qui regarde comme venimeux tous les serpents que l'on trouve. Nous avons plusieurs especes de couleuvres, tant terrestres qu'aquatiques; mais la morsure de ces animaux est sans danger. L'anvoie, que l'on nomme vulgairement l'anveau, & qui, dans l'esprit des habitants de la campagne, passe pour très-dangereux, n'est point venimeux : il n'a point de réservoir de poison, & aucune observation n'a prouvé que sa morsure ait jamais eu des suites fâcheuses. Nous en dirons

autant du lézard verd & des salamandres, que quelques personnes classent parmi les animaux venimeux. Si l'on desire connoître plus particulièrement la nature du poison, ses effets, on consultera les Ouvrages de *Charas*, de *Redi*, de *Pouteau*, de *Brogiani*, de *Fontana*. Pour réunir tous les objets analogues, & qui intéressent la santé des habitants des campagnes, nous terminons cet Ouvrage par un *Précis sur la Pustule maligne*; maladie qui, de temps en temps, porte le trouble & la désolation dans nos campagnes. Après en avoir indiqué la vraie cause, nous exposons le traitement qu'une longue expérience nous a fait connoître pour le plus efficace. Nous n'avons que deux Ouvrages *ex professo* sur cet objet; ce sont ceux de *MM. Chambon & Thomassin*, qui ont partagé le prix de l'Académie de Dijon: quoique différents sur certains points, l'un & l'autre contiennent des observations intéressantes. Heureux si nos efforts peuvent remplir les vues patriotiques de *MM. LES ÉLUS*, & servir à leur exprimer notre reconnoissance & notre respect!





MÉTHODE

De traiter les Morfures des animaux venimeux , & particulièrement les bleffures faites par des animaux enragés.

Notions générales sur les animaux venimeux , & Observations sur quelques maladies , communiquées par le contact des animaux.

ON appelle animaux venimeux , ceux dont une morſure , même légère , occaſionne des accidents graves , qui troublent l'économie animale , & tendent à

détruire le principe de la vie : ces accidents ne dépendent point essentiellement de la division faite par la dent ; mais ils sont occasionnés par une liqueur gommeuse , qui est un véritable poison , que l'animal porte dans la blessure en enfonçant sa dent. Ce poison est naturel à quelques especes d'animaux ; il leur est même nécessaire pour certaines fonctions : ainsi la vipere a dans la bouche un petit réservoir plein d'une humeur salivaire , jaunâtre ; lorsqu'elle saisit un petit animal pour en faire sa nourriture , elle le mord , elle le pénètre de cette liqueur , ce qui l'empêche d'échapper à sa voracité , & le rend plus propre à sa digestion.

Dans les animaux les plus doux & les moins dangereux , lorsqu'ils sont sains , l'état de maladie peut pervertir leurs liqueurs , & y occasionner une dépravation telle , que leur sang , leur salive ,

deviennent un venin plus funeste encore que celui de la vipere.

Les animaux domestiques sont sujets à beaucoup de maladies, qui se transmettent à ceux qui les soignent & qui les touchent sans précaution : c'est une vérité que l'on ne fauroit trop répéter aux habitants de la campagne. Depuis longtemps *Cardan* avoit remarqué que la galle des chevaux se communique facilement aux hommes : plus d'une fois nous avons vérifié cette observation, & nous avons vu, à *Quetigny*, une famille entiere rongée par une dartre rebelle, & qui avoit été occasionnée pour avoir touché, sans attention, un jeune veau qui en étoit couvert. Un Laboureur d'*Etaule*, ouvrant un abcès à un de ses bœufs, reçut une goutte de pus sur la levre inférieure ; occupé du soin de son bétail, il se contenta d'effuyer légèrement la partie : le soir même, il y survint gonflement, douleur, dîreté ; enfin, il se forma un ulcere

malin , ayant des bords calleux , renversés , & que nous ne pûmes guérir que par une opération.

Le bétail est fort sujet aux charbons , aux furoncles ; & nous avons vu ces maladies se communiquer aux hommes , avec les symptômes les plus graves. M. *Morand* rapporte que deux Bouchers furent attaqués d'une inflammation gangréneuse au visage , après avoir tué & découpé deux bœufs qui paroissoient seulement fatigués. M. *Duhamel* a vu un fait encore plus frappant , arrivé dans une auberge du Gâtinois. Un bœuf étoit malade , on le tua : le garçon qui s'étoit chargé de le dépouiller , ayant mis son couteau dans sa bouche , sentit sa langue s'épaissir , il éprouva un serrement de poitrine , son corps se couvrit de pustules , & il mourut le quatrième jour d'une gangrene générale. L'Aubergiste ayant été piqué au milieu de la main par un os de cet animal , sentit bientôt

une douleur vive à la partie , & mourut le septieme jour d'une gangrene au bras. La femme ayant reçu du sang sur la partie externe de la main , y éprouva une vive inflammation. La fervante en ayant reçu quelques gouttes sur la joue droite , fut attaquée d'une grande inflammation , qui se termina par la gangrene. Feu M. de Chaignebrun nous a communiqué , en 1776 , plusieurs faits qui prouvent combien , dans certains cas de maladie , le contact des animaux est dangereux : nous en citerons un exemple qui est très-frappant. Une femme ayant fourré des médicaments dans le gosier d'un bœuf , en retirant sa main , mouillée de la bave de l'animal , la met sur-le-champ dans le sein d'une jeune fille qui étoit à côté d'elle ; quelques heures après , la jeune personne se plaignit d'une demangeaison cuisante au sein ; elle éprouva un frisson , un faiffement général , qui fut suivi d'une fièvre vive , avec rougeurs phlictaines sur

la poitrine, & elle périt en peu de jours.

Les moutons sont souvent attaqués du claveau, d'éruptions pustuleuses à la peau, & sur-tout de cette espèce de maladie putride, que l'on nomme communément *mal du sang*. Dans tous ces cas, le simple contact de ces animaux, de leurs dépouilles, est pour les hommes une source de maux très-dangereux; cette vérité est même tellement connue & constatée par l'expérience, que dans quelques cantons, on n'ose pas écorcher les animaux morts de cette maladie; on se h te de les jeter hors de l' table; mais trop souvent on se contente de les jeter sur le fumier le plus voisin: & en abandonnant ainsi les cadavres à l'air, près des habitations, on expose les autres animaux à contracter la maladie, on multiplie les foyers de contagion; les insectes, qui viennent s'abreuver, se nourrir des fucs corrompus de l'animal, infinent, par leurs piquures, un prin-

cipe d'acrimonie ; enfin , la pourriture , qui corrompt l'air , peut devenir la cause des épidémies les plus fâcheuses.

Tous les animaux malades peuvent également transmettre à ceux qui les touchent sans précaution , le germe de la maladie dont ils sont atteints : nous en rapporterons un exemple , dont nous avons été témoins , & qui est bien propre à fixer l'attention. Un gros chien étoit attaqué d'une maladie catarrhale , qui lui faisoit rendre par le nez beaucoup de mucofité : son maître , qui l'aimoit beaucoup , lui donna des soins ; plusieurs fois il effuya , avec son mouchoir , le nez de l'animal malade , & , sans y faire attention , il s'en servit ensuite pour se moucher ; mais bientôt il fut attaqué d'un enchiffrement très-grave , avec un écoulement de matières glaireuses par le nez. Quelques Maréchaux , & la plupart des payfans , font dans l'habitude , lorsque le gros bétail est malade , & sur-

tout lorsqu'il souffre des coliques, de porter profondément la main dans le fondement, pour en extraire les excréments. Cette opération, fondée sur une routine aveugle, est non-seulement inutile, & souvent nuisible pour l'animal, parce qu'elle augmente l'irritation des boyaux; mais bien plus encore, dans certains cas elle devient très-dangereuse, & quelquefois funeste pour celui qui la pratique. Plus d'une fois on a vu, après ces opérations, le bras attaqué d'inflammation, de tumeurs gangréneuses; & l'expérience a prouvé que le danger étoit plus prochain, plus grand, & en quelque sorte inévitable, s'il y avoit la plus légère égratignure à la peau de la main ou du bras.

Que de faits semblables nous pourrions rapporter! Mais ceux-ci suffisent pour démontrer que l'état de maladie peut occasionner, dans les animaux les moins dangereux, une dépravation, une

altération telle , qu'ils deviennent une source de contagion & de maux très-graves ; mais , en même temps , nous devons ajouter qu'il seroit facile de prévenir tous ces accidents : pour cela , il suffit de séparer , de bonne heure , les animaux malades , d'empêcher toute communication avec les animaux sains , de recommander à ceux qui les soignent , de se laver aussitôt les mains avec de l'eau mélangée de vinaigre , d'eau-de-vie , &c. enfin , il faut écarter des habitations , les cadavres , les enterrer profondément. Ces soins faciles , ces simples attentions de propreté préviendroient une infinité de maux dans les campagnes , ou au moins les rendroient moins graves & moins fréquents.

De toutes les maladies auxquelles sont sujets les animaux , & qu'ils communiquent à l'homme , celle qui inspire le plus de crainte , de répugnance & d'alarme , c'est la Rage : il n'est point de

maladie sur laquelle il y ait plus de préjugés & d'erreurs, point de maladie dont le vrai traitement soit moins connu; son nom seul inspire de l'horreur. On dit, on répète journellement que la morsure d'un animal enragé est sans remède; & d'après cette idée désespérante, on fuit les malades, on les abandonne à leur malheureux sort, ou bien on se livre avec sécurité à des pratiques superstitieuses, à l'usage de quelques recettes empiriques, absurdes, & toujours inefficaces: ainsi, les accidents se multiplient, l'erreur s'accrédite, le préjugé se perpétue; cependant la morsure d'un animal enragé n'est point la Rage: il est possible; disons mieux, il est facile de prévenir tous les accidents par un traitement simple, mais bien dirigé. Nous allons l'exposer dans la première partie de cet Ouvrage.



PREMIERE PARTIE.

De la Rage, & de la Morsure des animaux enragés.

§. I.

Ce que l'on entend par Rage.

LA Rage est une espece de fièvre nerveuse, qui attaque le principe vital, & produit dans toutes les humeurs, & particulièrement dans la salive, une dépravation telle, que la morsure d'un animal affecté de cette maladie, la communique à un autre.

Comme cette maladie peut survenir par un simple état d'irritation particuliere à l'estomac, ou à quelqu'autre organe nerveux & très-sensible, on a coutume de distinguer deux especes de Rage.

1°. On appelle Rage *spontanée*, celle qui survient aux animaux sans avoir été

mordus par un autre animal malade. Elle dépend toujours d'une cause interne, fixée sur quelque organe nerveux. La marche de cette espece de maladie est très-rapide; elle ne dure jamais plus de sept jours dans quelque animal que ce soit, souvent même elle les fait périr beaucoup plus promptement. Comme la cause & le siege de cette maladie sont quelquefois équivoques; comme on ne reconnoît souvent la nature du mal que fort tard, le traitement de cette espece de Rage est peu assuré. On est obligé de se borner à l'usage intérieur des rafraîchissans & adoucissans mucilagineux, des calmans antispasmodiques pris à grande dose, & variés suivant les circonstances: mais s'il s'agit d'un animal domestique, au lieu d'essayer ces remèdes, il faut l'enfermer avec soin, ou le faire tuer, pour prévenir les ravages qu'il pourroit causer.

2°. On appelle *Rage communiquée*, celle qui est la suite d'une morsure faite par un

animal attaqué de la maladie. Dans ce dernier cas, la maladie est toujours plus ou moins long-temps à se développer : la cause est externe & évidente ; c'est la morsure : le remède aussi est entièrement externe. Porté sur la partie même, il y détruit sûrement la cause qui auroit pu produire la maladie ; son application est simple & facile, son action est prompte, son effet infailible : enfin, nous ne craignons pas d'avancer que la guérison est toujours assurée, lorsque le traitement de la plaie a été pratiqué convenablement.

§. II.

Quels animaux sont sujets à la Rage.

Tous les animaux peuvent être attaqués de la rage spontanée ; l'homme même n'en est pas exempt : mais ces cas sont extrêmement rares, & à peine en connoît-on quelques exemples. On a vu aussi quelquefois des chevaux, des ânes,

des mulets , des bœufs , des cochons , des finges attaqués de cette maladie ; mais les animaux carnivores , les chats , les renards , les loups , & sur-tout les chiens , y font les plus fujets : quelques Auteurs affurent avoir vu des coqs , des canards attaqués de cette maladie , & la communiquer par leurs morfures.

§. III.

Saisons où la Rage spontanée est la plus ordinaire.

Quoique la Rage spontanée puisse attaquer les animaux dans tous les temps , on a cependant observé qu'elle étoit plus fréquente dans les étés brûlants , & dans les hivers rigoureux , lorsque les sources sont tarées ou glacées , & que les animaux ne trouvent point à se désaltérer ; le défaut de boisson & d'aliments , des fatigues extrêmes au soleil , des aliments pourris , remplis de vers , & capables d'irriter l'es-

tomac , d'en dépraver les fucs ; enfin , les passions vives , le chagrin , la colere , le défefpoir , font les caufes déterminantes de la Rage fpontanée.

§. IV.

Signes qui font reconnoître un chien enragé.

Comme les chiens font fujets à plusieurs efpeces de maladies , que l'on confond généralement fous le nom de Rage , il eft effentiel de s'affurer , de bonne heure , fi un chien eft enragé. Dans les premiers temps de la maladie , l'animal paroît trifte , abattu ; tapi dans un coin , il aime l'obfcurité , la folitude ; il éprouve de temps en temps des foubrefauts ; il n'aboie pas , mais il grogne fouvent , & fans caufe apparente , fur-tout contre les étrangers ; il refuse également la boiffon & la nourriture ; il connoît encore fon maître , & le flatte ; s'il marche , il eft tremblant , il paroît endormi.

Cet état dure ordinairement deux ou trois jours; mais la maladie faisant toujours des progrès, l'animal quitte tout-à-coup la maison de son maître : il fuit de tous côtés, mais sa démarche est incertaine, mal assurée : tantôt il va d'un pas lent, tantôt il court en furieux, se portant à droite, à gauche; souvent il tombe; le poil est hérissé; l'œil hagard, fixe, brillant; la tête est basse; la gueule ouverte, pleine d'une bave écumeuse; la langue est pendante, la queue ferrée : il n'aboie point; ordinairement il fuit l'eau, son aspect même semble l'irriter, & augmenter ses maux : de temps en temps il éprouve des accès de fureur, qui reviennent par intervalle, mais d'une manière irrégulière; alors il se jette, indistinctement, sur tout ce qu'il rencontre, même sur son maître. Après trente ou trente-fix heures de cet état de fureur, l'animal meurt dans des convulsions, & son cadavre se pourrit promptement, en

répandant une odeur infecte. Quelques Observateurs, dignes de foi, assurent qu'à l'aspect d'un chien enragé, les autres chiens fuient en aboyant, & que s'ils se trouvent sur son passage, & s'ils ne peuvent l'éviter, au lieu de chercher à se défendre, ils sont timides, & semblent le caresser.

Nous avons rapporté, avec exactitude, tous les symptômes que l'on remarque dans un chien enragé; ils sont à peu près les mêmes dans tous les animaux : l'abattement, la tristesse, le dégoût des aliments, caractérisent le premier degré de la maladie; des accès de fureur, de délire, l'envie de mordre, l'horreur de l'eau, une salive gluante & écumeuse, caractérisent le second degré : mais ce seroit se tromper d'une manière bien fâcheuse, que de négliger des blessures, parce qu'on n'aura pas observé dans l'animal qui les a faites, tous les symptômes que nous venons de décrire; quelque-

fois la maladie présente des variétés qu'il est important de connoître. Par exemple, la répugnance, l'horreur de l'eau, paroît être dans tous les animaux le signe le plus certain du second degré de la Rage; cependant plus d'une fois on a vu des chiens, des loups, dont la Rage étoit bien constatée, boire abondamment après avoir mordu des personnes; on les a vus traverser des rivieres, se détourner même de leur route, pour mordre des ouvriers occupés au milieu d'un ruisseau: ainsi, l'absence d'un de ces signes ne suffit pas pour décider qu'un animal n'étoit point enragé. En général, on doit se défier de toute morsure faite par un animal qui n'a point été provoqué, & on ne doit pas hésiter à employer le traitement que nous indiquerons, sur-tout si l'animal est fugitif, & a quelque signe de maladie.

Pour s'affurer d'une maniere positive si une plaie a été faite par un animal enragé, il faut, nous disent quelques

Auteurs, frotter la blessure avec un morceau de pain ou de viande, de manière qu'il soit imbibé du sang ou des fucs de la plaie : on le donnera ensuite à un chien sain ; s'il le mange, on peut, dit-on, rester tranquille sur la nature de la blessure ; mais s'il le refuse, s'il fuit en aboyant, on ne peut douter que la plaie ait été faite par un animal enragé. Quoique ce moyen soit recommandé par beaucoup d'Ecrivains, il ne paroît mériter aucune confiance : en effet, un chien affamé mangera sans répugnance le pain imbibé des fucs d'une plaie, & le venin de la Rage, inhérent à la partie mordue, est en trop petite quantité pour qu'un chien, malgré la finesse de son odorat, puisse le reconnoître.

Quelquefois un chien qui a perdu son maître, court à travers un village : on s'alarme, on s'inquiète, on le poursuit ; l'animal effrayé, & cherchant à s'échapper, mord quelquefois ceux qui

se trouvent sur sa route : on le tue , & les personnes blessées sont dans la plus cruelle incertitude. Il seroit donc essentiel de pouvoir s'affurer si l'animal étoit seulement effrayé , ou s'il étoit véritablement enragé. Dans ces cas , M. *Petit* , fameux Chirurgien de Paris , conseille , d'après son expérience , de frotter la gueule , les dents , les gencives du chien tué , avec un morceau de viande cuite , & de le présenter ensuite à un chien sain ; s'il la refuse , en criant & en hurlant , l'animal tué étoit enragé : mais , ajoute-t-il , si la viande a été bien reçue & mangée , il n'y a rien à craindre. Ce procédé est plus raisonnable que le premier ; il peut bien contribuer à rassurer un malade inquiet & timide ; nous l'avons employé deux fois dans cette vue : mais s'il reste le plus léger soupçon , il est toujours plus sage , il est toujours plus sûr d'employer le traitement convenable.

M. *Gruner* indique un autre moyen , qui paroît encore plus efficace , & plus propre à faire connoître l'état de l'animal qui a fait les bleffures. Il faut , dit-il , faire une incision à un chien bien portant , la frotter avec la bave de l'animal mort ; & afin que le fang qui coule de cette incision ne nuise pas à l'objet qu'on se propose , il feroit convenable d'y mettre un morceau de charpie imbibée de la bave de l'animal suspect. S'il se passe des jours , & même une semaine , fans aucun symptôme de maladie , on peut conclure avec assurance , que l'animal suspecté n'étoit point enragé. Cette expérience fans doute est très-décifive ; mais pour en obtenir le résultat , il faut attendre plusieurs jours , & le temps est précieux : si le bétail a été mordu , la maladie se développe pendant cet intervalle , & parvient à un degré où tous les remedes deviennent inefficaces. S'il s'agit d'un homme , l'incertitude le tour-

mente : ainsi , dans tous les cas suspects , il vaut beaucoup mieux avoir recours , de bonne heure , au traitement , d'autant plus qu'il ne peut jamais avoir des suites fâcheuses.

§. V.

Précautions à prendre.

Quoique toutes les maladies des chiens , que l'on confond sous le nom de Rage , ne soient pas également dangereuses , il est toujours prudent d'y apporter des attentions. Dès qu'on s'apperçoit qu'un chien est malade , languissant , plus triste qu'à l'ordinaire , qu'il refuse les aliments , & grogne sans cesse contre les étrangers , il ne faut pas hésiter à l'enfermer ou à l'attacher : on lui présentera quelquefois de la boisson ; s'il la refuse , s'il entre en fureur , il faut redoubler d'attentions , n'en approcher qu'avec précautions , ou le tuer sur-le-champ , sur-tout s'il n'a mordu personne. Mais si l'animal est échappé de la

maison de son maître, si les autres chiens le fuient en aboyant, s'il se jette en furieux sur tout ce qu'il rencontre, on ne peut plus douter du caractère de la maladie. Des gens courageux & prudents, autorisés par la Police des lieux, doivent s'armer d'un fusil, & le suivre jusqu'à ce qu'ils soient venus à bout de l'arrêter ou de le tuer : s'il a déjà mordu quelques personnes, ou du bétail, & si on l'a saisi vivant, il faut, pour calmer l'inquiétude publique, l'enfermer avec soin; car s'il est attaqué de la Rage, il périra bientôt dans des convulsions, & on emploiera, pour les personnes & le bétail mordus, le traitement convenable : si au contraire on l'a tué, on s'informera avec soin de tous les symptômes qu'il a éprouvés; on comparera tous les signes, toutes les circonstances qui sont propres à éclairer sur la nature de cette maladie.

Enfin, il ne faut point abandonner à l'air le cadavre d'un animal enragé; car,

outre l'infection occasionnée par la pourriture, il est à craindre que des loups ou d'autres animaux affamés, en le mangeant, ne contractent la Rage; il est donc de la prudence de l'enterrer profondément.

§. V I.

Comment la Rage se communique.

Ordinairement c'est par la morsure d'un chien, d'un loup, d'un chat enragé, que les hommes & le bétail contractent cette cruelle maladie; il est cependant d'autres voies d'infection: le contact seul de la bave sur la peau, suffit pour communiquer la Rage.

Palmarius rapporte qu'un paysan ayant embrassé ses enfants, leur communiqua la Rage, dont ils périrent le septieme jour. *Aurelianus* raconte qu'une Couturiere, ayant cousu une robe déchirée par un chien enragé, & ayant cassé le fil avec ses dents, périt, quelque temps après,

après, dans les accès de la Rage. *Fabrice de Hilden* cite un fait semblable. Nous avons vu ici un homme attaqué de cette maladie, pour avoir reçu sur la levre, de la bave d'un chien enragé. *Schenkius* rapporte qu'un homme s'inocula la Rage; pour s'être coupé légèrement le doigt avec un sabre, dont il s'étoit servi, plusieurs années auparavant, pour tuer un chien enragé. *Palmarius* assure avoir vu des chevaux, des bœufs & des moutons contracter la Rage, pour avoir mangé de la litiere sur laquelle avoient demeuré des cochons enragés. Enfin, on a vu des personnes attaquées de cette cruelle maladie, pour s'être mouchées dans un linge chargé de la bave d'un chien enragé.

Nous citons ces exemples pour faire sentir combien il faut apporter d'attention, lorsqu'un animal enragé a fait quelque ravage dans un pays. S'il a été enfermé dans un cabinet, il faut en

nettoyer les murs , les balayer , laver & reblanchir avec du lait de chaux (1). Si la bave a été répandue sur quelque vêtement , il faut les laver avec soin , brûler la paille , & tout ce qui sera infecté de son sang , de sa salive : enfin , il faut que ceux qui touchent le cadavre de l'animal , aient les plus grandes attentions de propreté , se lavent les mains avec du vinaigre , & sur-tout qu'ils évitent de porter leurs mains , encore fouillées du sang , ou de la bave de l'animal , sur les levres , le visage ; parties dont le tissu délicat & spongieux reçoit facilement le virus contagieux.

§. VII.

Temps où les accidents surviennent après la morsure d'un animal enragé.

Une plaie faite par un animal enragé ,

(1) C'est-à-dire , avec de l'eau dans laquelle on aura délayé une certaine quantité de chaux , de manière à en faire une sorte de lait.

abandonnée aux feuls foins de la nature, ou pansée simplement avec de l'eau-de-vie, ou quelqu'autre vulnéraire semblable, se guérit au moins aussi promptement qu'une plaie faite par un animal sain: ce n'est que quelque temps après, qu'une douleur locale annonce l'action du venin renfermé dans la plaie, & bientôt on voit naître les accidents les plus graves: ces accidents se développent plus ou moins promptement, dans les différentes especes d'animaux. En général, un chien, un bœuf qui a été mordu par un animal enragé, ne passe pas le neuvième jour; & ce n'est que trente ou quarante jours après la morsure, que l'on voit cette maladie se déclarer dans l'homme; cependant on l'a vue survenir plus promptement: d'autres fois le venin reste plusieurs mois avant de se faire sentir.

Ces différences dépendent du tempérament de la personne mordue, de la

violence de la maladie dans l'animal qui a mordu , de la nature de la plaie : les chaleurs extrêmes de l'été , les passions vives paroissent aussi accélérer le développement de ce terrible venin.

§. VIII.

Symptômes qui suivent la morsure d'un animal enragé , lorsqu'elle n'a point été traitée convenablement.

Comme la plaie est le foyer du venin , c'est toujours par la plaie que commencent les accidents. Si elle est fermée , la cicatrice devient rouge , bleuâtre , se tend , se rouvre quelquefois , & laisse suinter une sérosité rougeâtre : si elle est encore ouverte , les bords se renversent , les chairs se gonflent , prennent une couleur plus rouge qu'elles ne devroient l'avoir , & suintent un pus séreux & rouffâtre : le sommeil est inquiet , agité , troublé par des soubresauts & des rêves

affreux ; le malade est accablé , pesant , plongé dans une mélancolie profonde , dont il ne connoît pas la cause , & dont rien ne peut le distraire. De temps en temps il éprouve une chaleur , un frémissement , qui de la plaie s'étend , monte , gagne tout le corps , & semble se terminer à la poitrine & à la gorge ; souvent le pouls est petit , dur & ferré : cet état est le premier degré de la maladie , & dure quatre à cinq jours. Dans le second degré , tous les accidents augmentent , le pouls devient fréquent , & indique une fièvre irrégulière & nerveuse , qui détruit le principe de la vie. Le malade éprouve un resserrement douloureux à la poitrine , à la gorge ; la respiration devient difficile , entrecoupée par des sanglots involontaires & des soupirs profonds. De temps en temps il survient des convulsions , que la cause la plus légère entretient & renouvelle : tantôt la raison s'égare , le malade devient furieux ,

méconnoît ceux qui l'environnent, & cherche à les mordre. Tout l'agace & l'irrite : les couleurs vives, l'éclat de la lumière, des sons aigus, quelquefois même la simple agitation de l'air renouvelle ses fureurs. Dévoré par une chaleur interne, tourmenté par une soif considérable, il n'ose boire ; l'aspect de l'eau, l'idée même le fait frissonner : l'œil est hagard, fixe, brillant, & paroît enflammé ; la voix rauque, la bouche pleine d'une salive écumeuse & gluante, tout annonce la fureur & caractérise la Rage. Tantôt conservant son jugement, doux & paisible, plongé dans une mélancolie profonde, il connoît son malheur, prévoit ses accès, en avertit ses amis ; mais presque toujours l'aspect de l'eau lui cause une secrète horreur, que la raison ne peut surmonter (circonstance qui a fait donner à cette maladie le nom d'*hydrophobie*, c'est-à-dire horreur de l'eau). Des angoisses, des vomissements

aggravent ces maux : le pouls devient inégal , intermittent ; une fueur froide se répand sur tout le corps , & la mort vient terminer cette scene d'horreurs. Cet état dure au plus trois ou quatre jours. Le premier degré de la maladie est caractérisé par la sensation douloureuse que le blessé éprouve dans la partie mordue : c'est la maladie locale. Le second est caractérisé par la fièvre , qui ordinairement est accompagnée de délire & d'hydrophobie : c'est une maladie interne , suite de l'affection locale. La variété des symptômes que l'on observe dans les différents individus , dépend principalement de la nature du tempérament , & peut-être aussi de la quantité & de l'énergie du venin fixé dans la partie mordue.

§. I X.

Quelles sont les morsures les plus dangereuses ?

Toute morsure faite par un animal en-

ragé, est dangereuse, & ne doit jamais être négligée : il est cependant des blessures qui sont plus graves, & exigent des attentions particulières.

En général, une grande plaie qui saigne beaucoup, & qui ne peut se cicatriser sans une grande suppuration, est moins dangereuse qu'un simple coup de dent qui aura pénétré la peau profondément, & se fera guérie sur-le-champ.

Une morsure qui n'entame que la surface de la peau, est moins dangereuse que celle qui en pénètre toute l'épaisseur, parce que le traitement en est plus simple, & comprend plus sûrement toute la partie affectée.

Les morsures qui sont faites à travers des vêtements épais, sont moins dangereuses que celles qui sont faites à des parties découvertes : la dent est essuyée, & quelquefois elle ne porte pas le venin jusques dans la blessure, ou bien il est en plus petite quantité, & les accidents

feront plus long-temps avant de se déclarer.

Les morsures faites par un animal foible, timide, & qui est dans le premier degré de la maladie, seront moins profondes, & suivies d'accidents moins graves, & moins prompts que celles faites par un animal furieux, & parvenu au dernier degré de la maladie.

Les morsures qui pénètrent dans la bouche, celles qui sont au visage, aux levres, au col, sont plus graves, & exigent des attentions particulières.

On sent bien aussi que plusieurs blessures sont plus dangereuses qu'une seule, & qu'il faut apporter à toutes une égale attention.

§. X.

Idée générale du traitement.

Nous avons démontré, dans les paragraphes précédents, que le venin est porté dans la plaie par la dent de l'ani-

mal, & qu'il y reste plus ou moins longtemps avant d'exercer ses ravages : il faut empêcher son développement ; il faut le détacher, l'arracher en quelque sorte de la partie où il est fixé, ou bien, pour présenter nos idées sous un autre point de vue, & être mieux entendus, il faut détruire le venin dans la partie & avec la partie où il est introduit, avant qu'il ait eu le temps de déployer son énergie, & d'agir sur l'économie animale ; en cela seul consiste tout le procédé curatif.

C'est dans cette intention que quelques Praticiens ont conseillé d'extirper, de séparer toute la partie mordue : mais outre que ce moyen est très-douloureux, il exige, dans celui qui le pratique, beaucoup de délicatesse, de connoissances anatomiques ; & il est bien des cas où il seroit dangereux : on parviendra au même but promptement, infailliblement, & d'une manière sans doute moins douloureuse, en brûlant exactement, & pro-

fondément, toute la surface infectée par la bave de l'animal; ce moyen mérite à juste titre, le nom de spécifique: employé convenablement, seul il pourroit suffire dans le plus grand nombre des cas, & a toujours réussi entre les mains des Praticiens sages & attentifs, pour prévenir la Rage, & assurer la guérison: mais comme dans ces cas on ne fauroit apporter trop d'attention; comme la plus légère omission peut avoir les suites les plus fâcheuses, nous conseillons comme moyen curatif secondaire, & pour plus grande précaution, d'exciter la suppuration, de l'entretenir un certain temps.

1°. On brûle la partie, soit en y portant un fer rougi au feu, soit en y appliquant des remèdes caustiques, capables de former une croûte ou escarre profonde, épaisse, & qui comprenne toute l'étendue de la blessure.

2°. On hâte, on excite la suppuration par des onguents & emplâtres attractifs;

on entretient cet écoulement, en mettant dans la plaie, un pois, une orange, un morceau d'éponge, de racine de gentiane & d'aristoloche, en la pansant quelquefois avec des onguents irritants. Nous allons développer cette méthode dans les paragraphes suivants, & faire connoître les attentions qu'exige l'emploi de chacun de ces moyens curatifs.

§. XI.

Des Caustiques.

Le feu étoit chez nos anciens, & est encore chez quelques nations, un moyen fort usité dans le traitement des maladies; ils le recommandoient sur-tout pour les blessures venimeuses. Un homme étoit-il mordu par un chien enragé? Sur-le-champ ils faisoient rougir un fer un peu plus large que la plaie, l'appliquoient hardiment, de maniere à comprendre toute l'étendue de la plaie, & toujours

le succès couronnoit leur entreprise : ce moyen, quoique très-efficace, a paru cruel, & on l'a abandonné; d'ailleurs, il feroit difficile de l'appliquer également & sur toute la surface d'une grande plaie: on y a substitué des remedes qui produisent le même effet que le feu, & répugnent moins à la sensibilité & à la délicatesse des malades : ces remedes sont connus sous le nom général de *caustiques*, parce qu'ils brûlent comme le feu; on les appelle encore *escarotiques*, parce qu'ils forment une croûte ou escarre. Il y a plusieurs especes de caustiques : nous indiquerons ici seulement ceux qui sont le plus convenables dans ce cas, & que l'on peut employer l'un à la place de l'autre, avec les précautions dont nous parlerons.

1°. Un des plus prompts & des plus puissants caustiques, est LE BEURRE D'ANTIMOINE : c'est une préparation chimique, formée par la combinaison de

l'antimoine avec l'acide marin : on le trouve, dans les laboratoires, sous deux états différents, solide & liquide. Le beurre d'antimoine solide, brûle aussi rapidement & aussi fortement qu'un charbon ardent : mais il faut de l'attention dans son application; car, s'il en échappoit, s'il en restoit un morceau au fond de la plaie, il brûleroit peut-être plus qu'il ne faut. Le beurre d'antimoine liquide est un peu moins caustique, mais il est plus facile à manier. Pour s'en servir, on fait un pinceau de charpie, on le trempe dans la liqueur, & on le porte exactement sur toute la surface de la plaie; on réitère cette application plusieurs fois de suite, & on appuie le pinceau plus fortement & plus long-temps dans les endroits où l'on veut brûler plus profondément.

Au lieu de pinceau de charpie, on prend une grosse paille, une racine sèche de mauve, de guimauve, une tige

de chanvre, de roseau, ou de quelqu'autre bois tendre, dont on ébarbe & effile les extrémités, de maniere à former une forte de pinceau, & on porte ainsi le caustique sur toute la surface de la plaie.

Faut-il brûler plus profondément une partie? On fait un bourdonnet, un petit tampon de charpie, on l'imbibe du beurre d'antimoine, on le place dans l'endroit convenable, & on l'y maintient en le recouvrant de charpie; enfin, on met une bande & une compresse, pour assujettir tout l'appareil: après trois ou quatre heures au plus son action est finie, il a formé une escarre blanche de trois ou quatre lignes d'épaisseur (1).

(1) Le beurre d'antimoine est un caustique fort efficace & fort anciennement connu; mais qui étoit tombé en désuétude: depuis longtemps nous nous en servons avec succès dans un grand nombre de cas chirurgicaux, & nous avons vu avec plaisir plusieurs de nos confreres, & entre autres M. Leroux, adopter

2°. *L'huile de vitriol* est un caustique puissant, sur-tout lorsqu'elle est concentrée. On la trouve communément chez tous les Droguistes : on s'en sert comme du beurre d'antimoine liquide, en la portant dans la plaie avec des pinceaux de charpie, ou des filets de bois ébarbé. Comme ces deux caustiques agissent puissamment sur les substances animales & métalliques, on ne doit jamais se servir de plumes ou de filets de fer pour les porter dans une plaie.

3°. *La pierre à cautere* est une préparation chymique qui se fait avec les sels alka-

notre méthode, & employer avec succès ce caustique, non-seulement pour les blessures faites par des animaux enragés, mais encore dans le traitement de quelques fistules, &c. On trouvera le beurre d'antimoine & toutes les préparations chymiques, au laboratoire de l'Académie : on s'adressera *au sieur Courtois, Garçon du laboratoire, à l'hôtel de l'Académie.*

lins & la chaux : c'est un caustique puissant, assez usité en Chirurgie. Pour s'en servir, on en applique un morceau sur la partie que l'on doit brûler ; on met ensuite tout autour, de la charpie seche, & on la maintient appliquée par une compresse & une bande ferrée. S'agit-il d'une plaie dont il faut brûler la surface ? On écrase, on pile grossièrement cette pierre, on en saupoudre sur-le-champ toute la surface, on applique ensuite quelques tampons de charpie, & un bandage convenable : après quelques heures, on leve l'appareil : on trouve une croûte noire ou escarre épaisse de trois à quatre lignes.

4°. *La lessive des Savonniers* est une autre préparation, qui ne differe de la pierre à cauter, que parce qu'elle est fluide : c'est un caustique plus doux, mais un puissant fondant des substances muqueuses ; & à ce titre, M. Méderer la conseille comme un excellent topique dans les morsures des animaux enragés : pour

s'en fervir, on en lave la plaie, on en imbibe des plumaceaux épais, dont on recouvre toute l'étendue de la bleffure, on les maintient par un bandage convenable : après quelques heures, on trouve une escarre molle & peu compacte; si elle est trop légère, trop mince, on fait une seconde application du caustique.

5°. *La pierre infernale* est un caustique généralement employé en Chirurgie. C'est une combinaison de l'acide nitreux avec l'argent : pour s'en fervir dans le cas d'une morsure faite par un animal enragé, il ne suffiroit pas de toucher simplement la surface de cette plaie; en y passant cette pierre, en l'appuyant quelques instants, on ne produiroit qu'une escarre trop foible & trop mince : mais si on n'avoit point d'autre caustique pour le tems, il faudroit écraser & piler grossièrement la pierre infernale, en saupoudrer la plaie, appliquer ensuite de la charpie & un bandage convenable; après

quelques heures , on trouveroit une escarre épaisse de deux ou trois lignes.

6°. Au défaut des caustiques que nous venons d'indiquer , on peut en préparer un fur-le-champ , & presque dans tous les pays. Prenez une once de chaux vive récente , mettez-la en poudre dans un mortier bien sec , mêlez-la fur-le-champ avec autant de savon tendre , & faites-en une forte de pâte , à laquelle il ne faut point ajouter d'eau. On peut se servir de ce mélange comme de la pierre à cauter : appliquez-en une couche d'une ou deux lignes d'épaisseur sur toute l'étendue de la plaie , recouvrez-la d'un morceau de charpie & d'un bandage convenable ; après quelques heures , on trouve une escarre plus ou moins épaisse , suivant la quantité que l'on a mise sur la plaie.

Il est beaucoup d'autres caustiques , tels que les préparations de mercure ,

d'arsenic ; mais ces substances sont dangereuses, & l'on ne doit jamais s'en fervir.

§. XII.

Méthode de panser un homme mordu par un animal enragé.

Dès qu'un homme est blessé par un animal enragé, il faut en commencer le traitement le plutôt possible. Comme une partie de la bave vénéneuse peut être encore attachée aux bords de la plaie, on commencera par laver la partie avec quelque liqueur capable de dissoudre & d'entraîner le venin ; on se servira pour cela d'eau dans laquelle on aura fait fondre du savon, ou du sel marin, ou un mélange d'eau & de vinaigre, une lessive de cendres : l'eau mere des Salpêtriers seroit également bonne. M. Méderer conseille la dissolution d'un gros de pierre à cauter dans une livre d'eau ; mais il faut

toujours employer ces liqueurs chaudes, parce que leur vertu dissolvante est beaucoup plus considérable. Ces premières attentions sont nécessaires pour toutes les morsures : il ne faut pas craindre de les irriter, de les agacer, en les frottant avec un linge un peu rude, imbibé d'une liqueur active & chaude; au contraire, on doit toujours chercher à en exprimer le sang, à les dégorger des fucs dont leur tissu est rempli : c'est dans cette intention, que nos anciens recommandoient expressément d'appliquer une ventouse sur la plaie, & ce moyen simple & facile n'est point à négliger ; car en rouvrant les vaisseaux divisés de la surface de la blessure, la ventouse procure un écoulement de sang, qui délaie & entraîne au moins une portion du venin : aussi a-t-on vu quelquefois des hommes mordus par un animal enragé, & cependant ne point éprouver la Rage, uniquement parce que leurs plaies avoient beaucoup saigné dans les

premiers instans : au surplus, on ne doit considérer ces différens moyens, que comme des attentions préparatoires. La cautérisation est le seul moyen efficace ; mais cette partie du traitement, quoique tendant au même but, quoiqu'essentiellement la même, doit être modifiée suivant la grandeur & la nature de la plaie.

§. XIII.

Traitement d'une plaie superficielle.

Si la plaie est petite, ne saigne point, & est faite par un seul coup de dent, il faut y porter une sonde, afin d'en connoître la profondeur : si elle est bornée à la peau ; si elle n'en excède pas l'épaisseur, il faut, sans aucune autre préparation, y appliquer sur-le-champ un caustique. Dans ce cas, on peut se servir indifféremment de la pierre à cauterer, ou du beurre d'antimoine. Si on emploie le beurre d'antimoine, il ne faut

pas se contenter de toucher la morsure avec le pinceau ébarbé, trempé dans ce caustique, l'escarre seroit trop légère : mais il faut y mettre un bourdonnet ou un tampon de charpie, bien ferré, imbibé du même caustique ; & afin qu'il ne se répande point sur les parties voisines, on l'environne de petits tampons de charpie sèche ; on recouvre le tout d'un emplâtre adhésif, tel que le diapalme, le diachylum gommé, ou celui d'André de la Croix : enfin, on soutient cet appareil par une compresse & un bandage un peu ferré. Si la plaie est dans une partie où le bandage ne peut pas être ferré convenablement, ou si l'on craint qu'il se dérrange, on le fait soutenir par la main d'une personne intelligente ; précaution toujours essentielle, quand on a à traiter des enfants. Après cinq ou six heures, on leve cet appareil ; on trouve une escarre blanche, dure, qui comprend toute l'épaisseur de la peau, & toute

l'étendue de la plaie. Dès cet instant ; l'objet qu'on se propofoit est entièrement rempli ; le venin est renfermé, concentré dans l'escarre ; il y restera fans action, & les panfements les plus simples pourront suffire : cependant on doit encore, pour plus grande fécurité, appliquer, au second panfement, un emplâtre véficatorioire, beaucoup plus large que l'escarre : on laisse cet emplâtre jusqu'à ce qu'il ait excité des vessies pleines de férosité ; ce qui arrive dans douze à quinze heures. L'application de cet emplâtre a l'avantage non-seulement de hâter la chute de l'escarre ; mais si la surface de la peau étoit encore imprégnée de quelque portion vénéneuse de la bave que les lotions n'auroient point entraînés, il en fait l'extraction, lorsque les vessies sont formées & pleines de férosité ; on leve ce second appareil, on détache doucement l'épiderme, on le coupe avec la pointe des ciseaux, & l'on panse tous les jours,

soir

soir & matin, avec une feuille de bettes, graissée de beurre frais, ou d'un cérat adoucissant.

Lorsque l'escarre est tombée, ce qui arrive ordinairement le cinquième, ou huitième jour au plus tard, comme l'on est assuré que le caustique a pénétré beaucoup au-delà de la profondeur de la morsure, il seroit inutile de fatiguer le malade par une nouvelle application du caustique, ou par l'usage des topiques irritants; on pansera la plaie avec des digestifs simples, & on la laissera cicatriser avec la plus grande sécurité: tel est le cas le plus simple; tel est le traitement que l'on doit suivre pour toutes les entamures superficielles de la peau, où la dent de l'animal a simplement glissé sur la surface, & enlevé l'épiderme. Mais si la blessure a été faite par un coup de dents, quelque légère qu'elle paroisse, il faut redoubler de soins & d'attentions, ne pas se borner à ce traitement superficiel; car l'appa-

rence pourroit en imposer, & les suites feroient affreuses. Une plaie est petite, on la fonde, l'instrument s'arrête à la surface de la peau; on croiroit la blessure superficielle, & cependant la dent de l'animal a pénétré le tissu cellulaire; mais le fond de la blessure est déjà consolidé, & oppose une résistance au trajet de la sonde. Ainsi, dans tous les cas de morsure à la peau, à moins que l'on voie évidemment que la dent a simplement enlevé l'épiderme, il convient de faire une incision en croix ou en étoile, comme l'a dit & pratiqué M. *Sabatier*, célèbre Chirurgien de Paris, afin de découvrir l'état du tissu cellulaire. Quelquefois on trouvera la peau décollée, en quelque sorte, dans un espace assez grand; quelquefois on trouvera le tissu cellulaire contus, échymosé, quoique cependant la petitesse de la plaie n'annonçât pas une morsure profonde. Nous en avons actuellement sous les yeux un

exemple frappant. On vient de conduire à notre Hôpital, un homme qui a été faisi à l'avant-bras, par un loup enragé. Les dents de l'animal étoient marquées par quatre petites plaies, dont deux superficielles, & les autres, quoiqu'un peu plus profondes, paroissoient bornées à la peau. La disposition de ces plaies étoit telle, qu'on voyoit évidemment qu'elles avoient été faites par un ferrement des mâchoires de l'animal. Après avoir fait une première incision, nous avons reconnu que toute la peau étoit décollée, & que le tissu cellulaire qui se trouvoit entre ces plaies, étoit contus & échymosé. Dans ces cas, il ne faut pas hésiter à agrandir encore les plaies, à réunir les deux ouvertures quoiqu'éloignées; on doit aussi emporter toutes les portions du tissu cellulaire échymosé. Après ces opérations préliminaires, & lorsque la plaie cessera de saigner, on appliquera le caustique & les vésicatoires,

comme nous l'avons déjà recommandé : mais au lieu de laisser cicatriser la plaie, il est sage de renouveler la suppuration, & de l'entretenir pendant quarante jours.

(Voy. les paragraphes suivans, & les formules qui sont à la fin de cet Ouvrage.)

§. XIV.

Traitement d'une plaie profonde.

Si la dent a pénétré dans le tissu cellulaire, dans le corps des muscles; après avoir bien lavé l'extérieur de la partie, il faut commencer par agrandir la plaie dans tous les sens, ce qui se fait avec la pointe d'un bistouri, afin de découvrir exactement le fond de la morsure, & que le caustique puisse y parvenir bien sûrement. Après cette opération essentielle, on laisse saigner la plaie, on facilite l'écoulement du sang, par les lotions tièdes que nous avons déjà in-

diquées. Si l'écoulement du fang cesse promptement, on effuie la plaie, & on applique sur-le-champ le caustique, avec les précautions recommandées dans le paragraphe précédent : au contraire, si l'écoulement du fang continue, comme cela arrive le plus ordinairement après une incision, on panse la plaie, en la garnissant de charpie seche, ou imbibée de la lotion ; on applique par-dessus un emplâtre de la mere, & un bandage convenable ; le lendemain on leve l'appareil, on ôte la charpie, avec l'attention de ne point la tirer, pour ne point faire saigner la plaie de nouveau, & alors on applique un des caustiques recommandés, ayant soin qu'aucune portion de la plaie n'échappe à son action, ce qui est de la plus grande importance ; car un seul point négligé, une seule fibre encore imprégnée du venin, suffit pour occasionner la Rage. Après l'action du caustique, on applique un emplâtre vé-

ficatoire , plus large que l'escarre ; l'on panse soir & matin avec les feuilles de bettes , ou un cérat adoucissant , & l'on continue ces pansements jusqu'à la chute de l'escarre : mais lorsqu'elle se détache , on doit observer attentivement quel est l'état de la plaie , quelle est la forme & l'épaisseur de l'escarre ; ces considérations doivent diriger pour la suite du traitement local.

1°. Si la plaie est accompagnée de gonflement , d'inflammation , si la suppuration est abondante , si l'escarre est épaisse , si elle comprend exactement toute l'étendue de la morsure , la guérison est assurée : il est inutile , il seroit douloureux , & même dangereux d'employer de nouveau des caustiques , des irritants , des vésicatoires ; on se bornera donc à entretenir la suppuration par des topiques doux , & pour cela on pansera simplement avec un plumaceau chargé d'un léger digestif ; on appliquera par-dessus une feuille

de bettes graiffée de beurre frais, & recouverte d'un emplâtre de la mere, & d'un bandage convenable : ces panfemens fe renouvelleront feulemeñt toutes les vingt-quatre heures ; & lorsque l'ulcération tendra à se cicatrifer, on n'y mettra aucun obstacle, sur-tout si le traitement a été commencé aussi-tôt après la morsure.

2°. Si la plaie est sans gonflement, sans inflammation, s'il n'y a pas une suppuration abondante & profonde, il faut, pour plus grande précaution, quoique l'escarre soit épaisse, exciter, entretenir une suppuration capable de fondre & de dégorger le tissu cellulaire des environs de la partie. Pour cela, on met dans la plaie un pois, une feve, ou encore mieux un morceau de racine d'iris, de gentiane, d'aristoloche, que l'on taille suivant la forme & la profondeur de la blessure : on renouvelle, on entretient l'écoulement féreux du véficatoire appliqué sur la peau, en pansant, de temps en temps,

avec un onguent ou pommade vésicatoire : chaque jour , en pansant la plaie , on mettra un autre pois ; & lorsque la suppuration diminuera , on doit , pour plus grande sûreté , la renouveler , l'entretenir encore , mais par des moyens doux , & qui ne portent pas le trouble dans l'économie animale : ainsi , on se bornera à panser , de temps en temps , avec des onguents gras & aiguifés de quelques grains de cantharides ou de sel ammoniac ; dans ce cas , on peut aussi se servir avec succès , du borax crud ou calciné , en saupoudrer la plaie ; c'est un caustique plus doux que l'alun , qui forme , sans irritation & sans douleur , une escarre mince , molle & blanchâtre , & qui convient sur-tout lorsque les chairs sont fermes , compactes , & qu'il est nécessaire d'exciter la suppuration. Enfin , après quarante ou cinquante jours de pansements , on supprimera le pois , & on laissera cicatrifer l'ulcere.

Ces attentions conviennent principalement lorsque le traitement n'a point été commencé dans les premiers jours de la morsure, lorsqu'on peut craindre que le virus ait eu le temps de se répandre, de pénétrer au-delà de la surface.

3°. Si la première application du caustique a été faite légèrement, ou n'a point compris toute la surface de la morsure; si l'escarre est mince, molle; si la plaie est inégale, irrégulière, & forme des angles, des sinus qui ont échappé à l'action du caustique, il ne faut point hésiter à en faire une seconde application, & on le dirigera principalement sur l'endroit où la dent de l'animal aura porté. Pour cet objet, après avoir touché toute la surface de la plaie, avec le pinceau imbibé de beurre d'antimoine, on fera un bourdonnet imbibé du même caustique, & on le portera au fond de la plaie; on l'y maintiendra par de la charpie sèche & un bandage convenable: après

trois ou quatre heures on leve cet appareil , & on panse alors simplement avec les feuilles de bettes & les digestifs doux. Quant au reste du traitement , on se conformera à ce qui a déjà été indiqué.

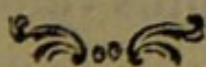
§. X V.

Traitement d'une grande plaie avec lambeau.

Les incisions se faisant seulement pour découvrir exactement la profondeur de la morsure , suivre le trajet de la dent , & porter par-tout exactement le caustique , on sent bien qu'une grande plaie n'exige point d'incisions ; mais il est un autre genre d'attention très-important. Il faut examiner avec soin la forme de la plaie , chercher à y découvrir le trajet des dents de l'animal , afin de porter le caustique principalement sur ces endroits.

Si les bords en sont mâchés , il faut sur-le-champ détacher , avec la pointe du

bistouri, ces chairs contuses : s'il y a un lambeau pendant, il faut en emporter la plus grande partie avec le tranchant du bistouri. Cette opération paroîtra cruelle aux âmes pufillanimes, mais elle est nécessaire ; par ce moyen on emporte une portion du venin, on prépare une suppuration longue & abondante ; conditions nécessaires, dans ce cas, pour assurer la guérison. Après avoir lavé la plaie, après l'avoir laissé saigner un certain temps, on la panse avec la charpie sèche, & le lendemain, ou le surlendemain, on fait l'application du caustique, ayant toujours l'attention de diriger son action sur les parties qui ont été le plus exposées à l'impression de la bave de l'animal : le traitement sera continué comme dans les cas précédents.



§. XVI.

Maniere de suppléer aux caustiques.

Quoique nous ayons indiqué plusieurs especes de caustiques, propres à remplir le même but, il pourroit arriver que dans un hameau on ne pût s'en procurer : il est essentiel de connoître les moyens de rassurer l'esprit du malade; si le procédé effraie pour un instant, la certitude de la guérison doit consoler. Le feu, de quelque maniere qu'il soit appliqué, est un moyen efficace. Si le blessé répugne à l'application d'un fer rouge, on peut y suppléer par l'affusion de l'huile bouillante, dont on dirige l'action sur la blessure, au moyen d'un entonnoir qu'on y applique fortement.

Les Africains, pour guérir la morsure des serpents les plus venimeux, couvrent la blessure avec une forte dose de poudre à canon, & y mettent le feu sur-le-champ :

ce procédé simple produit, sans grande douleur, une escharre qui les garantit du danger. M. *Lafon*, Chirurgien en Périgord, a employé ce moyen avec succès pour les morsures des animaux enragés : au défaut d'autres, nous le conseillerions, parce qu'il remplit les vues que l'on se propose ; mais il faut avoir attention que la quantité de la poudre soit assez grande pour former une escharre profonde, & dans toute l'étendue de la plaie. Nous conseillerions encore d'employer la méthode de M. *Pouteau* : elle consiste à appliquer sur la partie un cylindre de coton bien ferré ; on met le feu au sommet du cylindre ; on l'entretient, en soufflant avec un carton que l'on agite ; peu à peu le feu gagne la base qui est appliquée sur la partie, & y forme une escharre profonde, sans causer de plus grandes douleurs qu'un caustique, comme l'expérience nous en a convaincus.

Nous rapportons ces différentes ma-

nieres d'appliquer le feu , afin que dans le befoin on n'échappe pas l'occafion d'en faire ufage.

§. X V I I.

Traitement d'une bleffure dans le voifinage des gros vaiiffeaux.

Les bleffures qui font dans le voifinage des gros vaiiffeaux , méritent des attentions particulieres. On ne doit y appliquer ni le feu , ni les remedes efcarrotiques : ces moyens fi efficaces pour le traitement des bleffures venimeufes dans toute autre partie , auroient ici les plus grands inconveniens , parce qu'ils ne manqueroient pas d'étendre leur action fur l'artere , d'en détruire les parois : d'abord on ne s'en appercevrait pas ; mais à la chute de l'efcarre , il furviendroit une hémorrhagie funefte ; cependant l'indication eft toujours la même : il faut détruire toute la partie touchée par le

venin de l'animal, si on veut prévenir la Rage. Cette circonstance délicate exige les plus grandes attentions; mais elle ne doit point désespérer: avec des soins, on peut encore se flatter du succès. Ainsi, au lieu d'appliquer un caustique puissant, capable de former une escarre; au lieu de porter dans le fond de la plaie un bourdonnet imbibé de beurre d'antimoine, il ne faut employer que des caustiques légers, dont on puisse arrêter subitement l'opération, & de l'effet desquels on soit bien assuré; il faut se borner à l'usage des suppuratifs puissants, des irritants âcres, capables d'exciter une inflammation légère, une suppuration abondante & profonde, qui puisse dissoudre peu à peu toutes les fibres imprégnées du venin.

Les endroits les plus exposés à la morsure d'un animal enragé, & où il y a de gros vaisseaux, sont, 1^o. les parties latérales & antérieures du col; 2^o. la partie

interne du bras ; 3^o. la partie antérieure & interne de la cuisse : dans toute autre partie exposée à la morsure, les vaisseaux sont moins considérables, l'hémorrhagie seroit moins fâcheuse, & plus facile à arrêter. A la simple inspection de la plaie, tout Chirurgien instruit jugera certainement si elle est près d'une artere essentielle : mais les personnes peu versées dans l'Anatomie, s'assureront de la situation des vaisseaux, en appuyant l'extrémité du doigt sur la plaie, en le portant dans son fond ; & s'il y a quelque grosse artere, on sent un battement considérable, on le distingue même à l'œil, si la blessure est un peu étendue.

Pour faire sentir toutes les précautions que l'on doit apporter dans ces cas, nous supposerons une plaie petite & profonde à la partie antérieure & latérale du col. Après l'avoir lavée, il faut l'agrandir au moins d'un pouce, en dirigeant la pointe du bistouri du côté opposé à la

situation de l'artere ; cela fait , on doit examiner attentivement quel est l'état de l'artere.

1°. Si elle est encore recouverte de quelques portions de muscle , de tissu cellulaire , après avoir bien effuyé le sang qui sort de l'incision , on peut sans crainte toucher légèrement toute la surface de la blessure , avec un pinceau trempé dans le beurre d'antimoine ; on l'appuiera principalement sur les bords de la peau , sur les côtés opposés à la situation de l'artere.

De cette maniere , l'action du caustique est superficielle , momentanée , & ne peut pas entamer l'artere ; mais on doit se borner à cette seule application ; & pour achever de détruire le venin , au lieu de mettre un bourdonnet trempé dans le caustique , on portera seulement , dans le fond de la plaie , un peu de cantharides en poudre très-fine , que l'on soutiendra par un petit tampon de char-

pie ; sur le tout on appliquera l'emplâtre vésicatoire , & un bandage convenable , mais peu ferré. Les pansements suivants se feront avec les racines d'iris , de gentiane , & une feuille de bettes , graissée de beurre frais. Lorsque la suppuration diminuera , on doit la ranimer par la poudre de cantharides , les pommades vésicatoires , les onguents suppurarifs , aiguifés de sel ammoniac , ou d'une petite quantité de pierre à cauterer ; ou bien on touchera légèrement le fond & les côtés de la plaie avec un pinceau trempé dans la lessive des Savonniers ; préparation qui agit moins comme un escarrotique , que comme un puissant dissolvant des fibres & des substances muqueuses : enfin , on doit attendre au moins cinquante jours avant de permettre la cicatrisation.

2°. Si l'artere étoit entièrement à nud , si les parois n'étoient pas recouvertes par quelques portions de tissu cellulaire , la

simple application du pinceau trempé dans le beurre d'antimoine, seroit encore dangereuse. Dans ce cas, il faut se borner à l'usage de la poudre de cantharides, des onguents âcres, irritants, ou de la lessive des Savonniers.

§. XVIII.

Attentions dans le traitement des blessures de la tête.

Quoique toutes les parties du corps soient également exposées à la morsure des animaux enragés, cependant l'observation journaliere prouve que les blessures de la tête, du visage & des bras, sont beaucoup plus communes que celles des extrêmités inférieures. Comme la Rage prend par accès, comme la cause la plus légère les augmente & les redouble, il semble que l'éclat des yeux suffise pour irriter l'animal : aussi voit-on qu'au lieu de mordre indistinctement,

il se jette toujours sur les parties supérieures; & si l'animal est grand, il se dresse avec force contre l'homme qu'il rencontre, il s'élançe avec fureur, il cherche à lui saisir la tête, & à le terrasser.

Quoique toutes les blessures exigent les mêmes soins, dans l'usage des lotions, des incisions & des caustiques, celles de la tête méritent quelques attentions particulières.

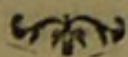
1°. Il ne faut pas se contenter de couper les cheveux dans l'endroit blessé, comme on le fait ordinairement: mais on doit raser exactement toute la tête; car la plus petite blessure que l'on échapperoit, pourroit avoir les suites les plus fâcheuses.

2°. Avant d'appliquer le caustique, il faut considérer la forme & la nature de la plaie. Si elle est avec lambeau, & si le lambeau est petit, il faut sur-le-champ en faire la section avec le tranchant du bistouri: mais si le lambeau

est considérable, on retranchera seulement les bords mâchés, ceux où la dent de l'animal a principalement porté; & après l'application du caustique, on placera, entre les parties divisées, un plumaceau, ou une bandelette couverte de digestif, pour empêcher la réunion du lambeau.

3°. Si la plaie a découvert le crâne, il ne faut pas hésiter à racler l'os avec une rugine, & à le toucher avec un caustique, afin de procurer une exfoliation plus profonde.

4°. Si, après l'application du caustique, il survient érépipelle, gonflement de la tête, il faut cesser l'usage des onguents gras, employer les fomentations émoullientes-résolutives, se borner, pour le temps de l'inflammation, à des pansements simples & légers.



§. XIX.

*Traitement des blessures des levres , des joues
& des paupieres.*

Dans les plaies simples du visage, on recommande expressément d'en procurer sur-le-champ la réunion, afin de diminuer la difformité de la cicatrice; mais ce précepte auroit les conséquences les plus dangereuses, lorsque la plaie a été faite par un animal enragé: non-seulement il faut la brûler profondément, mais on doit y entretenir longtemps la suppuration, ne pas craindre même de revenir plusieurs fois à l'application du caustique; parce que le tissu mol, délicat & spongieux de ces parties, reçoit facilement l'impression du venin: en effet, le léchement d'un chien malade, le simple contact de sa bave sur les levres, suffit pour communiquer la Rage. Nous en avons vu ici un exemple

frappant, & les Auteurs en rapportent beaucoup d'autres.

Dans ces cas, quoiqu'il n'y ait point d'entamure à la levre, il faut y porter le caustique; ce que l'on fait avec un pinceau imbibé de beurre d'antimoine, que l'on appuie & que l'on maintient assez long-temps, pour détruire la surface de la levre. Chaque jour on panse la partie avec un cérat, que l'on aiguise de temps en temps avec les cantharides.

Si une des levres a été fendue par la dent de l'animal, après avoir lavé, nettoyé la partie, il faut sur-le-champ couper chaque bord de la levre divisée, y appliquer hardiment le caustique, y exciter, y entretenir la suppuration, & ne s'occuper de la réunion qu'après quarante ou cinquante jours de pansements; & malgré la perte de substance déterminée par le caustique, on procurera facilement la réunion par une nouvelle refection des bords divisés, & par l'usage des bandages unissants.

Lorsqu'une plaie pénètre dans la bouche, ou intéresse les levres, il faut examiner avec soin quel est l'état de la langue & des gencives; & si on apperçoit quelqu'entamure à ces parties, il faut redoubler de soins & d'attentions: dans ces cas, l'application profonde & exacte d'un fer rougi est bien préférable à tous les caustiques: en effet, on sent aisément que quelques portions de ces substances âcres & destructives, peuvent être entraînées avec la salive, & portées dans l'estomac; d'ailleurs il est bien plus facile de diriger un fer ardent, d'en borner l'effet seulement à la partie affectée: mais avant la cautérisation, il faut examiner quel est le trajet & la direction de la plaie, afin de n'échapper aucun point; il faut aussi faire gargariser la bouche du blessé, avec un mélange d'eau & de vinaigre, ou bien lui faire mâcher un morceau de racine de pirethre, afin d'exprimer tous les suc
salivaires

salivaires qui auroient pu être imprégnés du venin : & si l'on craint que le blessé ait avalé quelque peu de sa salive , il fera prudent de lui donner un vomitif : enfin , il faut entretenir , renouveler la suppuration par tous les moyens que nous avons déjà indiqués.

Quoique les paupieres soient des parties très-sensibles , on ne doit point les ménager lorsqu'elles ont été blessées : par-tout où se trouve le venin , il faut l'attaquer , si l'on veut prévenir ses effets fâcheux. Mais il est quelques attentions particulieres pour l'application du caustique : il faut soulever la paupiere blessée , l'écarter de l'œil tandis que l'on brûle les levres de la plaie. Cependant si la surface de l'œil avoit été touchée par la bave de l'animal , on doit sans crainte , & on peut sans danger y passer légèrement le pinceau chargé de beurre d'antimoine. Une longue expérience nous fait assurer que ce procédé est sans

danger : il excite une inflammation légère, & procure une grande excrétion de larmes ; mais il faut avoir l'attention de laver auffi-tôt l'œil avec une décoction mucilagineufe, ou de l'eau rose, dans laquelle on aura diffous de la gomme arabique, & ajouté quelques gouttes de laudanum liquide de Sydenham.

Enfin, si la morsure pénètre jusqu'aux tendons, & même aux os, il faut employer les mêmes procédés, & ne point hésiter à y porter le caustique.

§. XX.

Traitement d'une morsure déjà cicatrisée.

Quelquefois ce n'est qu'après plusieurs jours qu'un homme mordu apprend que l'animal qui l'a blessé, étoit enragé, & quelquefois la plaie est cicatrisée : ce retard est fâcheux ; mais ne doit point désespérer. Le venin, comme nous l'a-

On fait voir , reste toujours plus ou moins long-temps avant d'exercer ses ravages : il est confiné sous la cicatrice ; & tant que la maladie n'est pas déclarée , il est toujours temps d'y remédier ; ainsi , après avoir rassuré le malade , il faut sur-le-champ y porter le remède. Si la plaie étoit petite , peu profonde , les incisions sont inutiles : le caustique seul suffit ; mais il faut qu'il soit assez puissant pour comprendre toute la largeur & toute l'épaisseur de la cicatrice : pour cela , on fera un emplâtre de diachylum gommé ; on formera , dans le milieu , une ouverture plus grande que la cicatrice ; on collera cet emplâtre sur la partie , ensuite on placera dans l'ouverture un ou plusieurs morceaux de pierre à cautere , ou bien quelques petits bourdonnets imbibés de beurre d'antimoine liquide : on recouvrira le tout de charpie , d'un emplâtre agglutinatif : enfin , on appliquera un bandage convenable. Après quelques

heures, le caustique aura pénétré au-delà de la peau, & formé une escarre épaisse. Le traitement sera continué, comme il a déjà été prescrit.

Mais si la plaie étoit grande & profonde, le caustique seul, appliqué sur la peau, ne pénétreroit que difficilement jusques dans le fond de la plaie : dans ces cas, il faut ouvrir la cicatrice avec le bistouri, la laisser saigner, y porter ensuite le caustique, comme dans une morsure récente. C'est ici le cas où les suppurations longues, abondantes & profondes, sont absolument nécessaires pour assurer le succès du traitement.

Nous avons remarqué dans les paragraphes précédents, que jamais la Rage ne se déclaroit sans être annoncée par quelque sensation douloureuse dans l'endroit de la morsure; & si par insouciance ou par défaut de secours, un homme avoit négligé le traitement convenable dans les premiers temps, s'il ressentoit déjà à la

cicatrice les signes qui annoncent le développement du venin, il faudroit encore s'occuper du traitement local, porter hardiment, dans la cicatrice, le fer & le feu : mais comme le temps presse, au lieu d'un simple caustique, dont l'action est lente, nous conseillerions d'avoir recours sur-le-champ à un fer rouge, de l'appliquer assez fortement pour détruire le foyer du venin ; sans cela, la maladie fait rapidement des progrès : les remèdes internes, seuls, sont sans efficacité ; & par une tendresse aveugle & déplacée, on verroit périr, dans les accès de la Rage, un homme qu'un courage réfléchi auroit pu conserver.

§. XXI.

Régime & Remèdes internes.

D'après ce que nous avons dit dans les paragraphes précédents, il est évident que le traitement local bien dirigé, est un

moyen efficace & très-affuré pour prévenir la Rage : il est également évident que seul il fuffit réellement pour toutes les circonftances ; car, comme nous avons tâché de le faire fentir, dès que la morfure d'un animal enragé a été fuffifamment cautérisée, elle n'est plus qu'une plaie ou ulcération fimple, femblable à toute autre bleffure qui auroit également été cautérisée. Ainfi, d'après cette confidération, tous ces remedes internes, vantés indiftinctement comme des spécifiques, & donnés aveuglément dans l'intention de détruire ou de chaffer un refte de venin, font au moins inutiles, & ne méritent aucune confiance. On ne doit pas cependant fe borner uniquement au traitement local : outre le régime & les attentions générales pour toute bleffure, il est convenable de mettre, pendant les premiers jours, les bleffés à l'usage des antifpafmodiques tempérants, des toniques doux & amis des nerfs,

propres à faciliter la transpiration, à rétablir l'ordre & le calme dans les fonctions, & à remédier aux effets de la frayeur & de la crainte, qu'éprouvent presque toutes les personnes mordues par un animal enragé.

Aux personnes d'un tempérament sensible & nerveux, on prescrira une légère infusion de feuilles d'orangers; on en fera prendre une tasse tous les matins, & une autre deux heures après le dîner: on leur prescrira également une des poudres antispasmodiques, indiquées dans les formules: aux hommes forts & robustes, on donnera une infusion de fleurs de sureau, dans laquelle on aura ajouté quelques gouttes de *lilium* ou d'alkali volatil; mais si l'inflammation des plaies est grande, si elles sont douloureuses, il faut suspendre tous ces remèdes, se borner aux délayants, aux mucilagineux; on aura même recours à la saignée, si le pouls est dur & plein: enfin, si la langue est

chargée, pâteuse, l'estomac embarrassé, on aura recours aux émétiques, aux purgatifs, comme dans le traitement de toute autre plaie.

M. *Munch* vante beaucoup, dans ces cas, la *bella-dona*; il assure même avoir guéri, par le seul usage interne de cette plante, la Rage parvenue à son dernier degré. Quoique nous soyons bien éloignés d'adopter l'opinion de M. *Munch*, & de regarder la *bella-dona* comme un spécifique, ce moyen cependant nous paroît mériter quelque attention. En effet, la *bella-dona* est une plante narcotique: prise en petite quantité, elle porte le calme dans le système nerveux, favorise la transpiration, peut concourir à l'effet du traitement local, & remplir les vues qu'on se propose dans l'usage des remèdes internes; mais il ne faut jamais employer la *bella-dona* qu'en petite dose & en décoction: ainsi, on fait bouillir six ou sept feuilles de cette plante dans une livre

d'eau , on y ajoute un peu de sucre , & on fait prendre au malade une tasse le matin & autant le soir , deux heures après un léger souper.

Le régime ne doit point être sévère : si les blessés sont sans fièvre , on leur donnera des aliments doux , de facile digestion ; on leur permettra l'exercice : enfin , on leur procurera tous les moyens de dissipation. Dans les cas de fièvre , on observera un régime plus sévère , & convenable à la circonstance.

§. X X I I.

Observations sur l'usage des émétiques dans quelques circonstances particulières.

Lorsqu'un homme a été mordu par un animal enragé , & qu'il néglige ses blessures , rarement la Rage se déclare avant trente ou quarante jours : cependant on voit quelquefois , dès les premiers instans de la morsure , le blessé inquiet ,

rêveur, mélancolique ; de temps en temps il éprouve des frissons irréguliers, le pouls est petit, ferré, fréquent, l'œil morne, l'esprit mal assuré, la respiration gênée ; tout semble caractériser les symptômes précurseurs de l'hydrophobie : mais ce sont des symptômes illusoires, qui dépendent du spasme, de l'embarras de l'estomac, & de l'influence de cette organe sur toute l'économie. Un émétique placé dans ces circonstances, ramène le calme, & fait disparaître tous ces symptômes alarmants. Nous en citerons un exemple, dont nous avons été témoins à l'Hôpital, & qui a été décrit avec soin par feu *M. Hoin*, célèbre Chirurgien de cette ville.

En 1753, Marie Tiffier, de Spoy, fut mordue en différents endroits par un loup enragé : les plaies étoient graves, douloureuses, & la malade eut la fièvre les quatre premiers jours. » Le six, les plaies » du bras parurent brodées : cette fille

» étoit triste, rêveuse : son œil fixe, son
 » air morne, & sa respiration très-gênée,
 » concouroient avec les autres remar-
 » ques, à nous inquiéter sur son sort.
 » Le lendemain nous la fîmes vomir par
 » le turbith : la respiration devint libre,
 » & dès le soir même la malade fut fort
 » gaie ; » par la suite elle n'éprouva au-
 cun accident, & s'est mariée plusieurs
 années après. Il est évident que le bien-
 être de la malade dépend uniquement
 des évacuations procurées par le tur-
 bith, & qu'un vomitif quelconque eut
 produit le même effet : pour le prouver,
 nous rapporterons une autre observa-
 tion également remarquable de M. *Henri*
Wœltge.

» Un garçon de douze ans fut mordu
 » au doigt par un chien enragé : la plaie
 » se cicatrisa promptement ; mais le troi-
 » sième jour on s'apperçut des avant-
 » coureurs de la Rage. On ouvrit la ci-
 » catrice, on couvrit la plaie de poudre

» de cantharides , on excita une suppuration abondante , & l'on fit usage à l'intérieur des pillules de Werlhoff. Après deux mois , ce petit malade est tout-à-coup tourmenté de convulsions , & de fortes envies de vomir : on lui prescrivit , à différentes reprises , de l'ipécacuanha ; il rendit beaucoup de glaires & de bile , & sa santé se rétablit. »

Il n'entre pas dans le plan de notre Ouvrage de discuter tout ce que ces observations présentent de particulier ; il nous suffit de faire remarquer que l'embarras de l'estomac , joint à l'effet de la frayeur dont sont frappées les personnes mordues par un animal enragé , peut occasionner des accidents graves , alarmants , en imposer pour des symptômes menaçants de la Rage , & que dans ces cas un vomitif est très-avantageux.

§. XXIII.

Traitement du Bétail.

Le bétail est précieux aux habitants de la campagne , il fait leur richesse ; & nous nous faisons un devoir d'indiquer les précautions de le conserver , & de prévenir les suites funestes de la morsure d'un animal enragé. Le mal est le même que dans l'homme , à quelques petites différences près. Seulement dans les quadrupedes , il faut se hâter d'employer les remedes , parce que le venin se développe beaucoup plus promptement que dans l'homme.

Si un bœuf a été mordu à la queue , à l'oreille , au lieu de porter le caustique dans la morsure , il est plus simple , il est aussi plus sûr de couper sur-le-champ cette partie de peu d'importance pour la vie de l'animal : on passera un fer rougi sur la plaie saignante , ce qui arrêtera promp-

tement l'hémorrhagie , & fournira une longue suppuration ; on pansera ensuite la plaie avec un digestif térébenthiné. Mais si la morsure est dans un endroit dont on ne puisse faire l'extirpation , après avoir coupé le poil , lavé fortement la partie , on agrandit la plaie , & on y porte le fer rouge , de manière à pénétrer dans toute l'étendue de la blessure ; on la panse ensuite avec un onguent digestif , que l'on anime de temps en temps avec les cantharides ou la pierre à cauterer : après quelques semaines , on laisse fermer la plaie.

Pendant le traitement , on sépare l'animal blessé , afin que les autres ne viennent point lécher sa plaie : il faut aussi que celui qui le panse ait soin de se laver les mains , soit avec du savon , soit avec du vinaigre , après chaque pansement.

M. *Saunders* , Médecin vétérinaire à Hanôvre , & M. *Munch* , ont publié un grand nombre d'observations sur l'efficacité de

la bella-dona, contre la Rage des bestiaux, & ces observations ont été confirmées en Dauphiné. Nous rapportons la méthode que conseillent ces MM. parce que ce moyen ne peut que contribuer à en assurer la guérison, & ne peut jamais avoir de suites fâcheuses.

La bella-dona est une plante assez commune dans la Bourgogne : on en fait prendre les feuilles fraîches aux animaux, en les mettant dans du foin, de l'herbe, ou des feuilles de choux : s'ils les répugnent, on leur ouvre la bouche de force, on y enfonce la prise, & l'on a attention que l'animal ne la rejette pas ; on l'empêche de manger six à huit heures, & l'on continue ainsi trois jours de suite. La dose, pour un jeune veau, est d'un gros le premier jour, deux gros le second jour, & trois le troisième ; on augmente la dose suivant l'âge & la force de l'animal. Pour un bœuf vigoureux, on commence par une once ou une

once & demie , &c. Telle est la méthode recommandée par MM. *Saunder & Munch* : mais elle ne doit pas faire négliger le traitement local , qui , dans tous les temps , est toujours le point essentiel , & le seul qui mérite une entière confiance.

Nous devons encore avertir que si un bœuf ou un autre animal domestique meurt de la Rage , il ne faut point le dépouiller , car sa bave , son sang pourroient communiquer la maladie à celui qui le toucheroit sans attention : il n'est point sage d'en manger les chairs. Des Auteurs assurent que le lait d'une vache parvenue au dernier degré de la Rage , a communiqué la maladie. Il faut aussi avoir l'attention d'enterrer l'animal profondément ; car les chiens , les loups qui le dévoreroient , pourroient être exposés à la maladie , & devenir ainsi une source de nouveaux malheurs.

§. XXIV.

Récapitulation des préceptes les plus importants pour le traitement des morsures des Animaux enragés.

I.

LA RAGE est une maladie aiguë, ainsi nommée, parce que dans les derniers temps elle est caractérisée par des accès de fureur, & des envies de mordre : on la nomme aussi *hydrophobie*, parce qu'ordinairement elle est accompagnée d'une horreur insurmontable de l'eau.

2.

Les animaux carnivores, mais sur-tout le chien & le loup, sont fort sujets à la Rage. Cette maladie leur survient plus ordinairement dans les grandes chaleurs & les grands froids; elle paroît dépendre d'une irritation particulière à l'estomac & aux organes nerveux, occasionnée par le défaut de boisson, & des aliments âcres, putrides & corrompus.

3.

Cette maladie, que l'on nomme *Rage spontanée*, fait toujours périr les animaux en cinq ou sept jours; mais pendant ce temps, ils peuvent faire beaucoup de mal: ainsi, il est essentiel de prendre toutes les précautions pour arrêter un animal suspecté, & reconnoître de bonne heure la nature de son mal.

4.

On reconnoît par les signes suivants, qu'un chien est attaqué de la Rage. Dans les premiers temps il est triste, abattu, il ne marche pas, ou seulement d'un pas mal assuré; il n'aboie pas, mais il grogne souvent; il évite également la lumière, le bruit & les aliments: mais lorsque la maladie fait des progrès, & parvient à son dernier degré, alors il fuit de tous côtés, il a la tête basse, le poil hérissé, la queue ferrée, l'œil fixe & brillant, la gueule béante & pleine d'une bave écumeuse; de temps en temps il éprouve

des convulsions; souvent il tombe; il se jette sur tout ce qu'il rencontre, & le mord indifféremment: l'eau, la lumière, les couleurs vives redoublent sa fureur: enfin, les autres chiens le fuient en hurlant.

5.

La bave d'un animal enragé, est un venin funeste & bien dangereux: insinué par une morsure, il paroît d'abord sans activité, & séjourne dans la partie, sans produire aucun accident; mais après un certain temps, il se développe, & cause la Rage. On nomme cette espece *Rage communiquée.*

6.

Le temps que le venin reste dans la partie sans manifester sa présence, est plus ou moins long, suivant le nombre, la nature des blessures, & l'espece d'animal. En général, elle se déclare aux quadrupedes, le troisieme, cinquieme

ou neuvieme jour après la morfure ; & dans l'homme , rarement avant trente ou quarante jours.

7.

Après ce temps d'incubation & d'inertie du venin dans la morfure , la Rage fe manifeſte par degrés ; mais le défordre général & intérieur qui caractérife cette maladie , eſt toujours précédé & annoncé par des accidents locaux , & bornés à la partie mordue.

8.

Le ſimple contact de la bave d'un animal enragé ſur des parties dont la peau eſt très-fine & le tiffu ſpongieux , telles que les levres , ſuffit pour communiquer la Rage.

9.

Les morfures faites ſur des parties découvertes , ſont plus dangereuſes que celles faites à travers des vêtements épais ; & quoiqu'il y ait de la probabilité que

la dent a été effuyée en traversant les vêtements, ce seroit une témérité que de négliger le traitement.

10.

Si un homme est blessé en différentes parties, il faut traiter avec le même soin toutes les morsures : les plus petites & les plus légères ne doivent pas être négligées.

11.

Les petites bleffures de la peau méritent la plus grande attention : souvent elles paroissent superficielles, & cependant le venin a pénétré profondément ; la peau a été arrachée, décollée par l'animal furieux, & le tissu cellulaire est contus & échymosé.

12.

Quelque soit le nombre, la forme, la grandeur, la situation des plaies faites par un animal enragé, on prévient infailliblement le développement de la Rage, par un traitement convenable.

13.

CE TRAITEMENT est simple, facile, & entièrement borné à la partie : il consiste à brûler exactement & profondément toute la surface de la blessure.

14.

Cette opération essentielle, que l'on nomme CAUTÉRISATION, se fait, soit avec un fer ardent, soit avec des remèdes caustiques & escarrotiques. Mais on ne doit pas employer indistinctement tous les caustiques; les préparations mercurielles sont dangereuses; les substances arsenicales sont pernicieuses, & peuvent occasionner les accidents les plus graves.

15.

On emploiera les remèdes caustiques pour les plaies grandes, étendues, profondes, anguleuses : on préférera le fer ardent pour les blessures pénétrantes dans la bouche, pour celles qui intéressent les gencives & la langue.

16.

Quelque soit le procédé que l'on emploie , il faut que la cautérisation soit exacte & profonde ; une cautérisation légère & incomplète ne suffiroit pas pour prévenir la Rage : & en général , il y a beaucoup moins à craindre de cautériser trop que trop peu.

17.

Si une premiere cautérisation a été superficielle ou incomplète , il faut absolument , après la chute de l'escarre , revenir à une seconde cautérisation : mais ce seroit une pratique vicieuse que d'appliquer des caustiques ou corrosifs à chaque pansement , ou de brûler indistinctement les chairs , à mesure qu'elles reviennent ; outre la douleur , l'irritation continuelle de la plaie peut occasionner des accidents graves.

18.

Si un homme a un très-grand nombre

de blessures en différentes parties du corps , il ne faut pas les cautériser toutes en même temps ; la multiplicité des points de douleur pourroit entraîner des accidents : il est plus sage de les cautériser successivement , en laissant un jour d'intervalle ; mais on doit toujours commencer par celles de la tête & du visage.

19.

Toute morsure , dans une partie dont le tissu est mol , lâche & spongieux , doit être cautérisée plus profondément qu'une plaie des téguments , & il faut y entretenir la suppuration plus long-temps.

20.

Plus on a différé à commencer le traitement d'une morsure , plus il faut brûler profondément , & y entretenir la suppuration.

21.

Les morsures situées près des grosses
arteres ,

arteres , exigent beaucoup d'attentions : il faut se borner à des caustiques légers ; mais suppléer à ce défaut de cautérisation , par l'usage des cantharides , des topiques capables d'exciter une suppuration longue , abondante & profonde.

22.

Cette méthode curative est très-ancienne : les Praticiens de tous les temps & de tous les pays l'ont toujours employée avec succès ; mais pour en affurer l'efficacité , il faut apporter quelques attentions avant & après la cautérisation.

23.

AVANT LA CAUTÉRISATION , il faut reconnoître la forme , la direction , la profondeur de la morsure , la sonder avec soin , examiner si la peau n'est pas arrachée , décollée.

24.

Si la morsure est récente & saigne encore , il est convenable de laver la blessure

fure avec une eau chargée de quelque substance saline , dissolvante ou savonneuse , d'en exprimer le sang ; & si la partie le permet, on la baignera dans ces liqueurs : mais il convient de les employer chaudes.

25.

Si la morsure est petite & profonde, il faut agrandir la plaie dans toutes les directions convenables, afin d'en découvrir le fond, & de porter le caustique plus exactement dans toute son étendue.

26.

Il est inutile de faire des incisions à une plaie avec lambeau ; seulement il faut couper les bords mâchés, & qui paroissent le plus sensiblement altérés par la dent de l'animal. Il faut aussi emporter avec le bistouri, tout le tissu cellulaire contus & échymosé.

27.

Il est inutile de faire des incisions à une petite plaie, qui n'entame que la sur-

face de la peau, & emporte seulement l'épiderme.

28.

APRÈS LA CAUTÉRISATION, il faut appliquer un emplâtre vésicatoire plus large que la blessure; ce moyen détache & entraîne le venin qui auroit pu rester attaché à la peau, hâte la chute de l'escarre, excite & favorise la suppuration.

29.

Après la chute de l'escarre, on entretient la suppuration, en plaçant dans la plaie un pois, une orange ou un morceau de racine d'iris, d'aristoloche: on renouvelle la suppuration par l'usage des digestifs âcres, des vésicatoires, & des corrosifs légers.

30.

Si la blessure est bornée à l'épiderme, si le tissu de la peau n'est pas mâché ou contus, si l'escarre est épaisse, profonde, & comprend bien certainement toute l'é-

tendue de la morsure , il est inutile de s'opposer à la cicatrisation de la plaie : mais dans toute autre blessure , & dans les cas d'incertitude , il est toujours sage d'entretenir la suppuration pendant quarante jours. Il vaut mieux , dit *Fabrice de Hilden* , pécher par excès d'attention , que par défaut.

31.

Les remèdes internes sont des accessoires toujours utiles , souvent nécessaires. Ils doivent être choisis dans la classe des antispasmodiques tempérants , & des toniques doux ; ils favorisent l'effet du traitement local , & rétablissent l'ordre & le calme dans les fonctions.

32.

La frayeur , le faïffissement qu'éprouvent les personnes mordues par un animal enragé , troublent souvent les digestions ; & dans ces cas , les évacuans & les émétiques sont nécessaires.

SECONDE PARTIE.

De la Morfure de la Vipere.

ON trouve dans cette Province, & sur-tout dans les endroits pierreux & marécageux, plusieurs especes de serpens, d'une couleur & d'une grandeur bien différentes; mais en général on les confond, on les regarde toutes comme également nuisibles. C'est une erreur qui peut troubler la tranquillité des habitants des campagnes. La *couleuvre*, l'*orvet*, que dans ce pays on nomme *anvoie*, & plus communément *anveau*, qui sont les serpens les plus communs, n'ont certainement aucun réservoir de poison, & leurs morfures sont sans danger; il n'y a que la vipere, dont la morfure soit réellement venimeuse, & exige des secours particuliers. Comme il est fort important de ne point se tromper, & de ne point

prendre une vipere pour une couleuvre, nous commencerons par expoſer, en peu de mots, les caracteres extérieurs qui la font reconnoître à la ſimple inſpection, & qui la diſtinguent des autres ſerpents.

§. XXV.

Description de la Vipere.

Dans cette Province, la vipere a rarement plus de deux pieds de longueur, & plus d'un pouce de groſſeur au milieu du corps. Sa peau, écailleuſe & luisante, eſt quelquefois d'une couleur noirâtre; mais le plus ordinairement d'une couleur grisâtre, très-foncée ſur le dos, plus claire ſur les côtés, toujours parfemée de taches noires, eſpacées & arrangées ſymmétriquement. La partie inférieure du corps eſt garnie d'écailles plus larges, plus fortes, & de couleur d'acier d'un bout à l'autre; ce qui eſt bien différent des coulevres, dont le ventre eſt marqué

de taches jaunes & bleuâtres. La tête de la vipere est encore très-remarquable par sa forme : elle est plus plate , plus large que celles des autres serpents ; le bout du museau forme un rebord fail-
lant, relevé, retrouffé à peu près comme celui du cochon. La peau qui recouvre la tête , présente deux taches noires, oblongues , en forme de cornes , qui, prenant naissance entre les yeux, forment à peu près la lettre V. Au milieu de ces taches , on en trouve une troi-
sieme , de la grandeur d'une lentille, & qui a la figure d'un fer de pique. La vipere a le col plus petit & la queue plus courte que les serpents ordinaires : quoi-
que vive & fort agile, elle rampe assez lentement, & ne sauroit bondir & s'é-
lancer comme la plupart des autres ser-
pents : elle n'attaque point l'homme & les grands animaux, à moins qu'elle ne soit provoquée. Enfin, elle ne répand point une odeur fétide comme les couleuvres :

tels font les caracteres extérieurs qui font reconnoître la vipere.

La couleuvre est ordinairement plus longue , & toujours plus grosse ; la tête plus pointue , plus étroite ; le col plus gros , la queue plus longue ; la couleur est différente.

Assez souvent on trouve , le long des ruisseaux, un serpent aussi long que la vipere , & d'une couleur brunâtre foncée ; mais il est bien plus grêle que la vipere , & n'a aucune tache , aucune bigarrure sur la peau : enfin , l'orvet ou anvoie , ce serpent que l'on redoute tant parmi le peuple , quoiqu'on n'ait aucun exemple qu'il ait causé quelque accident , est trop petit pour qu'on puisse s'y tromper , & le confondre avec la vipere.

Outre ces caracteres extérieurs que tout le monde peut facilement saisir , la vipere differe des autres serpents par la disposition de ses dents & de ses mâchoires. En général, les serpents ont deux

rangées de dents à chaque mâchoire ; la vipere n'en a qu'une seule : mais à la mâchoire supérieure elle a deux grandes dents crochues, transparentes, fort pointues, longues d'environ trois lignes, creuses, & percées à leur extrémité d'une petite ouverture. Ces dents communiquent, par leurs racines, à un petit réservoir plein d'une liqueur jaunâtre, qui est le poison de la vipere : toujours mobiles, elles sont couchées lorsque l'animal ferme les mâchoires ; elles se redressent lorsqu'il les ouvre.

La vipere, de même que les autres serpents, a la langue fourchue ; elle la tire souvent ; & lorsqu'elle est irritée, elle l'agite avec tant d'impétuosité, qu'elle paroît comme un dard enflammé : mais cette langue, molle & flexible, ne pique point : elle n'est point venimeuse, comme le croient les personnes peu instruites : c'est en enfonçant ses dents crochues,

que la vipere porte le poison dans la partie qu'elle mord.

On trouve rarement des viperes dans les environs de Dijon. Elles sont plus communes dans les endroits montueux, le long de la côte, & sur-tout près de Châlons, de Mâcon. Ce n'est qu'au printemps & dans l'été, que l'on en trouve répandues dans la campagne. Pendant l'hiver, elles sont engourdies & cachées dans quelque fente de rocher ou trou de mur.

§. XXVI.

Accidents qu'occasionne la morsure de la Vipere.

Les accidents que produit le poison de la vipere, se manifestent sur-le-champ, & avec des symptômes alarmants; mais aussi ils sont très-rarement funestes. C'est une vérité constatée par l'observation des Praticiens de tous les temps, & les expériences multipliées de *Fontana*; aussi cet

illustre Phyficien , après avoir fait plus de six mille expériences sur le poison de la vipere , n'hésite pas à avancer qu'il est dans l'opinion , » que de cent hommes » mordus , chacun par une seule vipere , » une seule fois , aux pieds ou aux mains , » il n'en mourra probablement aucun , » quand même ils ne feroient aucun remede. » Bien plus , il ajoute dans un autre endroit de ses ouvrages. » Quand même il auroit eu deux ou » trois morsures , la maladie feroit plus » grave ; mais elle ne feroit probablement pas mortelle : enfin , quand elle » auroit distillé dans les morsures tout » le *venin* de ses vésicules , on ne doit » pas désespérer. La maladie sera grande , » mais il n'y a point encore de certitude qu'elle doive être mortelle. C'est » donc une véritable consolation , & une » découverte vraiment utile , d'avoir » mieux examiné qu'on avoit fait au-

» paravant , les effets du *venin* de la vi-
» pere sur les animaux & sur l'homme. »

Dès qu'une personne est mordue par une vipere , c'est toujours par des accidents locaux que le désordre commence. Le blessé éprouve d'abord, dans l'endroit de la morsure, une douleur vive & cuisante, qui, comme un trait de feu, glisse, se répand dans tout le membre, & même jusqu'aux organes internes; l'engorgement, la tension surviennent d'un pas rapide, & sont bientôt portés au plus haut degré. Mais ce désordre local devient bientôt général, & il survient presque en même temps une maladie interne plus ou moins grave. D'abord le pouls se concentre, devient petit, inégal; le blessé éprouve des angoisses, des faiblesses, une difficulté de respirer, des sueurs froides & abondantes, l'œil se trouble, la raison s'égaré; souvent il survient des vomissements, quelquefois des déjections bilieuses, abondantes,

& presque toujours une jaunisse universelle; tout annonce le désordre & l'irritation la plus grande : enfin, après un certain temps, la partie mordue s'appesantit, s'engourdit, se couvre de larges taches noires, formées par la rupture des petits vaisseaux sanguins; quelquefois il s'établit à l'endroit de la morsure, un suintement féreux; d'autre fois il s'y forme un point gangréneux.

Ces accidents sont plus ou moins graves, & surviennent plus ou moins rapidement, suivant la sensibilité, le tempérament de la personne mordue, suivant le nombre des blessures, la quantité du poison, & la qualité qui y sera introduite. En général, les personnes foibles, timides, cacochymes, qui ont l'estomac plein, éprouvent des accidents plus prompts & plus graves que les hommes forts, qui voient le danger sans s'effrayer. Plusieurs morsures sont plus dangereuses qu'une seule: on a aussi remarqué

que le poison de la vipere est plus actif en été qu'au printems.

La frayeur, la crainte, augmentent aussi beaucoup la maladie. » Il y a eu » des personnes, dit *Fontana*, qui s'ap- » percevoient à peine d'être mordues » aux mains ou aux pieds; mais ayant » vu, un moment après, une vipere à côté » d'elles, au même instant elles sont » tombées en défaillance. J'ai connu un » homme qui, se voyant mordu par une » vipere, tomba sur-le-champ en pamoison, par la seule peur. » J'ai vu aussi, dit-il ailleurs, des personnes mordues par une vipere, tellement frappées d'épouvante, qu'elles paroissoient mourantes, & n'avoient presque plus de pouls & de respiration. Le remede le plus simple, un peu d'eau fraîche jetée au visage, quelques liqueurs spirituelles, que l'on fait prendre par la bouche, produisent dans ces cas une guérison en apparence miraculeuse. J'ai encore observé, con-

tinue-t-il, que le mal produit par la vipere augmente dans les animaux jusqu'à un certain point, & qu'il diminue ensuite très-rapidement; de sorte qu'abandonné aux seuls soins de la nature, le mal est rarement mortel. Les foibleffes, les vomissements cessent peu à peu, le pouls se ranime par degrés, & il ne reste plus que la douleur & l'engorgement local, qui exigent des soins & des attentions particulieres.

Quoiqu'il soit bien certain que la morsure de la vipere est infiniment moins dangereuse qu'on le croit ordinairement; quoique l'on observe quelquefois la cessation spontanée des accidents, il ne faut pas négliger d'employer de bonne heure le traitement convenable, sur-tout dans les personnes foibles, d'un tempérament sensible, dont l'imagination est vive, sur-tout si la personne a été mordue en plusieurs endroits. La négligence ou la fécurité pourroient avoir des suites fâ-

cheufes : d'ailleurs, les accidents feroient plus graves, & se diffiperoient avec plus de lenteur.

§. XXVII.

Précautions à prendre dans les premiers instants de la morsure d'une vipere.

Bien différent du venin des animaux enragés, le poison de la vipere, dès qu'il est infinué par une morsure, agit sur-le-champ, & produit en peu de temps une maladie interne, plus ou moins grave: cependant, malgré la rapidité avec laquelle il se développe, il feroit encore possible de borner son action à la partie mordue, de prévenir les accidents intérieurs. Ce feroit en exprimant de la partie le poison qui y est infinué, ou bien en détruisant sur-le-champ l'endroit de la morsure, comme le pratiquent quelques peuples de l'Afrique. Vivants dans un climat chaud, où les serpents sont

communs, & leurs morsures très-dangereuses, les Negres, comme nous l'avons déjà rapporté, préviennent tous les accidents, en brûlant sur la partie de la poudre à canon : d'autres obtiennent le même succès, en approchant de l'endroit de la morsure un fer ardent, de maniere à y exciter un suintement féreux, une brûlure superficielle. Dans quelques Provinces de la France, on arrête sur-le-champ l'effet du poison, en brûlant sur la partie un petit cylindre de coton ou de charpie imbibée d'esprit de vin. Enfin, le célèbre *Fontana* pense, d'après un très-grand nombre d'expériences, que l'application de la pierre à cauterie est le vrai spécifique du poison de la vipere : en effet, appliqué de bonne heure, ce caustique prévient les accidents & les arrête, s'ils sont déjà développés.

Ces procédés différents tendent toujours au même but : détruire l'endroit de

la morfure, y borner l'action du poifon, tous font également sûrs & efficaces; la raifon le dit, l'expérience le démontre: mais, le plus fouvent, c'eft au milieu des campagnes, c'eft loin des habitations, qu'un homme eft mordu par une vipere; & le poifon a déjà fait des progrès avant que l'on ait pu pratiquer l'un de ces procédés. Mais il eft d'autres moyens que l'on peut facilement employer dans tous les lieux, & qui, employés dans le premier instant, font propres à retarder, fufpendre, & même diminuer l'effet du poifon fur les organes intérieurs: ces moyens font les ligatures & les lotions.

1°. Dès qu'un homme a été mordu par une vipere, il faut, fans s'alarmer, placer auffi-tôt une ligature au-deffus de l'endroit de la morfure: cette ligature ne doit point fe faire avec une ficelle ou un lien étroit & coupant, il en réfulteroit une imprefion très-douloureuse fur la peau; mais il faut prendre un ruban de

fil ou une jarretiere large , ou , à leur défaut , on prend son mouchoir , dont on ferre & enveloppe le membre , en faisant plusieurs tours circulaires au-dessus de la morsure. Comme les mains & les pieds sont les parties les plus exposées à être mordues , il est toujours facile d'y pratiquer la ligature ; mais elle ne doit point être trop ferrée , & elle doit être pratiquée dans les premiers instants. Enfin, on l'ôtera dès que le blessé aura gagné une habitation , où l'on puisse commencer le traitement efficace.

2°. Si la morsure saigne , on facilitera l'écoulement du sang , en pressant doucement la blessure ; & si l'on est près d'une fontaine ou d'une riviere , on plongera la partie dans l'eau , on la lavera , on l'enveloppera d'un linge mouillé.

Un homme qui faisoit métier de prendre des viperes , étoit souvent mordu aux doigts ; & il prévenoit tous les accidents , en frottant sur-le-champ son doigt avec

de l'huile d'olives, & l'enveloppant d'un linge trempé dans cette huile. Toutes les graisses, toutes les huiles douces auroient à peu près la même efficacité : mais ces différents moyens ne doivent être considérés que comme des précautions convenables dans les premiers instants, & ne doivent pas dispenser d'avoir recours au traitement que nous allons exposer.

§. XXVIII.

Traitement de la morsure de la vipere.

Pour être efficace, un traitement doit être fondé sur des principes certains; sans cela toute pratique est vicieuse : on prend le simple pour le composé, l'effet pour la cause ; & sans s'en appercevoir, on emploie des moyens contraires, des remedes dangereux, ou au moins inutiles.

On ne peut douter que la vipere n'infuse par sa dent un poison, qui est la cause de tous les accidents qu'éprouvent

les personnes mordues par ce reptile ; & si l'on fait attention à la marche , à la nature des symptomes qui suivent cette morsure , on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'ils dépendent tous d'une irritation nerveuse. Si l'on se rappelle ce que nous avons dit dans le paragraphe précédent, qu'une cautérisation superficielle de l'endroit de la morsure suffit pour prévenir tous les accidents , & même y remédier efficacement , lorsqu'ils sont déjà développés , on sera convaincu que le poison ne se mêle pas dans le torrent de la circulation ; mais qu'il reste fixé dans la partie : c'est donc là qu'il faut l'attaquer , si on veut le combattre avec efficacité : seul il pourroit suffire. Cependant comme la maladie interne est toujours plus ou moins grave , il ne faut pas négliger les remèdes internes. En soutenant les forces , en rétablissant la circulation , en disposant à la transpiration , ils favorisent le succès du traitement local , & contribuent à

faire disparoître plus promptement la tention , l'enflure de la partie blessée.

§. X X I X.

Traitement local.

Le traitement local doit être différent , suivant le nombre & la nature des accidents.

Premier cas. Si une personne vient d'être mordue par une vipere, si l'engorgement est peu considérable , s'il est borné à la partie ; enfin , si le blessé n'éprouve encore ni maux de cœur , ni foibleffes , il faut sur-le-champ instiller , s'il est possible , dans la morsure , une goutte d'alkali volatil , y appliquer une compresse épaisse & de la largeur d'un pouce , trempée dans l'alkali volatil pur : on la fait maintenir par un aide ; & pendant ce temps , on frotte doucement , en tous sens , & pendant un quart d'heure , le membre avec de l'huile d'olives tiede ; on l'enveloppe

avec des linges doux , trempés dans la même huile , & l'on fait prendre les remèdes internes , dont nous parlerons dans le paragraphe suivant. Si les accidents n'augmentent pas , si la douleur diminue , si le malade éprouve du soulagement , on insiste sur ces moyens , on recommence toutes les demi-heures à frotter la partie avec de l'huile d'olives tiède. Souvent ce traitement simple , secondé par l'usage intérieur de l'alkali volatil , suffit pour arrêter tous les accidents , & rétablir promptement le blessé.

Second cas. Mais si l'engorgement local est très-considérable , si les douleurs sont vives , si le trouble s'est porté dans tout le corps , si le malade éprouve des angoisses , des foibleffes , il faut employer des moyens plus énergiques , il faut détruire le centre d'irritation , envelopper le poison qui la cause : & c'est ce que l'on obtiendra par l'application d'un caustique , dont on dirigera principalement

l'action sur le fond de la morsure, dans l'endroit où le poison de la vipere aura été infinué. M. *Fontana*, comme nous l'avons déjà rapporté, pense que la pierre à cauterer doit, dans ces cas, être regardée comme un vrai spécifique; mais un caustique quelconque produira infailliblement le même effet, puisqu'il s'agit uniquement de détruire le point d'irritation, le foyer du poison. Nous préférons même les caustiques liquides, tels que le beurre d'antimoine, l'huile de vitriol, l'acide marin concentré, la lessive des Savonniers, parce qu'ils agissent plus promptement, & parcourent plus facilement le trajet de la dent: on peut les employer de deux manières différentes.

1°. Si les accidents, quoique graves, ne sont pas bien urgents, on prend une sonde de bois mince & aiguë, on la trempe dans un caustique liquide; on appuie la pointe de la sonde sur la morsure, on tâche d'y infinuer une goutte
de

de ce remede , puis on applique dans le même endroit , un petit bourdonnet ou tampon de charpie de la grosseur d'un pois , imbibée du même caustique , on le maintient en l'environnant de charpie seche , en le recouvrant d'un emplâtre agglutinatif ; enfin , on soutient le tout par un bandage , ou par l'application de la main : ce moyen simple suffira dans le plus grand nombre des cas , & produit en peu de temps une escarre qui comprend le poison , & fait cesser presque sur-le-champ l'irritation locale , & tous les accidents qui en dépendent.

2°. Si les accidents sont urgents , ou si l'application premiere & superficielle du caustique n'a pas compris toute la profondeur de la morsure , & n'a pas suffi pour en arrêter les progrès , il faut le porter plus profondément , & pour cela il faut commencer par agrandir la morsure avec la pointe du bistouri ; après

avoir effuyé le fang, on y porte un pinceau trempé dans le beurre d'antimoine, on place dans le fond un petit bourdonnet imbibé du même caustique, soutenu par un bandage convenable; par ce moyen on attaque plus sûrement, plus promptement le centre de l'irritation, le foyer du poison. Deux ou trois heures après l'application du caustique, on leve l'appareil, on panse la plaie avec un linge imbibé d'huile d'olives, ou d'un cérat adoucissant & camphré. Bientôt la douleur diminue, les accidents s'éloignent, ils cessent même quelquefois dans l'instant de l'application du caustique, & il ne reste plus que l'engorgement local : on le dissipe en frottant de temps en temps le membre avec de l'huile d'olives tiède, dans laquelle on ajoute quelques gouttes d'alcali volatil : au défaut d'huile d'olives, on peut employer avec le même succès le beurre frais fondu à une douce cha-

leur. *Quesnay* s'est servi, dans ces cas, avec le plus grand succès, d'un cataplasme émollient, fait avec la mie de pain & le lait. La petite plaie qui résulte de l'incision que l'on a faite avant l'application du caustique, fournit une suppuration qui contribue à dissiper plus promptement l'engorgement du membre. Quand il est entièrement passé, on cesse toute application relâchante; la plaie n'est plus qu'une plaie simple, qui se guérit bientôt, & qui n'exige que des soins de propreté, & l'application d'un léger plumaceau.

§. XXX.

Remedes internes.

Tandis que l'on s'occupe du traitement local, il ne faut pas négliger les remedes internes; ceux qui conviennent le mieux, & dont l'expérience a constaté l'efficacité, sont les cordiaux stimulants, & sur-tout

les *sels alkalis volatils*, qui généralement sont regardés comme des spécifiques assurés. On en trouve plusieurs préparations dans les laboratoires & dans les pharmacies : la plus recommandée, est celle qu'on nomme *alkali volatil fluor*, ou *l'eau de luce*, qui ne diffère du premier que par l'addition de quelques gouttes d'huile de succin ; l'un & l'autre sont également convenables. Appliqué extérieurement, & étendu dans de l'huile, l'alkali volatil est un puissant résolutif : pur & instillé par gouttes dans une plaie, c'est un caustique léger, & c'est à ce titre que nous avons conseillé d'en insinuer sur-le-champ dans la morsure, & d'en appliquer une compresse : pris intérieurement, & en petite dose, c'est un tonique actif, qui ranime les forces, rétablit les sécrétions, & détermine principalement des sueurs abondantes.

La manière de faire usage de l'alkali volatil est fort simple : elle consiste à en

faire prendre quelques gouttes au blessé, de deux en deux heures. On ne doit jamais le donner pur; il feroit, sur la langue & l'estomac, une impression fâcheuse; mais on l'étend dans une légère infusion de thé, de vulnéraire, de fleurs de sureau, camomille, ou encore mieux dans une légère décoction de feuilles d'orangers. La dose du remede doit varier suivant l'âge, le tempérament, la force du malade, & la grandeur des accidents. Pour une jeune personne d'un tempérament foible, délicat & sensible, on donnera seulement quatre ou cinq gouttes: on peut en donner douze ou quinze aux personnes robustes, & à celles dont les accidents sont graves & urgents; mais il ne faut jamais excéder cette dose, car le remede agiroit comme un caustique sur les parois de l'estomac. Quand les accidents diminuent, on donne le remede à moindre dose, & plus rarement. Si le malade a des sueurs, on les

favorise par le repos, par la boisson de quelque infusion légère de thé, de fleurs de sureau, &c. on soutient ses forces par quelques cuillerées de vin vieux, quelque aliment doux & de facile digestion, & ce n'est que peu à peu & avec beaucoup de ménagements, qu'on lui permet des nourritures solides.

Si l'alkali volatil manquoit, dans une occasion pressante, on peut y suppléer par la préparation suivante, qui a déjà été indiquée par M. de Morveau. Faites fondre, dans une cuillerée d'eau fraîche, un gros de sel ammoniac en poudre; d'un autre côté, faites dissoudre, dans une pareille quantité d'eau, demi-gros de sel de tartre : quand la dissolution est faite, on verse ces deux liqueurs dans une même fiole, on la bouche promptement, & on emploie ce mélange comme l'alkali volatil; seulement comme il est déjà affoibli, au lieu de le donner par gouttes, on en mêle une cuillerée

à café dans une tasse de quelque boisson théiforme. Le sel ammoniac & le sel de tartre sont des matieres que l'on trouve presque par-tout , qui se conservent facilement. Il faut seulement avoir l'attention de ne faire le mélange que dans l'instant où l'on veut administrer le remede , parce que l'alkali volatil que l'on produit de cette maniere , seroit bientôt évaporé.

Au défaut des sels alkalis volatils , on peut employer avec le plus grand succès , le *lilium de paracelse* , que l'on trouve ordinairement dans les boîtes de remedes que le Gouvernement fait distribuer pour les campagnes : c'est un cordial puissant , propre à exciter les sueurs , à ranimer la circulation ; on doit en faire usage comme de l'alkali volatil : on le donne par gouttes , depuis douze jusqu'à vingt-quatre , dans un véhicule convenable ; mais jamais pur , à cause de son activité.

Quelques Auteurs vantent aussi beau-

coup, dans ce cas, le suc de frêne : ils conseillent de piler les jeunes tiges & les feuilles de cet arbre, d'en exprimer le suc, & d'en faire prendre, de deux en deux heures, un verre au blessé. Ce moyen simple ne peut sans doute être nuisible ; il est propre à exciter la transpiration : mais nous conseillerions toujours de préférence, l'usage de l'alkali volatil ; son efficacité est confirmée par une longue suite d'observations, & il est à desirer que MM. les Curés & les Chirurgiens de campagne en aient toujours un flacon. C'est un stimulant actif, utile dans une infinité de cas, & sur-tout dans les asphyxies & les syncopes.

§. XXXI.

Remarques sur quelques abus dans le traitement des morsures de la Vipere.

Le traitement que nous venons d'exposer est bien différent de celui que

l'on pratique ordinairement dans les campagnes : nous avons tâché de faire sentir, & nous aurions pu prouver, par un plus grand nombre de raisons & de faits, que le traitement doit être local, que c'est là le point essentiel. Cependant ce précepte important semble être ignoré de la plupart de ceux qui traitent les morsures de la vipere. Perfuadés que le poison est répandu dans le sang, & qu'on ne peut trop tôt l'expulser, on les voit empresseés à donner un grand nombre de remedes internes, souvent opposés, toujours chauds, spiritueux ou astringents, & négliger presque-entièrement l'endroit de la morsure ; aussi voit-on souvent, d'après ces traitements empiriques, ces sortes de blessures, accompagnées d'accidents graves, se guérir lentement, & laisser dans la partie une impression de douleur qui se renouvelle, se fait sentir de temps en temps, surtout dans les changements de saisons.

Le plus grand nombre des habitants de la campagne regardant la thériaque comme un spécifique assuré, se contente d'en appliquer un cataplasme sur la partie, & d'en faire prendre aux blessés une grande quantité, délayée dans du vin chaud, ou de l'eau-de-vie. Quelques Chirurgiens, convaincus de l'inutilité de la thériaque, mais trompés par la couleur livide qui survient à la partie, & craignant la gangrene, donnent dès les premiers instants de fortes décoctions de quinquina, chargées de camphre, & en font laver toute la partie : les uns font, sans ordre & sans méthode, quelques scarifications légères sur l'endroit de la morsure ; d'autres en font dans toute l'étendue de l'enflure ; & nous savons qu'un homme ayant été mordu au bas de la jambe, par une vipere, & l'enflure s'étendant aux épaules, on lui fit des scarifications jusques sur le dos : mais ces pratiques absurdes sont toujours vicieu-

ses ; ces scarifications multipliées font au moins inutiles ; elles ne servent pas même à diminuer la tension & l'engorgement , car le sang & les liqueurs infiltrées dans le tissu cellulaire , font dans un état de coagulation , qui est encore augmenté par l'usage de la thériaque & du quinquina. Aussi , dans tous ces cas , lorsque la maladie est portée à un certain degré , lorsque le traitement convenable n'a pas été pratiqué à temps , voit-on que la maladie ne cesse entièrement , que lorsqu'il s'établit spontanément , à l'endroit de la morsure , un point de gangrene ou de suppuration.

§. XXXII.

*Observations sur la morsure de la Couleuvre ,
de l'Orvet ou Anvoie.*

Nous n'avons pas craint d'avancer de la maniere la plus positive , contre l'opinion généralement reçue dans le pu-

blic , & sur-tout dans les campagnes , que la couleuvre , l'aspic & l'orvet ne font point des animaux venimeux : en effet , des recherches faites avec soin , des dissections multipliées , nous ont démontré que ces reptiles n'ont ni réservoir de poison , ni dent creuse propre à l'infinuer par une morsure. C'est un fait reconnu de tous les Naturalistes : aussi le célèbre *Fontana* , qui s'est occupé de cet objet , ne se contente pas de dire que ces serpents ne font point venimeux ; mais ajoute-t-il expressément ,
» ils font tout-à-fait innocents , enforte
» qu'on ne court aucun risque , même
» lorsqu'ils mordent jusqu'au sang , &
» leur morsure n'est jamais venimeuse ,
» comme je m'en suis assuré par beau-
» coup d'expériences. »

Cependant si la morsure avoit été forte & profonde , il pourroit survenir quelques accidents , quoique le serpent ne fût point venimeux ; mais ces accidents

feroient bien différens de ceux qu'occasionne la morsure d'une vipere ; ils dépendroient uniquement de l'effet mécanique de la blessure , & non d'un poison qui y seroit infinué.

Quoique ces cas soient extrêmement rares , cependant comme ils ont été observés quelquefois , comme ils peuvent encore se présenter , nous croyons devoir indiquer , en peu de mots , les moyens d'y remédier.

1°. Si la peau a été fortement ferrée , contuse , déchirée par les dents d'une couleuvre , ou d'un autre serpent non venimeux , il peut survenir douleur , tension , gonflement , inflammation & suppuration : mais ces accidents toujours bornés à la partie , ne sont jamais graves , ne surviennent jamais dans les premiers instans de la morsure , & dépendent de la contusion de la peau ; aussi les observe-t-on également dans toute blessure faite par une scie , un morceau de verre ,

ou tout autre agent mécanique , qui déchire plutôt qu'il ne coupe : dans ces cas , il faut employer les fomentations émollientes faites avec les fleurs de mauves & de fureau , ou un léger cataplasme fait avec la mie de pain , le lait & une cuillerée d'huile d'olives. La douleur , le gonflement diminuent : il se forme à l'endroit de la morsure , une légère suppuration ; alors on quitte l'usage de ces moyens , & on se borne à l'application d'un léger emplâtre de Nuremberg , qui suffit pour achever la guérison.

2°. Si la morsure a été profonde , si les dents de l'animal irrité ont pénétré dans le tissu cellulaire , & porté sur quelque filet de nerf , il peut encore survenir des accidents d'un autre genre , mais toujours bien différents de ceux qu'occasionne la morsure d'une vipère. Pour bien connoître la nature de ces accidents , & saisir les moyens d'y remédier , il faut faire attention que les pieds , les mains , qui

font les parties les plus fujettes à être mordues par ces serpents , ont une très-grande quantité de petits nerfs , & que la piquure , ou une section incomplète d'un de ces petits filets nerveux , peut occasionner des accidents graves : ne voit-on pas tous les jours une simple piquure faite au doigt par une épine , une aiguille , un éclat de bois , ou une arrête de poisson , causer une douleur aiguë qui s'étend le long du bras , déterminer une fièvre même assez vive ? Nous avons vu un homme vigoureux , attaqué de roideur & de convulsions dans tout le corps , avec serrement de la mâchoire , à la suite d'une blessure faite à la plante du pied par la pointe d'un clou. Nous avons vu un Jardinier de *Senecy* attaqué de la même maladie par une blessure au pouce. Ces accidents , comme il est facile de le voir , ne dépendent pas d'un poison fixé dans la partie , mais seulement de la piquure

d'un petit nerf, & de l'irritation qui en est la suite; & ils peuvent survenir après la morsure d'une couleuvre, comme après une blessure faite par un clou. Le traitement convenable, dans ces cas, consiste à porter dans la blessure un caustique actif, tel que le beurre d'antimoine, qui puisse détruire complètement le filet de nerf qui a été piqué. Pour y parvenir plus sûrement, il faut faire une incision capable de découvrir le fond de la blessure; on y porte ensuite un tampon de charpie, bien imbibé du caustique; on le soutient par un bandage convenable, ainsi que nous l'avons déjà dit plusieurs fois: les accidents cessent, dès que le filet nerveux a été détruit par le caustique. On facilite la chute de l'escarre par des digestifs doux, & on se borne ensuite aux pansements les plus simples & les plus doux. Ce traitement local seul peut suffire; mais il est convenable d'en favoriser

le succès par l'usage des calmants & des antispasmodiques qui doivent être prescrits suivant les circonstances.

§. XXXIII.

Traitement des animaux domestiques.

Le poison de la vipere agit sur tous les animaux à sang chaud, mais il ne produit pas dans tous une maladie également dangereuse. L'expérience a appris que les accidents sont d'autant plus prompts & plus graves que l'animal est plus petit & plus foible. Les gros animaux éprouvent à peine quelque dérangement par la morsure d'une vipere; ceux d'une grosseur moyenne, sont plus ou moins affectés: en général, ils résistent à l'action destructive du poison, & se guérissent même sans aucun remede. Mais un traitement convenable & bien dirigé, diminue les accidents, & rend la guérison plus prompte & plus facile.

D'après les principes que nous avons établis plus haut, on sent que le traitement doit être dirigé sur l'endroit de la morsure, & entièrement conforme à ce que nous avons prescrit pour les morsures faites à l'homme: ainsi, en supposant qu'un animal domestique de moyenne grosseur, tel qu'un chien, un veau, un mouton, ait été mordu par une vipère, & éprouve quelque accident grave, il faut, après avoir coupé le poil de la partie, appliquer dans l'endroit de la morsure, un caustique actif, capable de détruire le foyer du poison. Les attentions nécessaires pour l'application du caustique, & les pansements, sont les mêmes que celles que nous avons déjà indiquées plus haut.

§. XXXIV.

Observations sur l'usage de l'alkali volatil, dans les cas de syncope & d'asphyxie.

L'eau de luce, l'alkali volatil ont été

regardés long-temps comme des spécifiques assurés dans le traitement de la morsure de la vipere : ce n'est point à ce titre que nous en avons recommandé l'usage, mais seulement comme un tonique actif, propre à ranimer la circulation languissante, dissiper l'engorgement; nous l'avons aussi indiqué comme utile dans les asphyxies, les syncopes: mais, nous devons faire connoître la maniere de s'en servir sans inconvénients; car l'abus ou l'usage indiscret des meilleurs moyens, peut avoir les suites les plus fâcheuses : beaucoup de personnes ont la coutume de porter un flacon d'alkali volatil, ou de quelque autre esprit volatil irritant; mais peu savent s'en servir convenablement, & plus d'une fois nous avons vu des maux très-graves, occasionnés par l'abus de ces moyens actifs. Une dame tombe en syncope, on s'empresse de lui donner des secours, & ils paroissent inutiles. Quel-

qu'un qui avoit un flacon d'alkali volatil , lui fouleve la paupiere , en fait tomber quelques gouttes sur l'œil : peu à peu les fonctions se rétablissent , mais l'œil fut perdu. Un homme tomba tout-à-coup dans une forte de léthargie : on lui introduisit , à différentes fois , dans le nez , des papiers roulés , imbibés d'alkali volatil pur : il revint ; mais il en eut un engorgement inflammatoire à la membrane pituitaire. Une personne avoit pris par erreur une forte dose d'opium : on lui mit dans la bouche de l'alkali volatil , on en mêla à différentes boissons. Lorsque l'état léthargique fut passé , la personne se plaignit de douleurs à l'estomac , de difficulté d'avaler , & après quelques jours , elle éprouva un vomissement , dans lequel on reconnut distinctement des lambeaux de la membrane muqueuse de l'estomac ; il se fit une forte d'exfoliation de la bouche , du gosier , & la personne conserva long-temps un fen-

timent douloureux à l'estomac. Dans un accouchement laborieux, une dame de C..... éprouve une foiblesse momentanée : on se trouble, on se hâte, & la garde effrayée, verse imprudemment dans la bouche de la malade, du vinaigre de *Westendorf* : la foiblesse cessa; mais dès l'instant la dame éprouva une suffocation considérable : on apperçut dans le fond de la bouche & du gosier, des escarres gangréneuses, & peu après la malade périt avec tous les symptomes d'une inflammation à l'estomac, causée par un agent septique.

Nous avons rapporté ces faits pour faire sentir comment on peut abuser de l'alkali volatil, ou de tout autre stimulant actif que l'on a coutume d'employer dans les cas de syncope & d'asphyxie. En général, le premier soin doit être de procurer un air pur, libre, & frais, de donner à la personne qui est en syncope, une attitude qui favorise la circulation,

& tende à la rétablir : ainsi , en supposant qu'une personne soit dans une chambre , & y éprouve une syncope , on fait ouvrir les fenêtres ; on fait étendre & coucher , soit sur un lit , soit sur le sol , la tête légèrement élevée ; on ôte les vêtements & les liens qui pourroient gêner la circulation ; on présente sous le nez un flacon d'alkali volatil , ou bien on mouille avec cet alkali volatil le bout de son doigt , que l'on approche du nez , des tempes , des yeux : un très-bon moyen est de verser dans sa main quelques gouttes d'eau spiritueuse , telle que l'eau de Cologne , l'eau-de-vie , on y ajoute à-peu-près autant d'alkali volatil ; on frotte promptement ses mains , & on les approche sur-le-champ du nez , des tempes du malade. Si la foiblesse persiste , on peut introduire dans le nez , la barbe d'une plume sèche , ou trempée dans un mélange d'eau & d'alkali volatil. Ces moyens sont sans inconvénients , & suffisent dans le plus

grand nombre des cas. Voyez, pour les détails particuliers, dans les différents cas d'asphyxies, *le Cathéchisme imprimé par ordre de MM. LES ELUS-GÉNÉRAUX DES ETATS DE BOURGOGNE.*

§. XXXV.

Récapitulation des préceptes les plus importants pour le traitement des morsures de la Vipere.

I.

La morsure d'une vipere cause, dans presque tous les animaux, une maladie plus ou moins grave, suivant leur grandeur & leur force. Cette maladie est funeste pour les petits animaux, mais elle n'est point mortelle pour l'homme, elle pourroit même se guérir sans remedes; mais un traitement bien dirigé, diminue beaucoup les accidents, & rend la guérison bien plus prompte & bien plus facile.

2.

C'est toujours par des accidents locaux que la maladie commence : le blessé éprouve sur-le-champ, dans l'endroit de la morsure, une douleur vive, qui semble monter, & se répandre sur les organes internes; bientôt la partie se tuméfie, s'engorge, devient livide, la tension augmente par degrés, & s'étend même quelquefois par tout le corps, il survient, presque en même temps, des foibleffes, des angoisses, & tous les symptomes qui caractérisent une affection des organes internes; mais après un certain temps, tous ces symptomes disparoissent peu à peu, & il ne reste plus que l'engorgement du membre.

3.

La frayeur, l'inquiétude contribuent beaucoup à rendre les accidents plus prompts & plus graves.

4.

La lotion de la partie mordue, & une ligature placée dès les premiers instants au-dessus de l'endroit mordu, contribuent beaucoup à diminuer & retarder l'impression du poison; mais la ligature doit être faite avec soin: trop serrée, ou appliquée trop long-temps, elle seroit nuisible, elle augmenteroit l'engorgement, la lividité de la partie, & disposeroit à la gangrene.

5.

Le traitement efficace, le seul qui mérite une entière confiance, consiste à détruire le foyer du poison; c'est ce que l'on obtient sûrement & promptement par l'application d'un caustique dans l'endroit de la morsure. Ce caustique doit être plus ou moins actif, suivant la grandeur des accidents,

6.

Si les accidents sont graves & urgents, il convient de faire, à l'endroit de la morsure, une petite incision, pour rendre plus prompte & plus directe l'action du caustique.

7.

On remédie à la tension & à l'engorgement de la partie, par des frictions avec une huile douce légèrement chauffée, que l'on réitere de temps en temps.

8.

On remédie aux accidents intérieurs, par l'usage de quelques cordiaux toniques, capables de soutenir les forces, de rétablir l'ordre dans la circulation des liqueurs.

9.

Par ce traitement simple & facile, les accidents disparoissent en peu de temps,

& le blessé est bientôt guéri ; mais une pratique vicieuse rend la maladie plus longue & plus fâcheuse.

IO.

Les scarifications multipliées , employées par quelques Praticiens , sont toujours inutiles , souvent nuisibles ; elles débilitent le ton d'une partie engorgée & déjà fort affoiblie ; elles rendent ainsi les accidents plus rebelles & plus graves.



F O R M U L E S

Des Remedes indiqués pour le traitement de la morsure des Animaux enragés.

DANS le cours de cet Ouvrage, nous avons suffisamment traité des caustiques, de leur action, de la maniere de s'en servir; & pour ne point détourner l'attention, nous avons seulement indiqué l'usage des emplâtres, onguents, vésicatoires, suppuratifs, convenables dans ces cas : quoique ce genre de remedes soit très-généralement connu, nous donnerons ici les formules les plus simples & les plus efficaces de ces différents topiques.

Les cantharides, qui forment la base de tous les onguents, emplâtres & pommades vésicatoires, font une forte de mouche oblongue, d'un beau verd luisant, & que

l'on voit en grand nombre au printemps, sur le frêne, le lilas, le troëfne, dont elles rongent les feuilles. On trouve les cantharides très-communément en Bourgogne, & elles sont aussi efficaces que celles que l'on tire des provinces méridionales, & que l'on paie fort cher. On les ramasse aisément le matin, au lever du soleil. On les met dans un pot, & pour les faire périr, on y ajoute une certaine quantité de fort vinaigre : après quelques heures on égoutte le vinaigre, on les fait sécher en les étendant sur un tamis ou sur une planche, que l'on expose dans un endroit bien aéré ; une fois séchées, on les conserve dans des bocaux bien bouchés, & dans un endroit sec. Pour s'en servir, on doit les mettre en poudre fine, que l'on passe à travers un tamis de soie, & on les incorpore avec différentes compositions, pour en faire des emplâtres, pommades, onguents ou cataplasmes.

Emplâtre vésicatoire de Charas.

Prenez Cantharides , . . une demi-once.
 Poix blanche ,
 Cire jaune , } de chaque 2 gros.
 Térébenthine , }
 Myrrhe , } de chacun
 Mastic , } un demi-gros.

On met sur un feu doux , dans une casserole de terre , la cire , la poix & la térébenthine : fondues , on les retire du feu , & lorsqu'elles sont à moitié refroidies , on y ajoute les cantharides , la mirrhe & le mastic , qui doivent avoir été réduits en poudre très-fine. Cet emplâtre agit efficacement , & peut dans bien des cas remplacer le cataplasme vésicatoire ordinaire.



Emplâtre vésicatoire de Plenck.

Prenez Cire jaune, . . . 4 onces.

Térébenthine, . . 6 gros.

Huile rofat ou

d'olives, . . . 1 once 2 gros.

Faites fondre sur un feu doux; & lorsque les matieres commencent à se refroidir, ajoutez-y,

Cantharides en poudre fine, . . 3 onc.

Mastic, 2 gros.

Au défaut de ces emplâtres, on peut mêler trois gros de cantharides sur une once d'emplâtre diachilum de Nuremberg; ou bien, prenez deux onces de mie de pain, que vous humecterez avec un peu de fort vinaigre, de maniere à en faire une pâte épaisse & uniforme; ajoutez-y six gros de cantharides en poudre fine: on étend sur un morceau de linge ou de

peau, & l'on s'en fert comme des emplâtres précédents.

Les onguents & pommades vésicatoires, destinés seulement à ranimer ou entretenir la suppuration, doivent être infiniment moins chargés de cantharides. On peut les préparer d'une infinité de manières : la plus simple est de mêler un demi-gros de cantharides sur une once de cérat, de basilicum, de digestif, ou de quelqu'autre onguent gras.

Onguent vésicatoire.

Prenez de l'emplâtre vésicatoire

de Plenck, I once.

Graisse de porc frais, . . I once.

Faites fondre sur un feu doux. On peut se servir de cet onguent pour l'étendre sur un plumaceau ou un linge, dont on couvre la plaie, pour ranimer la suppuration.

Un autre moyen également efficace,

est le papier vésicatoire que l'on prépare de la manière suivante.

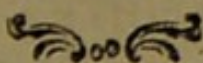
Papier vésicatoire.

Prenez Onguent égyptiac, . . . I once.

Cantharides en poudre fine, I once.

Broyez le tout sur un marbre, ou dans un mortier de pierre avec quelques gouttes de vinaigre, de manière à en faire une pâte fine & épaisse. Étendez cette pâte sur du papier ordinaire, & faites-en une couche plus ou moins épaisse.

Coupez un morceau de papier de la grandeur & de la forme convenable; si la mixtion est sèche, plongez le papier dans de l'eau, & appliquez-le tout de suite sur la peau déjà excoriée par le vésicatoire, & vous obtiendrez un écoulement plus abondant que celui qu'a donné la première application de l'emplâtre vésicatoire.



Pommade vésicatoire.

Prenez Cérat adoucissant, . . . 1 once.
Euphorbe en poudre, . . . 30 grains.
Cantharides, 36 grains.

Melez le tout exactement.

On se fert de cette pommade comme de l'onguent précédent.

Nous avons recommandé, après l'application de l'emplâtre vésicatoire, de panser avec une feuille de poirée, graissée avec du beurre frais; mais pour entretenir la feuille dans son état de fraîcheur, il convient de la recouvrir avec un emplâtre de la mere: ces petites attentions ne sont pas indifférentes, elles rendent les pansemens moins douloureux, & un Praticien sage ne doit rien négliger de ce qui contribue à la tranquillité de ses malades; par cette raison, nous ajouterons que le beurre cause quelquefois de la douleur, de l'irritation; dans ce

cas, on se servira avec succès du cérat adoucissant dont voici la formule.

Cérat adoucissant.

Prenez Cire blanche, 1 once.
Huile d'olives, 2 onces.
Blanc de baleine, 2 gros.
Faites fondre à un feu doux.

On se sert de ce cérat, lorsque les plaies sont rouges, enflammées, douloureuses : on en étend sur un linge fin, ou des feuilles de bettes; si la suppuration diminue, on peut mêler dans ce cérat quelques grains de cantharides en poudre fine.

Onguent Basilicum, ou suppuratif ordinaire.

Prenez Cire jaune, }
Poix-résine, } de chaque 6 onces.
Poix noire, }

Faites fondre sur un feu doux, & ajoutez-y,

Huile d'olives, 8 onces.

Térébenthine, 3 onces.

Passez à travers un linge, & lorsque le mélange commence à se refroidir, ajoutez-y,

Oliban en poudre fine, 1 once.

Si on destine l'onguent pour le bétail, on supprime l'oliban.

Onguent digestif ordinaire.

Prenez Térébenthine, 8 onces.

Mêlez-y deux jaunes d'œuf.

Huile d'hypericum, . 1 once.

Oliban en poudre, . 2 gros.

Ces deux derniers onguents font des suppuratifs gras & relâchants, dont on abuse trop souvent dans les pansements des abcès, des plaies, & des ulcères. Ils conviennent pour les morsures des ani-

maux enragés, parce qu'on se propose d'entretenir & d'exciter la suppuration.

On rend ces onguents plus âcres, plus irritants, plus propres à ranimer la suppuration par l'addition de quelque sel caustique : par exemple, si sur une once d'un de ces onguents, on ajoute un demi-gros de sel ammoniac en poudre, on a un suppuratif fondant, qui excite un écoulement très-abondant, & met, en quelque sorte, tout le tissu cellulaire dans un état de fonte muqueuse.

Au lieu de ce sel, ajoutez, sur deux onces de digestif ou de basilicum, un demi-gros de pierre infernale ou de pierre à cauter en poudre fine, on forme un onguent irritant, légèrement caustique, qui ronge les chairs faillantes, & entretient la suppuration; mais on ne doit se servir de ces onguents âcres & irritants, que lorsque la suppuration se tarit & les chairs se boursouflent. Il seroit nuisible de les employer à tous les pansements.

*Onguent digestif térébenthiné pour
le bétail.*

Prenez Térébenthine commune, 8 onces.

Deux jaunes d'œuf.

Huile d'olives, 2 onces.

Mélez exactement, & servez-vous-en pour panser les plaies. On peut, suivant le besoin, y ajouter, par once d'onguent, de pierre à cautere, un demi-gros.

Pour remedes internes, nous avons recommandé la décoction de feuilles d'orangers : on la prépare en faisant bouillir, pendant quelques minutes, cinq ou six feuilles vertes d'orangers dans une livre d'eau, on la passe ensuite à travers un linge, & on y ajoute une once de sucre. L'infusion de fleurs de sureau se prépare de la même maniere que le thé.

Le liliun & l'alkali volatil se donnent par gouttes, comme nous l'avons indiqué page 124.

Poudre antispasmodique de Dowar.

Prenez Tartre vitriolé, 4 gros & demi.
Hipécacuanha, } de chaque
Opium, } demi-gros.

Mêlez exactement en poudre très-fine.

Cette poudre convient toutes les fois que les blessés ont éprouvé quelques faififfements occasionnés par la crainte ou la frayeur, ou bien lorsque la douleur de la cautérisation ou l'état inflammatoire des plaies cause des spasmes, de l'inquiétude, & la concentration du pouls. C'est un antispasmodique calmant qui favorise la transpiration, & soutient en même temps le jeu & l'action de toutes les fonctions. On la donne le soir à l'heure du sommeil, soit en bol, soit délayée dans une tasse de quelque infusion théiforme. La dose est depuis douze jusqu'à dix-huit ou vingt grains.

*Poudre antispasmodique de M.
Ehrmann.*

<i>Prenez</i> Cinabre ,	10 grains.
Musc ,	6 grains.
Camphre ,	4 grains.
Opium ,	1 grain.

Cette poudre antispasmodique , con-
feillée par M. *Ehrmann* , est également un
antispasmodique efficace , mais plus con-
venable aux personnes d'un tempérament
délicat , nerveux & très-sensible : en la
mêlant avec un peu de sirop de gui-
mauve , on en fait un bol que l'on donne
le soir , deux heures après un léger sou-
per , faisant boire ensuite quelque infusion
théiforme. Aux enfants , on donnera seu-
lement la moitié de cette dose ; & si les
accidents étoient urgents , on peut la réi-
térer deux fois par jour.

FIN.



PRÉCIS

SUR la nature, la cause, les différences & le traitement de la Pustule maligne.

LA Pustule maligne est une maladie souvent grave, & fort commune dans quelques cantons de la Bourgogne. Les gens de la campagne, qui le plus souvent en sont attaqués, la nomment quelquefois *Bouton malin*, mais plus ordinairement *Puce maligne*, & cette dénomination vulgaire mérite d'être conservée, parce qu'elle indique, d'une manière précise, le caractère constant de la maladie, qui, dans les premiers instants, ressemble

à la morfure d'une puce, ou à la piquure légère d'un infecte : en effet, dans le commencement, fans tumeur, fans faille, on apperçoit feulement à la superficie de la peau, une forte de tache légère, qui, comme la morfure d'une puce, présente dans son centre un point plus marqué, qui bientôt est environné d'un cercle, ou aréole, d'une couleur moins foncée. Cette maladie est plus commune dans les endroits bas, marécageux, le long du Doubs, de la Saone, de l'Ouche, dans les endroits où l'on élève beaucoup de bétail : mais elle n'est point particuliere à la Bourgogne, comme le croient quelques-uns de nos Praticiens : on l'observe dans la Franche-Comté, la Lorraine, le Luxembourg, la Champagne, la Brie, le Gâtinois, &c. on la retrouve encore dans le Lyonnais, le Dauphiné, la Provence, le Languedoc ; mais, dans les contrées septentrionales de la France, elle est plus rare, & à

peine connue. Nous avons quelques Ouvrages sur cet objet ; mais la nature , la cause de la maladie n'y sont pas suffisamment exposées , & la description de sa marche , de ses progrès , ne sont point entièrement conformes à ce que nous observons ici ; ce qui nous engageroit à présumer que la Pustule maligne se présente , dans différents endroits , avec des nuances particulières ; aussi trouve-t-on peu de renseignements exacts dans nos Auteurs sur le traitement le plus convenable : les uns , séduits par quelques traits de conformité extérieure de la Pustule maligne avec le charbon , ou anthrax , croyant qu'elle dépend , comme le charbon , d'une dépravation intérieure des humeurs , la considèrent comme un effort de la nature , une sorte de dépôt critique & salutaire , la confondent avec le charbon , ou du moins ne la distinguent pas assez , & ne veulent que des topiques stimulants , pour attirer , fixer ,

raffsembler sur la partie les molécules d'un virus qu'ils croient errant dans les liqueurs : ils donnent en même temps des cardiaques chauds, des alexipharmques, dans la vue de faciliter l'éruption. Les autres, trompés par l'état de tension & d'engorgement qui accompagne la Pustule maligne, la regardent comme une tumeur essentiellement inflammatoire, qui se termine le plus ordinairement par la gangrene, mais qu'ils paroissent croire susceptible de résolution dans les premiers temps; & d'après cette idée, ils conseillent des saignées, des émollients, des résolutifs. L'observation dément toutes ces opinions, & fait sentir l'inutilité & même le danger de toutes ces méthodes, dictées plutôt par l'imagination, qu'appuyées sur une pratique réfléchie.

Comme la Pustule maligne a plusieurs points de ressemblance à la morsure des animaux venimeux, nous avons cru de-

voir en faire mention ici, d'autant plus que le traitement convenable est généralement peu connu, ou l'est imparfaitement. Souvent, dans les campagnes, le soin de ces maladies est abandonné à des femmes ignorantes, à des Empiriques hardis : on les voit panser indistinctement toutes les Pustules malignes, avec une eau caustique dont ils font un mystère, ou bien ils emploient des cataplasmes, plus ou moins âcres, faits avec l'ail, le favon, la thériaque, le creffon, l'hellébore, la renoncule ; quelques-uns se bornent indistinctement à l'application d'un emplâtre plus ou moins irritant : enfin, on en voit d'autres qui confondent la Pustule maligne avec tout bouton cutané, font, dès les premiers instants, l'extirpation de la partie affectée.

Quelquefois, malgré l'inutilité & la contrariété des moyens, la nature se suffit, & a assez de force pour dompter le mal qui l'opprime ; mais s'il est plus

grave, s'il fait des progrès rapides, toutes ces méthodes routinieres sont non-seulement insuffisantes, mais encore elles deviennent très-dangereuses. Ce sujet important auroit exigé un traité particulier; mais, pour ne point grossir cet Ouvrage, nous nous bornerons aux objets les plus essentiels. Afin que l'on puisse mieux saisir la nature, le caractere de la Pustule maligne, les signes qui la différencient & la distinguent de toute autre affection, nous commencerons par en exposer la cause; nous décrirons ensuite sa marche la plus ordinaire, les symptomes qui l'accompagnent, & nous terminerons par indiquer la méthode curative la plus convenable dans tous les cas. Nous ne craignons pas d'affurer, d'après une longue expérience, qu'elle a toujours été efficace lorsqu'elle a été employée dans les premiers temps.



§. I.

Cause de la Pustule maligne.

Nous avons déjà remarqué plus haut, & prouvé, par des faits, que certaines maladies caufoient, dans les animaux qui en étoient affectés, une altération, une dépravation telle, que leur bave, leur sang, le contact de leurs chairs devenoient, pour les autres animaux, un véritable poison, & leur communiquoient une maladie plus ou moins grave : ainsi nous avons vu que la morsure d'un animal enragé portoit dans la plaie un venin, qui, par son séjour, occasionnoit la rage; que la vipere insinuoit aussi par sa morsure un poison qui produisoit des accidents graves. Il en est à peu près de même de la Pustule maligne : toujours pour l'homme elle est une maladie accidentelle & communiquée. Dans les endroits bas & marécageux, dans ces

années qui font chaudes & humides ; lorsque les pâturages font alternativement submergés par le débordement des rivieres , & defféchés enfuite rapidement par l'ardeur du foleil ; lorsque les fourrages font vafés , rouillés , chargés d'infectes pourris , les bestiaux , & fur-tout les moutons , font fort fujets à une fièvre gangréneufe très-aiguë : tantôt la maladie les fait périr tout-à-coup , fans qu'il paroiffe aucun fymptome extérieur ; tantôt on voit , en différentes parties de leur corps , des charbons plus ou moins gros ; d'autres fois on trouve les vilceres intérieurs attaqués de gangrene : dans tous ces cas , le contact des bestiaux devient , pour l'homme , un foyer d'infection ; leur fang , leurs chairs , renferment un virus putréfiant , qui , porté fur la peau , arrêté dans un de fes pores , y développe toute fa malignité avec des fymptomes particuliers , qui forment & caractérisent l'efpece de maladie que

nous connoissons sous le nom de Pustule maligne : ainsi elle dépend toujours d'une cause externe , elle est toujours l'effet d'un virus inoculé.

Pour mettre cette vérité dans tout son jour , nous ferons remarquer , 1°. que la Pustule maligne n'attaque jamais que les Vachers , les Pâtres , les Laboureurs , les Maréchaux , les Tanneurs , les Bouchers , & généralement ceux qui touchent , soignent le bétail , manient les peaux , lavent les laines ou les travaillent encore fraîches. 2°. Quoiqu'elle ait toujours son siege aux téguments , on ne l'observe cependant pas indistinctement dans toutes les parties. On ne la voit jamais qu'au visage , au col , aux mains , enfin , aux parties habituellement découvertes & exposées à l'impression d'un agent extérieur. 3°. Si on examine la maniere dont elle s'annonce & se développe , on verra que la premiere impression du mal , semblable à

la légère piquure d'un infecte, commence toujours par la superficie des téguments; que de là elle s'étend peu à peu dans le corps muqueux, pénètre la peau, gagne le tissu cellulaire, & agit comme un caustique du dehors au dedans. 4°. La Pustule maligne n'est jamais plus fréquente que dans les années où les bestiaux sont généralement attaqués de quelque maladie aiguë, très-vive, ou de quelque éruption charbonneuse; & c'est pendant les ravages de l'épizootie, que la Pustule maligne est la plus commune; c'est dans l'été & dans l'automne, lors de la tonte des moutons, qu'on la voit le plus ordinairement : cependant on l'observera indistinctement dans tous les temps, lorsqu'il y aura quelque cause de contagion : ainsi, dans les froids les plus rigoureux, nous avons vu des personnes attaquées de la Pustule maligne, après avoir manié des laines, des cuirs d'animaux, quoique morts depuis long-temps.

§. II.

Différentes manières de contracter la Pustule maligne.

La cause de la Pustule maligne est donc une, & essentiellement la même : c'est, comme nous l'avons fait observer, un virus septique produit par la maladie dans quelques animaux, & qui se transmet ensuite à l'homme. Il est différentes manières de contracter cette maladie : la plus ordinaire est le contact immédiat du sang, des chairs, des dépouilles d'un animal attaqué ou mort de quelque affection charbonneuse. Très-souvent nous avons vu cette maladie survenir après avoir dépouillé un bœuf, un mouton, qui avoient été tués après de grandes fatigues, ou dans un accès de fièvre, dont le caractère n'étoit pas encore connu. Tout récemment nous avons vu une personne attaquée d'une Pustule maligne

au doigt, après avoir préparé un lievre. Un homme la contracta en écorchant un loup trouvé mort sur le bord d'un ruisseau. D'autres en ont été affectés pour avoir porté la main dans le fondement d'une vache attaquée du feu. Une femme la contracta en introduisant des médicaments dans le gosier d'un bœuf malade. Dans le cours de l'été 1780, un Berger voit tomber & périr tout-à-coup un de ses moutons; il le saigne, l'emporte sur ses épaules: le sang pénètre sa chemise, frotte sur ses reins, & deux jours après il survint, dans cet endroit, une Pustule maligne. M. Chabert rapporte qu'un homme ayant fait l'ouverture d'un bœuf mort du charbon, porta les mains, teintes de sang, à son visage, qui étoit naturellement couvert de boutons; bientôt il y survint un érépèle, qui prit un caractère absolument charbonneux; le frisson & les maux de cœur, la syncope & la mort suivirent

de près le contact du sang de cet animal, apposé sur des parties très-disposées à en recevoir l'impression. Il ajoute dans un autre endroit, que le sieur *Vinson* s'étant blessé à la jambe avec l'instrument dont il s'étoit servi pour faire l'ouverture d'un bœuf mort du charbon, a été affecté, presque subitement, d'une tumeur charbonneuse à cette même jambe, & il ne dut son salut qu'à un traitement raisonné dont il fit usage sur-le-champ. Un Artiste vétérinaire de cette ville nous a rapporté un fait plus malheureux encore, arrivé dans un village de la Bourgogne. Au mois d'Août 1783, il régnoit, à *Fontaine-Françoise*, une épizootie charbonneuse: le Maréchal du village, homme âgé, & dont la main étoit mal assurée, se piqua l'avant-bras, en traitant un animal malade; il se forma, presque sur-le-champ, un point gangréneux à l'endroit de la blessure, le bras se tuméfia

confidérablement, & le malade périt en vingt-quatre heures.

Il est une autre voie de contagion qui paroît, à quelques Praticiens, aussi certaine, peut-être aussi fréquente, mais qui sûrement est moins évidente : c'est la piquure des insectes. Feu M. *Maret*, célèbre Chirurgien de cette ville, convaincu, d'après une longue expérience, que la Pustule maligne dépend toujours d'une cause externe, pensoit qu'elle étoit produite par un insecte particulier, né sur le bétail, & dont la piquure dépofoit sur la peau le virus septique qui détermine la gangrene & tous les accidens qui caractérisent cette maladie : plusieurs observations ont confirmé jusqu'à un certain point l'opinion de M. *Maret*. Mais il paroît en même-temps que toute espece d'insecte, en suçant le sang d'un animal mort dans un état charbonneux, pouvoit porter & transmettre

aux hommes le poison délétère qui cause la Pustule maligne.

On peut aussi contracter cette maladie en touchant, imprudemment & sans attention, les parties affectées de la Pustule maligne. M. *Thomassin* rapporte qu'une femme pansant son mari, & s'étant essuyé la joue avec les doigts imprégnés de la férosité âcre qui suintoit des vésicules, s'aperçut, deux heures après, d'une tumeur à la joue, qui fit bientôt des progrès étonnants.

Il paroît encore que le vice charbonneux qui émane des animaux, peut-être transmis dans les organes intérieurs, & affecter le système général de la circulation, soit par la voie des aliments, soit par la respiration : mais alors il cause des maladies bien différentes de la Pustule maligne. S'il est porté dans l'estomac avec toute son activité, il y agit comme un poison caustique, & cause la gangrene & l'inflammation à ce viscere. M. *Coillot* en

a vu un exemple remarquable arrivé au village de *Besnans*. Un homme vigoureux ne craignit pas de faire usage de la viande d'une vache morte d'un charbon malin , & bientôt il périt avec tous les symptômes qui annoncent une violente inflammation à l'estomac : mais si le venin a moins d'énergie , s'il est en moindre quantité , étendu ou délayé de manière à ne pas opprimer sur-le-champ les forces vitales , il excitera des accidents d'un autre genre , mais toujours fort graves. Tantôt il donnera naissance à une fièvre maligne qui se terminera par des évacuations très-fétides , ou des taches gangréneuses à la peau ; tantôt la nature , après des efforts réitérés , rassemblera le venin dispersé & errant , & l'on verra paroître des charbons ou des dépôts gangréneux en différentes parties du corps : nous rapporterons à ce sujet une observation intéressante , qui nous a été communiquée par M. *Raudot*. Un Cha-

moiseur de cette ville ayant acheté à très-bas prix plusieurs peaux de bœufs morts depuis quelque temps d'une maladie charbonneuse, s'occupa à les battre, à les ranger dans son atelier; mais peu de jours après il fut attaqué d'une fièvre très-grave qui se termina par une éruption de taches gangréneuses en différentes parties du corps, & principalement aux parties génitales. M. de *Chaignebrun* rapporte que, visitant un malade attaqué d'une fièvre inflammatoire gangréneuse & exanthématique, on lui présenta tout-à-coup un bassin plein de matières très-fétides, que l'on retiroit de dessous le malade; dès l'instant même il éprouva du mal-aise, un mouvement spasmodique, & le lendemain il fut attaqué d'un charbon à la cuisse. Quoique, dans ces deux derniers cas, les accidents dépendissent essentiellement d'une cause externe, cependant l'effet a été bien différent: l'impression s'est faite d'abord sur

les organes intérieurs; le virus semble avoir été élaboré par l'action vitale, les charbons, les taches gangreneuses n'ont été été qu'une éruption secondaire : ce qui est bien différent de la Pustule maligne, qui n'est point l'effet d'une dépravation intérieure des humeurs, mais dont la cause est toujours externe & locale.

Outre cette différence essentielle entre le charbon & la Pustule maligne, il en est d'autres bien grandes par rapport à la marche constante de cette dernière maladie, & aux gradations qu'elle observe dans son développement, ainsi qu'on le verra par la description. Nous avons fait sentir, par plusieurs exemples, comment le virus carbonculeux des animaux, porté sur la peau, y déterminoit la mortification; nous l'avons vu, étendu sur une grande surface, causer un érysipèle gangréneux; nous l'avons vu, infinué dans une blessure à la jambe par la pointe d'un instrument, produire

presque subitement une tumeur charbonneuse : mais ces affections particulières ne sont point la Pustule maligne ; on ne doit donner ce nom qu'à ces tumeurs où le virus semble fixé dans un seul point, & se développe en attaquant successivement le corps muqueux, la peau & le tissu cellulaire. C'est ce défaut de considération qui sans doute a fait confondre par quelques Praticiens, la Pustule maligne avec le charbon ; ou bien ils ne l'auront vu qu'au troisième période, ou dans des cas de complication.

§. III.

Précautions pour se garantir de la Pustule maligne.

Les différents exemples que nous avons choisis & rassemblés exprès dans le paragraphe précédent, en faisant connoître la nature du virus qui cause la Pustule maligne, les différentes manières de la

contracter indiquent encore qu'il est possible de s'en garantir. En effet, la contagion vient toujours des animaux malades, ou de leurs dépouilles imprégnées du virus : il faut donc les éviter, ou du moins il ne faut les toucher qu'avec des attentions particulières.

Les habitants des campagnes, dont les troupeaux font la richesse & la force, ne les voient pas d'un œil tranquille attaqués de quelque maladie grave. Rien n'arrête leur sollicitude; ils ne craignent pas le danger de la contagion; ils l'oublient, ou bien ils le méconnoissent; & pour conserver leur troupeau, ils exposent sans cesse leur propre santé; ils prodiguent leurs soins; ils les pansent, & trop souvent ils se contentent d'effuyer légèrement leurs mains imprégnées du pus ou du sang de l'animal malade : cependant des molécules infectes restent encore arrêtées dans un pli, dans une ride de la main, de l'avant-bras; ou bien,

portées , par l'extrémité du doigt , sur la peau plus délicate du col , du visage , elles deviennent , par leur séjour , le germe d'une Pustule maligne. Nous sommes persuadés qu'on éviteroit presque toujours ces accidents en lavant promptement & soigneusement les mains & les parties exposées au contact des animaux. Les molécules infectes ne sont encore qu'apposées à la surface de la peau ; il s'agit seulement de les délayer , de les entraîner. Comme elles sont unies à des substances grasses que l'eau simple ne peut dissoudre , il faut employer pour ces lotions , une eau de savon , ou , encore mieux , un mélange d'eau & de vinaigre. Une lessive de cendres , un lait de chaux léger , seroient encore plus efficaces ; non-seulement ces lotions délaient & entraînent le virus , mais encore elles fortifient la peau , & la font résister à l'impression contagieuse. Les Maîtres , les Laboureurs aisés & instruits sentiront

toute l'importance de ce précepte ; ils devroient en montrer l'exemple , exiger de leurs domestiques & de ceux qui soignent le bétail , sur-tout dans les cas d'épizooties , ces attentions de propreté si essentielles pour leur santé.

Nous en dirons autant pour les Ouvriers qui , par état , manient les laines & les peaux des animaux morts de quelque maladie suspecte : le parti le plus sage seroit de n'y point toucher ; d'ailleurs c'est un ordre exprès de l'administration ; mais on aime se faire illusion. Le Laboureur qui perd une partie de son bétail , cherche à diminuer sa perte par la conservation des peaux & des toisons , il ne pense pas que le mal puisse se communiquer par cette voie ; cependant le fait n'est que trop certain ; nous en avons rapporté plusieurs exemples : on ne sauroit trop les faire connoître , les rappeler aux habitants des campagnes ; & , dans les cas suspects , on ne sauroit trop

leur recommander les attentions à laver soigneusement les mains, le visage, & toutes les parties exposées à l'infection.

§. I V.

Description de la Pustule maligne, sa marche ordinaire, ses terminaisons.

Dans toutes les maladies, les Praticiens ont coutume de distinguer quatre temps ou périodes différents, caractérisés par des symptomes particuliers: cette division méthodique aide à mieux saisir la vraie marche, le caractère d'une maladie. Nous nous y conformerons pour la description de la Pustule maligne; nous la considérerons dans son commencement, ses progrès, son état & ses terminaisons: nous suivrons en quelque sorte, pas à pas, l'action & le développement successif du poison qui la cause.

PREMIER PÉRIODE.

Lorsque les molécules délétères, qui

doivent donner naissance à la Pustule maligne, sont appliquées sur la peau, elles traversent lentement l'épiderme, s'insinuent peu à peu dans le corps muqueux, s'y étendent, s'y délaient : il est rare que la personne y fasse attention, & s'aperçoive du commencement du mal. Ce n'est que par des observations réitérées, que le Praticien-Observateur peut apprendre à saisir ce premier période. En effet, il n'y a ni rougeur, ni chaleur, ni tension à la peau, seulement une démangeaison incommode, mais légère ; un picotement vif, mais passager ; peu à peu l'épiderme se détache, & forme une vésicule séreuse, qui d'abord n'excede pas la grosseur d'un grain de millet, mais croît peu à peu, & devient ensuite brunâtre : la démangeaison revient de temps en temps ; la personne, toujours dans la plus parfaite sécurité, se gratte, & rompt ordinairement, sans s'en apercevoir, la vésicule qui recouvre le foyer du mal :
il

il s'échappe une ou deux gouttes de sérosité rouffêâtre, ce qui fait ordinairement cesser la démangeaison pendant quelques heures. Ce premier période, caractérisé par la démangeaison, la formation de la vésicule dure vingt-quatre ou trente-six heures, & quelquefois beaucoup moins.

DEUXIEME PÉRIODE.

Lorsque l'humeur vénéneuse pénètre la peau, il se forme d'abord un petit tubercule dur, rénitent : ce n'est encore qu'un point sans douleur, comme une efflorescence ou tache superficielle. L'œil du vulgaire ne distingue encore aucune altération bien sensible; mais le Praticien attentif & expérimenté ne s'y trompe pas; le tact lui fait reconnoître dans l'épaisseur de la peau, une petite tumeur mobile, dure, circonscrite, aplatie, ayant ordinairement le volume & la forme d'une lentille. La couleur de la peau n'est point encore altérée; seule-

ment dans le centre & sous la vésicule première, elle est ordinairement citronnée, livide, grenue : cependant les démangeaisons reviennent; elles sont plus vives, plus fréquentes, plus incommodes; il s'y joint un sentiment de chaleur, d'érosion & de cuisson; alors le tissu de la peau s'engorge, sa surface paroît tendue & luisante; le corps muqueux se gonfle, & forme, autour du point central, une seconde tumeur plus molle, plus superficielle, que nous nommons aréole. C'est un cercle plus ou moins large & saillant, tantôt pâle, tantôt rougeâtre ou livide, tantôt orangé ou nuancé de différentes couleurs, mais toujours superficiel & formé par le boursoufflement du corps muqueux de la peau, toujours parsemé de petites phlictaines, isolées d'abord, mais qui se réunissent par la suite, & sont pleines d'une sérosité rouffâtre & acrimonieuse : c'est alors que l'attention s'éveille, que les malades de-

mandent des secours, & le caractère de la malignité n'est plus équivoque : le tubercule central qui forme la tumeur primitive, change de couleur; il devient brunâtre, très-dur, il est insensible; c'est un point gangréneux, qui prend tout-à-coup un nouvel accroissement. Ce second période caractérisé par le tubercule, l'aréole vésiculaire, la continuité des démangeaisons dure quelquefois plusieurs jours, mais le plus ordinairement quelques heures.

TROISIEME PÉRIODE.

Le mal ne se borne pas à l'épaisseur de la peau, mais il pénètre peu à peu dans le tissu cellulaire; alors sa marche est foudroyante, alarmante; ses progrès sont rapides : d'abord le centre de la tumeur devient plus dur, plus profond, & entièrement noir; l'escarre gangréneuse s'étend peu à peu; l'aréole vésiculaire, qui toujours la borde, annonce & précède

les progrès de la mortification. On voit cette aréole s'avancer, s'élargir par degrés; quelquefois elle s'élève, & forme autour du noyau primitif, une sorte de bourrelet, qui le fait paroître enfoncé; mais toujours dans ses progrès cette aréole devient plus profonde; elle n'est plus bornée à la surface de la peau, comme dans le premier cas. Elle forme, autour de la tumeur première, une seconde tumeur compacte, mais moins dure, & encore sensible. Il survient en même-temps un gonflement considérable, qui s'étend souvent fort au loin, mais toujours avec un caractère particulier, qu'il est important de bien saisir. Il n'est ni inflammatoire, ni œdémateux, mais il tient plus du météorisme & de l'érysi-pele; il dépend uniquement de l'extrême irritation occasionnée par les progrès du poison septique; aussi toutes les fibres de la partie engorgée, semblent dans une roideur spasmodique; le tissu cellulaire

paroît distendu par de l'air & des humeurs visqueuses ; la surface de la peau est luisante , l'enflure est élastique , rénitente , & le malade , après avoir ressenti une chaleur âcre , une douleur cuisante , n'éprouve plus qu'un sentiment de stupeur , d'étranglement , & de pesanteur dans la partie : ainsi la tumeur primitive paroît un foyer d'infection , qui se propage peu à peu , & se répand dans tous les sens : le centre est entièrement sphacelé ; les parties environnantes paroissent encore saines , & cependant elles sont déjà dans un état prochain de mortification , & tandis que la peau forme une croûte superficielle , la mortification glisse sourdement dans le tissu cellulaire , & détruit tout ce qui se trouve sur son passage.

Ce troisieme période , caractérisé par l'accroissement de tous les accidents locaux , & sur-tout par la tension & l'enflure élastique & rénitente de la partie ,

dure plus ou moins, par les raisons que nous exposerons au paragraphe suivant. En général, dans un sujet fort & robuste, dont le traitement méthodique a été entrepris de bonne heure, ce période dure quatre à cinq jours : d'abord le mal s'arrête, l'enflure perd peu à peu cet état de tension & d'emphyême qui caractérisoit l'évétisme & l'irritation ; l'a-réole vésiculaire prend une couleur plus animée ; on y reconnoît le caractère de l'inflammation vraie ; le malade y sent une chaleur douce, des pulsations réitérées ; la gangrene se borne, un cercle rouge borde la tumeur ; il s'y établit une suppuration abondante, qui dégorge le tissu cellulaire, détache l'escarre, & termine ainsi la maladie : mais dans les sujets foibles, cacochymes, lorsque les forces de la nature sont insuffisantes ou opprimées par un traitement mal entendu, la maladie fait rapidement des progrès, & passe presque aussi-tôt au qua-

trieme période, qui forme une maladie interne plus ou moins grave. Quoique toujours elle soit la suite & l'effet de l'affection locale, elle peut cependant en être distinguée; c'est en quelque sorte une autre maladie ajoutée à la première, & qui exige des soins particuliers, des secours nouveaux.

QUATRIEME PÉRIODE.

Après avoir attaqué successivement le corps muqueux, la substance de la peau, & le tissu cellulaire, l'altération morbifique, si rien n'arrête ses progrès, se fait ressentir jusqu'aux organes intérieurs, & l'on voit paroître tous les accidents qui dénotent une affection profonde du principe vital : le pouls, comme dans les fièvres malignes nerveuses, se concentre, il devient petit, il est plus vif que dur, quelquefois mollasse, souvent inégal, toujours fréquent, & à chaque instant la fréquence augmente. La peau est sèche,

la langue est aride & brunâtre; la chaleur paroît modérée, & cependant le malade sent un feu intérieur qui le dévore; souvent il demande à boire, & rien ne calme sa soif. Toujours il est dans un état d'accablement & d'affaïssement: il éprouve des foibleſſes, des cardialgies, des anxiétés continuelles; quelquefois il se plaint de douleurs aiguës; d'autres fois la respiration est courte, entrecoupée par des sanglots & des soupirs: les urines sont rares, épaisses, & briquetées: rarement on voit survenir des diarrhées, des sueurs colliquatives, des hémorragies; mais si le mal parvient à son dernier terme, la raison s'égaré, & le malade tombe dans un délire obscur: pendant ce temps, tous les accidens locaux augmentent d'intensité, l'enflure devient énorme, la mortification s'étend profondément, tous les fucs du tissu cellulaire sont dans une forte de décomposition, & le malade périt dans

un état gangréneux, en répandant l'odeur la plus fétide. Telle est la marche de la Pustule maligne abandonnée à elle-même, lorsque les forces vitales sont anéanties ou opprimées par l'impression du virus septique, & par la négligence des moyens curatifs : mais la maladie n'est pas toujours aussi grave; elle ne doit pas nécessairement parcourir ces quatre périodes. Quelquefois sur la fin, du second, ou au commencement du troisième période, la maladie semble s'arrêter, & l'engorgement prend même, sans aucun secours de l'art, le caractère de l'inflammation vraie; alors la nature se suffit à elle-même, & dans ces cas particuliers, tout topique, pourvu qu'il ne soit pas entièrement nuisible, paroît efficace; & l'on voit réussir également ces eaux secretees, ces cataplasmes d'hellébore, de berle, de thériaque, ces poudres vitrioliques qui ont été vantées, recommandées comme autant de spéci-

fiques , & qui font la seule reffource des Empiriques pour tous les cas.

Quel que foit le période de la Pustule maligne , l'inflammation est le véritable , le seul moyen que la nature emploie pour borner le mal , & féparer l'escarre : on reconnoît aisément cet effort salutaire , cette tendance à une terminaison heureuse par la considération des forces vitales , & l'état du pouls : au lieu de se déprimer , de se concentrer , il conserve sa consistance , sa vigueur naturelle ; quelquefois il s'éleve , il s'agrandit , devient même plus fréquent ; d'autres fois il se déclare un mouvement fébril , mais avec une chaleur douce , & qui bientôt se termine par une transpiration modérée , la diminution des accidents locaux , ou au moins la cessation de leurs progrès : mais trop souvent les forces de la nature seroient insuffisantes pour résister à l'impression destructive du poison qui cause la maladie , l'art doit y suppléer ;

& pour l'aider efficacement, c'est encore en imitant ses mouvements salutaires, c'est en excitant à propos l'action vitale des fibres, en concentrant de bonne heure, dans l'escarre, le virus septique, en nécessitant dans la partie un état vraiment inflammatoire, qu'on fera éviter une terminaison funeste, prévenir les accidents intérieurs qui forment le quatrième période, & déterminer dans tous les cas une issue favorable. Ainsi, à proprement parler, la gangrene, dans la Pustule maligne, est une suite inévitable, un effet essentiel du virus, & non point la terminaison du mal, comme on le répète journellement : c'est un fait qu'il est important de remarquer, parce qu'il doit servir de base à un traitement éclairé par la raison, avoué par l'expérience.



§. V.

Différences de la Pustule maligne.

Quoique dépendante toujours de la même cause, la Pustule maligne présente quelques différences, qu'il est important de remarquer. On l'a vue quelquefois parcourir rapidement ses quatre périodes, & faire périr, en dix-huit ou vingt-quatre heures, ceux qui en étoient affectés; d'autres fois on l'a vue marcher d'un pas lent, durer douze ou quinze jours, & se terminer spontanément par les seuls efforts de la nature. Ces différences dépendent principalement de la disposition, de la force, du tempérament du malade, de la nature de la partie affectée, & peut-être plus encore de l'intensité du poison septique qui cause la maladie. En général, on peut dire que plus les accidents surviennent rapidement, plus la maladie est dangereuse.

1°. *Par rapport au tempérament & à la disposition.*

Dans les sujets pleins de force & de vigueur, d'un tempérament sanguin, la Pustule maligne parcourt assez rapidement & uniformément ses deux premiers périodes; mais elle se borne & s'arrête facilement au commencement du troisieme. Rarement l'escarre est large & profonde, toujours elle est seche & compacte : l'engorgement du tissu cellulaire est médiocre, il est ferme sans dureté, souple sans mollesse : l'aréole vésiculaire est peu faillante, elle conserve de la chaleur, un ton de vie : la couleur est d'un rouge plus animé dans le voisinage du tubercule central, & diminue par gradations en s'éloignant du mal : la suppuration s'établit facilement, & rarement il survient des accidents intérieurs : enfin, la maladie semble approcher davantage du caractère de la

vraie inflammation. Cette espece s'observe plus fréquemment dans la jeunesse.

Dans les personnes d'un tempérament bilieux, mélancolique, dont la fibre est seche & ferme, les accidents surviennent bien plus rapidement : la chaleur est plus âcre, les démangeaisons plus vives, l'engorgement du tissu cellulaire plus compact, la tension plus rénitente; l'escarre est seche & rarement profonde, mais souvent fort étendue; l'aréole vésiculaire est large, parfemée de différentes couleurs : enfin, la maladie semble participer davantage de la nature de l'érysipele. Cette espece paroît plus fréquente dans l'âge mûr.

Dans ceux dont la fibre est lâche, molle, les fucs séreux abondants, les accidents sont moins prompts dans les premiers instants, mais souvent fort graves par la suite; l'engorgement du tissu cellulaire est plus étendu; l'aréole vésiculaire, large, pâle, livide; l'escarre

peu compacte s'étend rapidement, profondément, & forme quelquefois une faille au dessus du niveau des téguments; la suppuration est séreuse, & s'établit avec lenteur : enfin, tout annonce un caractère d'œdématie. Cette espece s'observe plus fréquemment aux femmes, aux vieillards, & sur les parties où le tissu cellulaire est lâche & abondant.

Chez les sujets foibles, cacochymes, scorbutiques, disposés à la dissolution du sang, chez ceux dont les premières voies sont remplies de saburre, dont les humeurs sont déjà infectées par le virus charbonneux ou quelques autres vices acrimonieux, la maladie devient compliquée, & se présente sous un aspect plus formidable : quelquefois, dès les premiers instants, l'engorgement de la partie est énorme; d'autres fois la maladie parcourt lentement ses deux premiers périodes : mais tout-à-coup la malignité se développe avec une violence extraor-

dinaire : l'aréole vésiculaire est tantôt d'une couleur livide , plombée , semblable à une échimose ; tantôt d'un rouge vif & éclatant , mais toujours disposée à la mortification : l'escarre est peu compacte , mais profonde : si on y fait une incision , le sang coule abondamment , & s'arrête avec peine ; les parties circonvoisines , qui semblent encore conserver un reste de vie , sont abreuvées par une férosité ichoreuse. C'est dans ces cas que l'on voit quelquefois un véritable anthrax survenir à la Pustule maligne , se former sur la partie déjà affectée , ou se placer dans son voisinage ; l'irritation locale semble y attirer les humeurs acrimonieuses : la gangrene s'étend , se multiplie , se renouvelle à chaque pansement , fait rapidement des progrès , s'arrête difficilement ; & quand on a pu en fixer les limites , la suppuration est abondante , féreuse , les chairs mollasses , pâles ou saignantes , la cicatrisation est longue & difficile.

Chez les femmes enceintes, & dont la grossesse est fatigante, chez celles qui sont prêtes d'accoucher, la Pustule maligne est toujours dangereuse : assez souvent elle détermine un accouchement prématuré, & elle est fatale s'il survient une perte de sang capable d'affaiblir les forces.

2°. *Par rapport à la situation.*

Les Pustules malignes qui ont leur siège à la tête, sont plus fâcheuses que celles qui attaquent les extrémités du corps. une Pustule maligne aux paupières est très-douloureuse; elle occasionne un gonflement énorme de tout le visage, souvent un engorgement du globe de l'œil, toujours un embarras, & souvent une douleur profonde dans l'intérieur de la tête, quelquefois accompagnée de délire : enfin, la cicatrice est souvent accompagnée du renversement de la paupière, & quelquefois d'un lar-

moisement habituel & incurable. En général on peut remarquer que plus le tissu cellulaire est lâche, mol & abondant dans une partie, plus aussi les accidents sont graves, prompts, l'escarre profonde, l'enflure étendue, la suppuration difficile & longue : aussi sur le menton, sur les lèvres, à l'extrémité du nez, enfin, dans les endroits où les fibres musculaires sont, en quelque sorte, confondues avec le tissu de la peau, on observe que le mal pénètre peu profondément & se borne facilement : l'action des fibres musculaires semble résister davantage à l'impression vénéneuse, & lui servir de barrière.

A la tempe, la Pustule maligne cause un gonflement avec tension douloureuse, souvent avec le caractère éréthélateux, & qui s'étend au visage & sous tout le cuir chevelu : à la joue, le gonflement gagne le long du col, pénètre dans la bouche, & cause une

forte de strangulation très-fatigante.

Celle qui attaque le col , occasionne un gonflement considérable , qui se répand sur toute la poitrine , resserre l'œsophage , la trachée artère , menace le malade de suffocation , rend la déglutition & la respiration difficile ; souvent il survient , par l'étranglement des vaisseaux de la tête , une tuméfaction énorme du visage , une forte de salivation ; quelquefois le malade éprouve une hémorragie par le nez , qui l'affoiblit sans le soulager. Sur la poitrine , les Pustules malignes sont aussi très-fâcheuses. L'enflure s'étend le long des muscles pectoraux , gagne quelquefois les aisselles & le col : sur le dos de la main , où le tissu cellulaire est lâche , l'enflure devient considérable , elle monte le long du bras , s'étend sous les aisselles , & même sur la poitrine.

3°. *Par rapport au nombre & à la grandeur.*

Ordinairement on ne voit à un malade qu'une seule Pustule maligne; cependant on en observe quelquefois en différentes parties du corps : souvent l'escarre gangréneuse n'excede pas la largeur d'une piece de 24 sols, & se borne à la peau, & au tissu cellulaire; mais aussi quelquefois elle a plusieurs pouces d'étendue, détruit le tissu cellulaire qui se trouve entre les muscles, paroît même attaquer la substance de ces organes : on sent bien que le danger est proportionné à la grandeur de la maladie.

4°. *La saison* paroît encore ajouter à la gravité des accidents; les chaleurs excessives & les froids rigoureux rendent la maladie plus grave : enfin, les Pustules malignes, qui ont été négligées ou mal traitées dans le commencement, sont aussi plus fâcheuses. Un traitement bien entendu & entrepris de bonne heure,

rend la suppuration moins tardive, moins pénible, borne plus promptement l'escarre, & rend ainsi la cicatrice moins difforme : ce qui fait sentir l'avantage de ne jamais négliger les Pustules malignes, même dans ces cas où la nature pourroit se suffire pour arrêter les progrès du mal.

§. V I.

Signes qui font distinguer la Pustule maligne, de quelques autres affections.

Quand la Pustule maligne est parvenue à la fin du second période, son caractère est alors trop frappant pour la méconnoître : mais dans les premiers instans on pourroit s'y tromper ; & comme il importe beaucoup d'entreprendre le traitement de bonne heure, nous croyons intéressant d'exposer les signes qui la feront distinguer d'autres affections qui ont quelques symptomes semblables.

1°. Lorsqu'une personne a été piquée

par un coufin, elle éprouve, quelques heures après, une démangeaison vive & cuisante; il se forme à la partie piquée une vésicule pleine d'une sérosité acrimonieuse, qui se creve ordinairement en y portant le doigt, & l'on apperçoit, dans le centre, un point dur & grisâtre, ces premiers symptomes sont communs à la Pustule maligne; mais la piquure du coufin, produit toujours une tumeur faillante, d'un rouge vif & éréfipélateux, qui jamais n'est accompagnée d'un cercle ou aréole vésiculaire: enfin, les démangeaisons diminuent promptement, la tumeur se dissipe peu à peu, & presque toujours on observe, dans la même personne, plusieurs endroits de piquures semblables.

2°. Les cloux ou furoncles ont encore dans leur invasion quelques symptomes de ressemblance à la Pustule maligne. Ordinairement ils s'annoncent par un picotement vif à la peau; quelque-

fois on observe à l'épiderme une petite vésicule : mais le furoncle forme toujours une pointe dure , rouge , douloureuse , & dans les premiers instants la Pustule maligne ne produit jamais une tumeur sensible ; si quelquefois on la voit , comme nous l'avons dit , s'élever en une tumeur proéminente , ce n'est que dans le quatrième période , lorsque l'escarre peu compacte est soulevée par le boursoufflement du tissu cellulaire , & l'accumulation des fucs stagnants dont il est rempli. Le furoncle a toujours son siège dans le tissu cellulaire , & c'est sur la peau que la Pustule maligne commence à exercer son activité. Le furoncle s'affouplit dans les progrès , & la Pustule maligne durcit. Enfin , le furoncle a tous les caractères de l'inflammation vraie : il est chaud , il est très-douloureux , le malade y éprouve une pulsation continuelle : au contraire , la Pustule maligne a tous les caractères de la

gangrene sèche ; elle est accompagnée d'un cercle vésiculaire ; les douleurs ne sont jamais pulsatives.

3°. Les éruptions dartreuses, l'érysi-pele miliaire, pustuleux, s'annoncent souvent par des démangeaisons vives, & sont quelquefois accompagnées de vésicules pleines de sérosité plus ou moins âcre ; mais ces éruptions occupent toujours une plus grande superficie que la Pustule maligne ; d'ailleurs, la peau est rouge, molle, sensible ; tandis que dans les commencements de la Pustule maligne, la peau, sous la vésicule, est brunâtre, sèche, dure & insensible.

4°. Enfin, les boutons, les taches cutanées n'ont jamais cette dureté, cette tension, cette aréole vésiculaire qui accompagne la Pustule maligne.



§. VII.

Idée générale de la Méthode curative de la Pustule maligne.

D'après ce que nous avons dit dans les paragraphes précédents, on voit qu'il y a la plus grande analogie entre la Pustule maligne & les suites de la morsure de quelques animaux venimeux. En effet, les accidents dépendent également d'une matiere irritante, d'un poison septique qui pénètre le tissu de la peau : c'est toujours par la partie affectée que commence le désordre; la fréquence, la concentration du pouls, les foibles, les anxiétés, qui forment une maladie interne plus ou moins grave, sont toujours secondaires, toujours l'effet de l'infection locale : cette démangeaison vive & cuisante, cette vésicule pleine de sérosité, qui caractérisent le premier période de la Pustule maligne,

se rencontrent dans la piquure du coufin. Cette tension élastique, cette infiltration séreuse du tissu cellulaire, cette enflure considérable qui survient rapidement à la fin du troisieme période de la Pustule maligne, s'observent également dans la morsure de la vipere; enfin, dans l'un & l'autre cas, on voit quelquefois la nature surmonter le mal par ses propres forces, résister à l'impression du poison: les remedes les plus simples passent alors pour efficaces, & sont regardés comme spécifiques. La plus grande différence entre ces affections, semble dépendre essentiellement de la nature du poison & du mode de l'irritation. Dans la Pustule maligne, le stimulus matériel est plus pénétrant, puisque le contact seul sur la peau, sans entamure, sans morsure, suffit pour occasionner la maladie: il est plus septique, puisque toujours il détermine la gangrene dans l'endroit où il est fixé, il agit sur la fibre

d'une maniere particuliere. D'abord il la fronce, il augmente sa tension, son irritabilité, semble la porter au plus haut degré; mais, après un certain temps, cet excès de tension conduit à l'atonie; il agit sur les liqueurs en les disposant à la dissolution putride; enfin, son caractère est d'opprimer les forces, d'affaiblir le principe vital. Dans la morsure de la vipere, la mortification s'observe rarement, elle ne paroît être qu'un effet secondaire de la grande tuméfaction & de l'étranglement des vaisseaux; le poison est moins septique, mais il paroît plus irritant, il agit avec plus de rapidité; aussi les accidents qui accompagnent la morsure de la vipere, sont d'abord fort vifs, fort alarmants; mais, en général, ils sont moins graves, moins dangereux que ceux de la Pustule maligne. La piquure du cousin n'occasionne jamais la mortification, quelquefois seulement une suppuration légère, mais

toujours une démangeaison vive & cuisante, un suintement féreux : le poison de cet infecte est plus mordicant, mais plus léger, & son effet paroît se borner à la peau.

La cause de la Pustule maligne étant toujours externe & locale, c'est sur la partie affectée qu'il faut principalement porter ses vues. Les remedes internes ne sont pas toujours nécessaires ; on ne les emploie que comme accessoires, non pour expulser un virus errant dans les liqueurs, comme le disent les Praticiens qui confondent la Pustule maligne avec l'anthrax, mais pour rétablir l'équilibre dans l'irritabilité, relever les forces opprimées, & concourir ainsi à l'effet du traitement local.

Pour bien saisir les véritables indications, il faut faire attention que la gangrene est une suite inévitable de la première impression de l'humeur vénéneuse ; & si rien ne s'y oppose, l'infection lo-

cale s'étend, se propage peu à peu dans tous les sens, & porte le trouble dans toute l'économie. Sans doute on ne peut espérer de rétablir une partie profondément affectée & déjà frappée de mort; mais il faut en garantir les parties voisines; il faut borner, circonscire dans le plus petit espace possible, le centre de l'action vénéneuse: c'est ce que l'on obtiendra sûrement par l'usage combiné & bien entendu des scarifications & des caustiques.

Les scarifications doivent être considérées comme un moyen souvent utile, mais seulement préparatoire, qui donne issue aux fucs croupissants & extravasés dans le tissu cellulaire, & permet l'action plus immédiate, plus directe des remèdes sur des chairs déjà languissantes & menacées de mortification; mais pour en tirer tout l'avantage qu'on se propose, elles doivent être faites avec circonspection: trop légères, elles sont inu-

tiles , parce que ne divifant ni l'efcarre , ni la tumeur compacte qui forme le foyer du mal , les remedes qu'on applique refent appofés fur des parties déjà mortes : trop profondes , elles font dangereufes , parce qu'en attaquant des chairs vives & dont la fenfibilité eft encore augmentée par la tenfion , elles en dibilitent l'action vitale , & ainfi les difpofent davantage à la mortification. Il femble auffi que les incifions profondes propagent & étendent le mal , en ouvrant une route nouvelle & plus facile à l'humeur véneufe concentrée dans la tumeur : enfin , la nature de l'engorgement eft telle , que ces fcarifications profondes & étendues bien au-delà du centre de la tumeur , fourniffent toujours une hé-morrhagie affez abondante , quoique l'on n'ouvre que de petits vaiffeaux ; le fang coule , comme s'il étoit exprimé d'une éponge : pour l'arrêter , on eft obligé de différer l'application des remedes ef-

ficaces contre la Pustule maligne, d'employer des tampons de charpie, & la compression, ainsi le mal s'aggrave, & par la compression, & par le délai des remedes convenables; d'autres fois il se fait un suintement féreux & fanguinolent, qui mouille continuellement l'appareil, délaie & entraîne les remedes qu'on applique. Ce seroit se tromper, que de regarder cet écoulement sanguin comme une saignée locale propre à extraire, emporter une partie de l'humeur vénéneuse, & à dégorger les fibres trop tendues: l'humeur septique qui cause la Pustule maligne, ne réside point dans le sang, ne peut point s'écouler avec lui. L'engorgement & la tension sont toujours symptomatiques, & dépendent uniquement du stimulus matériel fixé sur la partie; aussi l'on voit ordinairement après ces évacuations, l'engorgement augmenter, devenir plus mol, plus pâteux, s'éloigner davantage du caractère

inflammatoire, & par conséquent de la terminaison favorable. Il est donc un juste milieu dans l'usage des scarifications; il est un terme précis au-delà duquel elles ne doivent pas s'étendre; & d'après ce que nous venons de dire, il est évident qu'elles doivent comprendre toute la partie mortifiée & compacte, mais ne pas pénétrer au-delà des chairs mourantes.

Les caustiques, plus ou moins actifs, sont le moyen efficace & véritablement curatoire: ils fixent, ils concentrent dans l'escarre l'humeur septique, enchaînent ainsi son activité, & la mettent hors d'état d'agir: mais pour obtenir sûrement & complètement cet effet, il faut s'en servir avec méthode. Le choix même n'en est pas tout à fait indifférent; on ne doit employer que ceux qui soutiennent le ton, l'irritabilité dans les fibres voisines, sans porter dans le sang un principe de dissolution ou des parties

métalliques, nuisibles & dangereuses; ainsi on rejettera toutes les préparations arsenicales, le sublimé corrosif, & les eaux mercurielles; on évitera également l'usage des caustiques alkalis, tels que la pierre à cauter, la lessive des Savonniers, &c. On se bornera à l'usage des caustiques stimulants & condensants, tels que le beurre d'antimoine liquide, l'acide vitriolique, la pierre infernale, la dissolution nitreuse d'argent, l'acide marin concentré. Ceux-ci sont faciles à manier, remplissent bien l'objet qu'on se propose; ils forment une escarre sèche que l'on peut obtenir à volonté plus ou moins étendue & profonde, suivant leur force & la quantité qu'on emploie; ils réveillent l'action vitale des parties voisines, excitent leur sensibilité, & déterminent ainsi une véritable inflammation.

Ce premier pas fait, la maladie perd sa malignité, ou, pour parler d'une manière plus exacte, la nature est rentrée

dans ses droits, elle a recouvré assez de force pour résister à l'impression destructive du mal; il ne reste plus alors qu'une seule indication : soutenir l'action organique de la partie, favoriser cette supuration expultrice que la nature prépare, & qui doit détacher l'escarre.

Tels sont les objets que le Praticien-Observateur ne doit jamais perdre de vue dans le traitement de la Pustule maligne : tel est le plan général de curation; mais il doit être modifié suivant différentes circonstances, & suivant les périodes de la maladie.

§. VIII.

Traitement local de la Pustule maligne.

PREMIER CAS. Si l'on est appelé dans le premier période de la maladie, ou au commencement du second, lorsque l'humour vénéneuse est encore bornée à la surface de la peau, lorsque le tubercule

dur, qui doit former le centre de la tumeur, est à peine sensible, il ne faut pas attendre, pour le combattre, que le mal ait fait de plus grands progrès. Il seroit inutile d'essayer des résolutifs, des fondants; les plus actifs seroient sans succès, & ils ne sont pas sans inconvénients; la raison l'indique, l'expérience le prouve. Les topiques irritants & stimulants, en soutenant, en excitant l'action organique des parties, peuvent bien ralentir la marche de la maladie, & disposer à l'état inflammatoire, qui, comme nous l'avons vu, peut seul rendre la terminaison favorable; mais leur effet est lent, borné à la surface de la peau, & ils sont insuffisants pour arrêter promptement le virus septique: il ne faut donc pas perdre, dans ces différentes tentatives, un temps toujours précieux; il faut appliquer sur-le-champ un remède plus efficace, dont l'action puisse s'étendre au-delà de la partie affectée, &

porter son impression sur des fibres déjà dans un état voisin de la mortification.

Après s'être assuré de la nature de la maladie, on coupe la vésicule, on essuie la sérosité, on roule entre les doigts de la charpie, on en fait un petit tampon ferré de la grosseur d'un pois, que l'on imbibe d'un caustique liquide, tel que le beurre d'antimoine, ou l'esprit de sel concentré; on l'applique dans le centre de la vésicule, & on le maintient en l'entourant de charpie sèche, en le recouvrant d'un emplâtre adhésif, & d'un bandage convenable: par ce procédé, l'art fait en peu de temps, ce que la nature, jouissant même de toute son énergie, n'auroit pu faire que lentement & d'une manière incertaine; on prévient tous les accidents qu'auroit nécessairement entraînés le développement de la maladie: enfin, on fait passer, presque sur-le-champ, la Pustule à l'état inflammatoire.

Lorsque l'on juge que le caustique a produit son effet , ce qui arrive dans l'espace de quatre , cinq ou six heures , suivant la force du remede , on leve l'appareil , & on trouve une escarre seche , dure , de la largeur d'un denier , & qui doit comprendre toute l'épaisseur de la peau. On panse avec un plumageau couvert d'un digestif légèrement animé. Le lendemain , il faut renouveler le pansement , & observer attentivement l'état de la partie. S'il n'y a point de dureté , point d'aréole vésiculaire ; si le malade n'éprouve qu'une douleur légère , sans chaleur âcre , sans tiraillement , on a la certitude que le caustique a compris toute l'étendue du mal , & qu'il suffit pour arrêter ses progrès : dès-lors on se bornera à des pansements simples avec le digestif indiqué ; on les continuera ainsi jusqu'à la chute de l'escarre , qui se fait ordinairement du cinquieme au huitieme jour : alors , pour

hâter la cicatrisation , on pansera plus rarement , & seulement avec de la charpie , soit sèche , soit trempée dans une légère solution d'alun , ou dans de l'eau de chaux , ou quelque'autre eau vulnérable spiritueuse , suivant l'état des chairs. Tel est le cas le plus simple & le plus heureux.

SECOND CAS. Si , après l'application du caustique , on voyoit se former , autour de l'escarre , une tumeur dure & compacte , s'il s'élevoit une aérole vésiculaire , s'il survenoit un gonflement considérable , il faudroit revenir à une seconde application du caustique ; mais pour la rendre efficace , & comprendre cette fois-ci toute l'étendue du mal , il ne faut pas se borner à une application superficielle ; ce seroit retomber dans l'inconvénient auquel on cherche à remédier. Ici , les scarifications deviennent nécessaires , & elles doivent être faites avec les attentions indiquées au para-

graphe précédent : ainsi, dans le cas supposé, on plonge dans le centre de l'escarre, la pointe d'un bistouri ou d'une lancette, on le partage en plusieurs portions, on étend même la section un peu au-delà, dans les chairs mourantes, mais en évitant avec soin d'intéresser les chairs vives; on emporte avec la pointe des ciseaux, quelques petites portions de l'escarre; on absorbe, avec un morceau de charpie, les fucs stagnants dont le tissu de la partie est abreuvé; enfin, on porte dans le fond de la plaie & dans tout son contour, un pinceau chargé d'un caustique, on y place quelques petits bourdonnets imbibés du même caustique, & sur le tout on applique de la charpie sèche, des compresses, & un bandage convenable. Après quelques heures, on leve l'appareil, on panse avec un plumaceau couvert d'onguent de stirax ou d'un digestif animé, on continue ainsi les jours suivants; seulement

pour entretenir l'action vitale dans la plaie , on la lave avec le collire de Lanfranc , ou avec une légère solution de sel marin , animée d'un peu d'eau-de-vie : on peut aussi employer une décoction résolutive , pour tremper les compresses dont on environne la partie. On renouvelle ces pansements toutes les douze heures , jusqu'à ce que l'on aperçoive une ligne de démarcation entre le mort & le vif. Enfin , s'il est nécessaire , on favorise l'effet du traitement local , par l'usage des remèdes internes.

TROISIEME CAS. Le traitement , tel que nous venons de l'exposer , doit être employé au second & au commencement du troisieme période de la maladie : mais si l'on n'est appelé qu'à la fin du troisieme période , ce qui arrive quelquefois , il faut alors quelques attentions particulières. L'indication première ne change pas , la tumeur est toujours l'objet essentiel , on doit toujours l'attaquer.

par les scarifications & les caustiques, comme nous l'avons dit; mais à cette époque, il existe un engorgement, une tension considérable de la partie; & quoiqu'elle soit un effet, un symptôme de la cause première, il ne faut cependant pas la négliger. Les émoullients aqueux & onctueux feroient ici très-nuifibles; car en relâchant tout-à-coup des fibres qui étoient auparavant fortement tendues, ils en procureroient l'atonie, ce qui disposeroit davantage à l'état gangréneux, ou au moins rendroit la suppuration plus tardive & plus féreufe; mais il faut employer des résolutifs légèrement aromatiques, & toujours aiguifés de quelque substance saline & spiritueuse: ainsi on emploiera avec succès les décoctions de fleurs de sureau, d'hypericum, de scordium, auxquelles on ajoutera quelque sel neutre & un peu d'eau-de-vie. Le camphre & ses préparations sont sur-tout très-convenables.

Afin que l'on puisse mieux saisir la méthode du traitement que nous recommandons ici, choisissons un cas particulier; supposons une Pustule maligne à l'avant-bras, parvenue au troisieme période, c'est-à-dire, lorsque la mortification a pénétré le tissu cellulaire, qu'il y a un engorgement considérable à la partie, que les accidents intérieurs commencent à se déclarer; l'escarre gangréneuse, qui forme le centre de la tumeur, est aussi dure, aussi compacte, aussi imperméable que du cuir; tous les remèdes qu'on appliqueroit sur cette partie, resteroient sans action, feroient sans énergie: il faut donc diviser, séparer cette escarre gangréneuse, afin que les topiques puissent porter leur impression sur le fond du mal, sur des parties encore sensibles, y réveiller le mouvement vital qui les fait résister à l'action septique du virus qui tend à se progager. Si la tumeur est petite, ce qui est le plus

ordinaire , on se contente de l'inciser en quatre , en plongeant , dans toute son épaisseur , la pointe d'un bistouri. L'incision est suffisante , si on a divisé tout le noyau infecté , qui est dur & compact comme du cuir : mais si la tumeur est plus large & plus profonde , il faut multiplier les incisions ; on doit même détacher toutes les portions de l'escarre qui pourroient nuire pour l'application du caustique , & empêcher son action sur le fond & le contour de la tumeur. Cette opération se fait avec la pointe du bistouri , ou des ciseaux : mais , nous ne pouvons trop le répéter , pour être bien faites , pour être efficaces , ces opérations doivent comprendre toute la portion de la tumeur qui est dure comme un cuir , mais s'étendre peu au-delà ; par ce procédé elles ne sont ni douloureuses , ni sanglantes ; ce qui est bien différent de ces extirpations que quelques Chirurgiens pratiquent hardiment jusques

dans le vif. Après ces opérations préparatoires, on absorbe, avec un linge fin ou un tampon de charpie, les fucs ichoreux & fanguinolents, dont le tissu de la partie est rempli, puis on y porte le caustique de la maniere que nous l'avons déjà dit.

Jusqu'ici le traitement local ne présente rien de particulier : mais à la levée du premier appareil, qui se fait quatre ou cinq heures après l'application du caustique, on commence à employer les remedes propres à l'engorgement & à la tension de la partie, après avoir placé sur l'escarre un plumaceau légèrement chargé du digestif animé ; par dessus on applique un linge fin, sur lequel on a étendu le liniment camphré ; enfin, on enveloppe le membre avec des compresses trempées dans de la décoction résolutive antiseptique, & on les maintient par un bandage convenable.

Ces pansements doivent se renouveler

toutes les huit ou douze heures, jufqu'à la chute de l'efcarre ; parvenu à ce point, le mal local n'est plus qu'un ulcere fimple, qui doit être pansé rarement, & feulement avec de la charpie feche, ou légèrement imbibée de quelqu'eau vulnéraire. Si, malgré ces foins, les chairs devenoient molles, blafardes, faignantes, la fuppuration féreufe ou trop abondante ; c'est l'effet de quelqu'erreur dans le régime, ou de quelqu'acrimonie particuliere, qu'il faut combattre par une diette convenable & l'ufage des remedes internes.

QUATRIEME CAS. La Pustule maligne, parvenue au quatrieme période, ne doit plus être confidérée comme une fimple maladie locale ; elle fe présente alors fous une autre face, elle exige de nouveaux foins & des fecours différens : elle peut auffi, comme nous l'avons fait observer, être compliquée avec différens vices. Ainfi, dans les fujets caco-

chymes, scorbutiques, la gangrene fait rapidement des progrès, se renouvelle facilement, s'arrête avec peine; quelquefois même, dans le progrès du mal, la mortification change de caractère; la tumeur essentielle qui forme la Pustule maligne, est une escarre sèche & compacte; mais les environs tombent dans une gangrene humide, & tendent à une dissolution putride. Dans tous ces cas, le traitement local seul seroit insuffisant: les forces sont opprimées, il faut les relever, il faut prévenir l'infection gangréneuse, & arrêter ses progrès: les antiseptiques, employés tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, sont alors très-efficaces, quelquefois même ils ont suffi seuls; on ne doit pas cependant se borner entièrement à leur usage. Ici, comme dans tous les cas de la Pustule maligne, les scarifications sont nécessaires; mais elles doivent être faites avec beaucoup de ménagement; car si elles étoient trop

profondes, on auroit une hémorrhagie abondante, ou un suintement sanguinolent, qui épuiserait peu à peu le malade, & empêcherait l'action des remèdes topiques. Dans ce quatrième période, les escarotiques sont bien moins efficaces que dans les périodes précédentes. L'application du beurre d'antimoine est surtout peu convenable; les fucs ichoreux qui suintent continuellement, le décomposent, le réduisent en poudre blanche, & lui ôtent son énergie. Pour éviter cet inconvénient, il vaut mieux se servir de quelque autre caustique simple, qui perde difficilement ses propriétés. La pierre infernale, dont l'usage est si fréquent pour le pansement des ulcères, pour être employée avec succès dans ce cas. Après les scarifications préliminaires, on porte ce caustique solide sur tous les points de la surface, on l'appuie principalement dans les endroits qui viennent d'être scarifiés, dans les en-

droits les plus profondément affectés. L'esprit de fel, que l'on emploie si utilement dans les affections gangréneuses & scorbutiques de la bouche, est aussi fort convenable : concentré, il agit plus promptement que la pierre infernale, il est plus énergique, & paroît plus efficace : on en touche, avec un pinceau, toute la surface de l'escarre ; on applique ensuite sur la partie, une espece de cataplasme fait avec la poudre de quinquina & un peu d'eau-de-vie camphrée ; on le recouvre d'un linge fin enduit du liniment camphré, & de compresses trempées dans la décoction antiseptique spiritueuse. Toutes les six heures on renouvelle le petit cataplasme de quinquina, & on le continue jusqu'à ce que l'on voie les chairs s'animer, & annoncer la séparation de l'escarre : alors, pour hâter la séparation, on pansera, avec un plumaceau chargé du digestif animé, ou trempé dans le collire de
Lanfranc.

Lanfranc. Cependant si l'escarre est molle & putride, il vaut mieux continuer l'application du quinquina, mais supprimer l'eau-de-vie camphrée, & se borner à des lotions faites avec la décoction antiseptique : pendant ce temps, on doit soutenir, favoriser l'effet du traitement local, par l'usage des remèdes internes & d'un régime approprié. Mais si malgré ces soins, la gangrene faisoit de nouveaux progrès, ou si, après quelque temps, elle se renouvelloit, il faut nécessairement revenir aux scarifications, toucher encore les chairs mourantes avec l'esprit de sel, & insister sur l'usage interne des antiseptiques : enfin, on continue ces différents moyens jusqu'à ce qu'on ait surmonté tous les obstacles, jusqu'à ce que le gonflement soit passé & l'escarre détachée ; alors on se borne à des pansements simples, comme dans les cas précédents.

§. IX.

Attentions particulieres dans les panfements.

Nous avons indiqué, dans les paragraphes précédents, les précautions à observer dans les scarifications & l'usage des caustiques; mais les panfements exigent quelques attentions particulieres.

1°. Comme la Pustule maligne est toujours accompagnée d'un gonflement plus ou moins considérable, & exige, dans les premiers temps, des panfements fréquents, on ne doit jamais employer que des appareils légers, un bandage simple, peu ferré, facile à renouveler, sans gêner, sans déplacer le malade, sans lui causer de douleurs: ainsi on n'emploiera jamais le bandage circulaire, même lors de l'application premiere du caustique; seulement il faut, dans ces cas, pour empêcher le déplacement de l'appareil, le faire soutenir par la main

d'une personne. On aura soin aussi de faire les plumaceaux minces, de choisir des compresses douces, légères, peu épaisses; car tout ce qui feroit poids ou compression sur la partie, augmenteroit la difficulté de la circulation, & la tendance à la mortification. C'est d'après ces vues que les Praticiens sages emploient rarement les cataplasmes âcres & antiseptiques, & qu'ils préfèrent l'usage des décoctions, des liniments & des digestifs, rendus plus ou moins stimulants.

Pour les extrémités, on emploiera un bandage à plusieurs chefs, ou un large morceau de toile fendue à ses extrémités, de manière à former six ou huit chefs. Pour la tête, la *fronde* seule suffit; & si la saison est froide, on entretiendra la chaleur de la partie, on préviendra le refroidissement des compresses, en humectant de temps en temps l'appareil avec la décoction tiède, en recouvrant la partie d'une serviette douce & chaude.

2°. Lorsque l'escarre commence à se détacher, il ne faut pas en hâter la chute en tirillant les lambeaux détachés; on exciteroit, par la rupture des petits vaisseaux, une hémorrhagie, qui, quoique légère, exige cependant quelquefois une compression; d'ailleurs, l'irritation déterminée par cette manœuvre indiscrete, déranger l'ordre naturel de la suppuration, & peut exciter dans la partie une inflammation; ce qui a au moins l'inconvénient de retarder la guérison: cependant si l'escarre étoit peu compacte & putride, ou si elle formoit plusieurs cellules, dans lesquelles le pus séjourneroit, il faudroit d'une main soulever légèrement les portions déjà détachées, & de l'autre main les couper avec la pointe des ciseaux, ayant soin sur-tout d'éviter les tiraillements douloureux; mais si les portions de l'escarre tombent en dissolution putride, si le pus est clair & fétide, il faut à chaque pansement emporter,

autant que l'on pourra , les portions mobiles & flottantes, abforber le pus avec des tampons mollets de charpie , laver la plaie avec une décoction de quinquina , la faupoudrer de quinquina : dans ce cas , il faut auffi veiller foigneufement au régime , & infister fur l'usage interne des antifeptiques convenables au tempérament.

3°. Plus le gonflement fympptomatique a été confidérable , plus auffi on obferve en général que la fuppuration eft longue , féreufe , les chairs mollaffes , difposées à former des fungus , des excrescences ; ainfi , dans le temps de la fuppuration , & lorsque l'efcarre eft tombée , on doit éviter avec foin tous les onguents gras & relâchans. On évitera également les digeftifs ftimulans : on fe bornera à panfer fimplement avec de la charpie feche ; & lorsque la cicatrice commencera , on panfera rarement , & en trempant la charpie dans quelqu'eau vulnéraire.

§. X.

Remedes internes. Régime.

Si le traitement local de la Pustule maligne a été entrepris de bonne heure, avant le développement des accidents intérieurs, si le sujet affecté est d'ailleurs sain, vigoureux & fort, rarement on aura besoin des remedes internes; un régime simple, une diete légère, quelques boissons acidulées suffisent ordinairement: mais si le traitement local est inefficace, s'il n'a été commencé qu'au troisieme période de la maladie, lorsque l'engorgement symptomatique est considérable, & les accidents intérieurs graves & urgents, ou si le sujet est cacochyme, scorbutique, &c. le régime le plus sévère, & les remedes internes les plus efficaces, sont absolument nécessaires; tous doivent tendre à soutenir, relever les forces opprimées, rétablir l'équilibre dans

l'irritabilité & la circulation languissante, borner la gangrene, remédier à la dissolution putride. L'observation a prouvé que le quinquina remplissoit fort bien toutes ces indications; c'est un tonique amer, un antiseptique puissant: mais pour en retirer tout l'avantage que l'on se propose, il faut le donner à grandes doses, augmenter son efficacité par l'addition des antispasmodiques, ou des acides, suivant les circonstances.

Si le pouls est petit, ferré, tremblant, accompagné de soubresauts; si la tension de la partie est rénitente, compacte, on donnera de préférence le quinquina en bol ou en opiate, & on y associera le camphre: si au contraire l'engorgement est étendu, mais souple, pâteux & féreux, l'escarre humide, peu compacte, le pouls lâche, il faut associer le quinquina aux acides, & dans ce cas, on préférera les décoctions, les infusions, que l'on rendra acidules par l'addition

de l'esprit de vitriol. Il ne faut pas quitter trop promptement l'usage de ces différents moyens ; car plus d'une fois on a vu , sur-tout dans les sujets scorbutiques , la gangrene se renouveler après leur cessation : mais lorsque l'escarre est tombée , lorsque l'engorgement sera dissipé , pour entretenir le bon état de la suppuration , prévenir la résorbtion du pus , la laxité des chairs , il faut encore continuer le quinquina ; mais alors on peut le donner sans mélange & à moindre dose. Pendant ce temps , le régime doit être sévère : on ne permettra au malade que des bouillons faits au gruau de ris , d'orge , les décoctions de pain , rarement des bouillons à la viande , souvent des boissons acidulées , quelquefois un peu de vin vieux trempé de moitié d'eau , ou de la bière récente coupée avec de l'eau : enfin , on observera toutes les attentions qui conviennent dans les maladies putrides & malignes.

Souvent la saburre des premières voies accompagne & complique les accidents de la Pustule maligne : on le reconnoît aisément par l'état de la langue , qui est blanche , chargée d'un limon épais , mais molle & humide ; par des maux de cœur & un crachotement féreux & continuel ; par l'état des urines , qui déposent un sédiment plus ou moins ochracé : enfin , par l'état de la personne avant l'invasion de la Pustule maligne ; dans ce cas , il ne faut pas hésiter à donner un vomitif. Le tartre stibié doit être préféré à tout autre émétique : il agit promptement & sûrement ; il relève les forces vitales , & l'estomac étant débarrassé , les remèdes antiseptiques que l'on emploie par la suite , agissent avec plus d'efficacité : mais si la langue étoit sèche & aride , rouge ou couverte d'une croûte noire & écailleuse , les urines crues , l'émétique seroit très-nuisible ; les anxiétés , les maux de cœur qu'éprouve le malade , dépendent

alors de l'effet de l'irritation , & on doit passer sur-le-champ à l'usage des anti-septiques & des boissons acidulées.

Quelques Praticiens ont recommandé indistinctement , pour le traitement de la Pustule maligne , l'alkali volatil : nous avons été les premiers à en faire usage , & nous l'avons employé avec succès ; mais nous sommes bien éloignés de croire qu'il convienne dans tous les temps & dans tous les cas. Employé avec circonspection , c'est un stimulant actif qui ranime l'action vitale , augmente la chaleur , détermine principalement les humeurs vers la peau ; mais il seroit inefficace pour borner les progrès de la gangrene , remédier à la dissolution putride : il seroit sur-tout très-nuisible aux scorbutiques , aux malades épuisés par une hémorrhagie , tourmentés par une chaleur interne ; à ceux dont la langue est sèche & aride , les urines rouges & briquetées. Au contraire , dans les pre-

miers temps de la maladie , chez les vieillards , les fujets phlegmatiques dont la fibre est lâche , furchargée de férofités ; chez ceux dont le pouls est mol & grand , la langue humide , l'alkali volatil fera employé avec succès ; mais il faut le donner à petites doses , dans une légère infusion de véronique , de scabieuse ou de fureau : il faut aussi en cesser l'usage , si on apperçoit qu'il cause de la chaleur à la gorge , des picotements à la peau , dès que l'escarre est bornée : enfin , il faut y substituer le quinquina , si la gangrene fait des progrès , s'il s'établit une suppuration féreuse & fétide. Telles sont les raisons qui doivent diriger le Praticien dans le choix & l'administration des remedes internes.

§. X I.

Différentes méthodes employées pour le traitement de la Pustule maligne.

Nous avons indiqué pour le traite-

ment de la Pustule maligne , la méthode curative qui nous a paru la plus simple , la plus convenable dans tous les cas , & qui nous a constamment réussi ; mais nous en convenons volontiers ; elle n'est pas la seule qu'on puisse employer avec succès : on peut parvenir au même but , remplir les mêmes indications par des procédés qui paroissent différents. Ainsi , nous avons cru devoir rapporter ici la méthode employée par quelques Praticiens ; nous parlerons même des méthodes empiriques , & nous ferons connoître le degré de confiance que chacune mérite.

I°. Le feu peut être substitué avec avantage aux caustiques. Ce moyen actif , employé peut-être trop souvent par nos anciens , dans le traitement des maladies , est certainement trop négligé de nos jours. Appliqué avec prudence & circonspection , il est de la plus grande efficacité dans une infinité de cas. Nous nous en servons avec le plus grand suc-

cès, sur-tout après l'extirpation des tumeurs cancéreuses & squirrheuses, environnées d'un tissu cellulaire, mol & imprégné du virus acrimonieux : par ce moyen nous assurons la guérison, nous prévenons la naissance des fungus, & la régénération de ces fortes de tumeurs. Feu M. *Carré*, Praticien sage de cette ville, & instruit par une longue expérience, n'employoit d'autre traitement pour la Pustule maligne, que l'application d'un fer rougi, & très-rarement ses malades éprouvoient quelque accident. Ce procédé mérite beaucoup de confiance ; & on ne peut se dissimuler qu'un cautere actuel ne remplisse fort bien toutes les indications qu'on se propose dans cette maladie : en effet, tandis qu'il forme une escarre dure, compacte, il réveille l'irritabilité & la vie dans les chairs voisines, sans porter dans les liqueurs un principe d'acrimonie, il agit promptement ; & dirigé par une main

habile , il pénètre sûrement dans toute l'étendue , dans toute la profondeur de la tumeur qu'il faut détruire. Enfin , nous ne craignons pas de le dire , il est beaucoup moins douloureux qu'on se l'imagine , parce que les chairs vives sont garanties de sa première impression , par l'escarre gangréneuse dont elles sont couvertes : mais pour en retirer tous les avantages qu'on doit en attendre , il faut s'en servir avec méthode ; il faut , avant son application , diviser l'escarre avec la pointe d'un bistouri , en ouvrir le centre , en séparer même les plus grosses portions : ainsi , on fraie la route au cautere actuel , & son application est moins longue. Après cette opération préliminaire , & qui n'est point douloureuse , puisqu'elle doit être bornée au centre de la gangrene , on applique un cautere actuel un peu moins large que l'escarre , & d'un rouge vif ; on en réitere l'application , jusqu'à ce qu'il ait pénétré toute l'épais-

feur des chairs mortes, & se fasse sentir dans les chairs saines. Enfin, après l'application du cautere, on panse avec le liniment camphré & les digestifs indiqués, ce qui n'exclut pas l'usage des remedes internes quand ils sont indiqués. Avec ces attentions, on peut espérer les plus grands succès de l'application du feu, & elle nous paroît sur-tout convenable dans les cas où les accidents sont graves & urgents, dans ces cas de complication où l'escarre est molle, peu compacte, tendant à la dissolution putride, dans les cas où la gangrene fait des progrès rapides, & se renouvelle facilement.

2°. Quelques Praticiens, après les scarifications, presque toujours nécessaires pour frayer une issue aux remedes, se bornent à l'usage des irritants plus ou moins forts. Les uns se servent de digestifs animés par l'addition de la pierre à cautere, ou de la pierre infernale en poudre; les autres emploient seulement

l'onguent ægyptiac , ou un digestif fortement chargé de verdet. Ces méthodes peuvent suffire dans les cas où l'escarre est mince , large , peu profonde , & où la nature conserve encore la plus grande partie de son énergie : mais lorsque le virus septique fait des progrès , lorsque les chairs sont dans un état de stupeur & d'atonie considérable , & l'irritabilité presque éteinte dans la partie , les irritants seuls seroient insuffisans ; il faut des moyens plus actifs : il est donc plus sage & plus sûr , dans tous les temps , d'appliquer d'abord un caustique , pour mortifier sur-le-champ toute la partie imprégnée du virus acrimonieux ; & alors , pour soutenir , ranimer , entretenir l'action vitale dans la partie , on emploie avec succès tous les topiques stimulants.

3°. Nous connoissons quelques Chirurgiens qui , après les scarifications , se bornent à couvrir l'escarre de poudre d'alun , ou de vitriol bleu. M. Montagne

conseille de panser simplement avec des plumaceaux épais, trempés dans de l'eau de chaux; mais ces moyens sont toujours lents & infideles.

4°. Le précipité rouge, l'eau mercurielle employée par d'autres Praticiens, sont des moyens plus actifs; mais on doit être fort réservé sur l'usage des caustiques mercuriels: quelquefois ils ne bornent pas leur action à la partie sur laquelle ils sont appliqués, mais portent dans le sang un principe de dissolution; & nous avons vu plusieurs fois, dans les hôpitaux, des scorbutiques, des sujets cacochymes, éprouver une salivation, pour avoir touché une seule fois des caries avec l'eau mercurielle, ou après l'application du précipité rouge sur des ulceres fongueux.

5°. La thériaque est regardée par plusieurs personnes, comme un antidote merveilleux dans ces cas: ils en couvrent la tumeur, ils en font prendre délayée

dans du vin : mais en convenant que l'application de la thériaque ne peut pas nuire comme tous les onguents gras & relâchans, nous devons faire remarquer combien peu ce moyen est efficace pour arrêter les progrès du mal : nous devons ajouter que son usage intérieur, continué un certain temps, ou à grande dose, n'est pas sans inconvénient, surtout pour les personnes foibles, délicates, & sujettes aux hémorrhagies.

6°. Les cataplasmes de berle & d'hellébore, de renoncule, de moutarde, de creffon, qui font le secret des Empiriques, sont des irritans plus ou moins âcres, des maturatifs plus ou moins puissans : mais bornés à la surface de la peau, ils ne peuvent pénétrer l'épaisseur de la tumeur ; ils agissent plutôt comme rubéfians ou vésicatoires. Inutiles dans le plus grand nombre des cas, insuffisans pour arrêter les progrès du mal, ils ont encore l'inconvénient d'accabler la partie par leur poids.

7°. Nous avons vu un Praticien se borner, dans les premiers temps de la Pustule maligne, à l'application de compresses de fort vinaigre, qu'il faisoit renouveler toutes les heures, y substituer, le second jour, l'esprit de vin camphré & chargé de fel ammoniac; pendant ce temps, il mettoit les malades à l'usage du quinquina; & quand l'escarre étoit compacte & ne faisoit plus de progrès, il pansoit avec un mélange de quinquina & de miel rosat. Cette méthode a, au moins, l'inconvénient des précédentes; elle ne peut être efficace que par l'usage intérieur du quinquina; & quoique la Pustule maligne soit toujours l'effet d'une cause externe & fixée sur la partie, nous craindrions encore que le vinaigre agît comme répercussif, étendît le virus septique, & portât l'infection dans le sang.

8°. Quelques Praticiens se contentent de faire quelques scarifications assez pro-

fondes pour pénétrer jusqu'aux chairs vives ; ils recouvrent ensuite la partie de poudre de quinquina , imbibée d'eau-de-vie camphrée ; ils en mouillent les compresses , les renouvellent souvent , & prescrivent en même temps l'usage intérieur du quinquina à grandes doses. Nous connoissons plusieurs exemples de l'efficacité de cette méthode ; mais elle ne convient que dans le quatrième période de la maladie , lorsque l'escarre gangréneuse tend à la dissolution putride.

9°. Feu M. *Montfils* rapporte que , dans la Franche-Comté , quelques Empiriques traitent les Pustules malignes en faisant une ligature ferrée au dessus de la tumeur , & en frottant légèrement & longtemps la tumeur & toute la partie engorgée , avec un mélange de crème & de savon , qu'ils rendent moussieux par une longue agitation ; ils couvrent ensuite la tumeur avec une ou plusieurs

feuilles de *coq* ou de chou , imbibées du mélange de favon : enfin , ils réiterent ces pansements jusqu'à ce que l'escarre soit détachée. Cette méthode empirique peut avoir les suites les plus fâcheuses. La ligature augmente toujours l'engorgement , la tendance à la mortification ; les frictions de favon , de quelque manière qu'on les envisage , sont au moins inutiles ; & si quelquefois cette méthode a réussi , comme l'assure M. *Montfils* , ou du moins n'a pas été funeste , il faut en conclure que la nature a souvent assez de force pour résister à l'impression du mal , & à la contrariété des moyens curatifs dont on l'accable trop souvent.

§. XII.

Abus dans le traitement de la Pustule maligne.

1°. *Abus des extirpations.* Quelques Chirurgiens font dans l'usage d'extirper

indistinctement la Pustule maligne. Ils ne se bornent pas à inciser le centre de la tumeur, à séparer les portions mortifiées; mais ils étendent leur incision dans les parties vives. Ces opérations sont non-seulement très-fatigantes pour les malades, mais elles ne conviennent dans aucun temps, & peuvent, dans certains cas, avoir les suites les plus fâcheuses.

Dans les premiers instants de la maladie, lorsque l'humeur septique est encore fixée à la surface de la peau, & n'a pas pénétré son tissu; lorsque les parties voisines n'éprouvent encore ni engorgement, ni tension, nous pourrions concevoir que l'extirpation de l'endroit affecté, arrêteroit sur-le-champ la propagation du mal. Quelques Chirurgiens-Extirpateurs assurent avoir ainsi prévenu le développement de la gangrene & des accidents intérieurs; ce qui seroit, s'il en étoit besoin, une preuve

nouvelle & incontestable, que toujours la Pustule maligne dépend d'une cause externe & locale : mais outre que l'on est très-rarement appelé dans les premiers instants de la maladie, outre que l'on est toujours incertain d'exciser toute la surface imprégnée de la matière contagieuse, il est plus simple, il est plus sûr, il est moins douloureux de se borner à l'application superficielle d'un caustique, comme nous l'avons recommandé.

Si dans ce premier cas l'extirpation est défavorable, elle est entièrement nuisible & pernicieuse au second & au troisième période de la maladie : outre la douleur qui accompagne nécessairement ces fortes d'opérations, & qui est rendue plus vive encore par l'engorgement & la tension, les fibres qui paroissent saines, sont déjà imprégnées du virus septique, l'hémorrhagie débilite leur ton, & bientôt on voit la gangrene s'étendre, se propager d'une manière

étonnante ; & plus on renouvelle ces fortes d'extirpations , plus le mal fait de progrès , & les accidents intérieurs s'aggravent ; aussi ne pouvons-nous trop recommander aux Chirurgiens d'éviter ces pratiques cruelles , de se borner à l'usage des remèdes propres à fixer , concentrer dans la partie le stimulus délétère , à prévenir la dissolution putride , enfin , d'observer la marche de la nature , & d'attendre tout de ses efforts , qui ne seront jamais infructueux , si on fait les favoriser.

2^o. *Abus des émollients & des relâchans.*

La Pustule maligne est toujours accompagnée , au troisième période , d'un engorgement & d'une tension considérable. Séduits par cette apparence , quelques Chirurgiens ont conseillé l'usage des décoctions relâchantes , des cataplasmes émollients. Nous pourrions rapporter plusieurs exemples fâcheux de cette pratique inconsidérée : mais si l'on
fait

fait attention que, dans ce cas, la tension est l'effet d'un excès de l'irritabilité qui dispose la fibre à la stupeur & à l'atonie, que l'inflammation vraie est l'instrument curatif de la nature, on concevra aisément combien les relâchans sont nuisibles & pernicious; en effet, ils ne peuvent que favoriser l'engorgement, hâter les progrès de la gangrene, amollir l'escarre, la disposer à la dissolution putride, rendre la suppuration plus tardive, plus séreuse; enfin, disposer les chairs aux excrescences, aux fungus.

3°. *Abus de la saignée.* Nous conviendrons volontiers que la saignée, placée à propos, est, dans le traitement de beaucoup de maladies, un secours fort prompt, fort efficace; mais en même temps nous devons nous élever contre l'abus que l'on en fait journellement, sur-tout dans les campagnes. Trop souvent le préjugé, une routine aveugle,

ou l'habitude, font employer ce moyen dans des cas où il est au moins inutile; telle est principalement la Pustule maligne : en effet, dans quelque temps que l'on pratique la saignée, que peut-on en espérer? Au premier & au second périodes elle est inutile, parce que cette évacuation ne peut ni diminuer la quantité du virus septique fixé sur la peau, ni en émouffer l'acrimonie, ni empêcher le progrès du mal, ni prévenir la mortification; enfin, parce que la tumeur n'est pas susceptible de résolution. Au troisième période, elle est nuisible, parce qu'en affoiblissant l'action vitale, en rendant le sang plus séreux, elle éloigne, elle retarde l'état inflammatoire, qui, seul, peut décider une terminaison favorable, elle prépare une suppuration lente, séreuse, & dispose davantage à la dissolution putride. Outre ces raisons, l'expérience a prouvé que dans les femmes en couche, chez les personnes qui éprouvent quel-

qu'évacuation sanguine, la Pustule maligne étoit toujours plus grave, & quelquefois funeste.

4°. *Abus des purgatifs.* Les purgatifs ne conviennent jamais dans les premiers temps de la maladie; on doit craindre que leur usage excite une diarrhée colliquative, qui épuiserait sans soulager: l'émétique est bien plus utile. Quoique le foyer ne soit pas dans les premières voies, on débarrasse ces parties, par le vomissement, de tout ce qui s'y trouve de superflu; on les remet en liberté & en état de s'acquitter de leurs fonctions pendant le cours de la maladie: il est sur-tout nécessaire s'il existe quelque signe de saburre, si, dès les premiers instants, le malade est dans un état d'affaiblissement, parce qu'il augmente le ressort des solides, la contraction des vaisseaux, & on ne doit pas craindre d'y revenir, s'il étoit encore indiqué; on peut ensuite, avec la plus grande sé-

curité, passer à l'usage du quinquina ; & ce n'est que sur la fin de la suppuration, qu'on peut placer un purgatif, encore faut-il qu'il soit indiqué par l'état pâteux de la langue, & le dégoût que le malade éprouveroit pour les aliments.

§. XIII.

Récapitulation des préceptes les plus importants pour la connoissance & le traitement de la Pustule maligne.

I.

La Pustule maligne est une tumeur qui, comme le charbon, est toujours caractérisée par la gangrene, mais qui en diffère essentiellement par sa cause & sa marche constante.

2.

La cause de la Pustule maligne est toujours externe & locale : c'est un principe délétère & putride provenant des

animaux attaqués de fièvres malignes & charbonneuses : auffi l'obfervation a démontré que la Pustule maligne ne survient jamais qu'aux parties découvertes, & que les Pâtres, les Bouchers, & généralement tous ceux qui foignent le bétail, en manient les dépouilles, y font fort fujets.

3.

Le fiege de la Pustule maligne est la peau & le tiffu cellulaire; mais ces parties ne font affectées que fucceffivement. Le principe qui doit former la maladie, agit d'abord fur le corps muqueux, il attaque enfuite la substance de la peau, & pénètre enfin dans le tiffu cellulaire.

4.

Ce développement fucceffif du poison feptique, est marqué par des fymptômes particuliers, qui forment la marche de la Pustule maligne, & la distinguent de toute autre affection.

5.

La Pustule maligne est annoncée par une démangeaison vive, souvent répétée dans un seul point de la peau, & il y paroît une petite vésicule, qui se remplit de sérosité : bientôt après il se forme, dans l'épaisseur de la peau, un tubercule dur, aplati, insensible; il s'éleve, autour de ce point central, une aréole en forme de cercle, d'une couleur plus ou moins rouge, & parsemée de petites phlictaines : enfin, lorsque le mal parvient au tissu cellulaire, le tubercule central forme un noyau compact & gangréné; il survient une tension & un engorgement qui ont un caractère particulier.

6.

Lorsque la Pustule maligne est parvenue au tissu cellulaire, il survient différents accidents qui forment une maladie

interne , plus ou moins grave. Ainsi , on peut distinguer dans le cours de la Pustule maligne , quatre périodes différents.

7.

Les accidents qui accompagnent la Pustule maligne dans son développement , sont plus ou moins graves , & plus ou moins prompts , suivant le tempérament , la disposition du sujet , l'âcreté du poison septique , la nature de la partie affectée , & l'usage des moyens curatifs : l'âge , le sexe & la saison établissent aussi quelques différences.

8.

La Pustule maligne ne se termine jamais que par la séparation d'une escarre ; & cette séparation ne peut s'opérer que par un état d'inflammation dans la partie qui excite la suppuration. La nature se suffit quelquefois , mais souvent ses efforts seroient inefficaces.

9.

La Pustule maligne ne doit pas nécessairement parcourir ses quatre périodes. Un traitement méthodique, employé de bonne heure, prévient les accidents intérieurs, les arrête s'ils sont développés, & rend la terminaison plus prompte & plus assurée.

10.

Ce traitement consiste à concentrer dans l'escarre le poison septique, à exciter l'action vitale dans les parties circonvoisines, à y déterminer une inflammation vraie qui borne la gangrene, sépare l'escarre; c'est ce que l'on obtient par l'usage combiné des incisions & des caustiques.

11.

Les incisions ouvrent une voie aux remèdes caustiques, & ceux-ci concentrent dans l'escarre le poison septique,

en même temps qu'ils excitent, qu'ils déterminent l'inflammation & la suppuration.

I2.

L'extirpation faite dans les parties vives, est une méthode cruelle & dangereuse; il en est de même des incisions profondes.

I3.

Les caustiques si efficaces dans les premiers périodes, conviennent peu dans le dernier, lorsque la Pustule maligne est accompagnée de pourriture; il faut alors insister sur l'usage des topiques capables de ranimer les chairs, de remédier à la dissolution putride, de donner plus de consistance à l'escarre : le quinquina, uni au camphre, remplit ces indications.

I4.

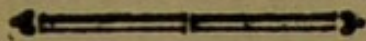
Les remèdes internes ne sont jamais indifférents; ils sont absolument néces-

faïres dans le quatrieme période de la maladie : ils doivent être choisis dans la classe des toniques , des antiseptiques. Les topiques relâchans , de même que les saignées , les purgatifs , & tous les autres moyens qui tendent à affoiblir l'action organique , sont toujours nuisibles : ils disposent les parties à l'état gangréneux , rendent la suppuration plus laborieuse , & la guérison plus difficile.



FORMULES

Des Remedes indiqués pour le traitement de la Pustule maligne.



1°. REMEDES EXTERNES.

LES remedes externes que nous avons recommandés pour le traitement de la Pustule maligne, sont des digestifs, des décoctions, des liniments; tous doivent être des stimulants plus ou moins actifs, capables de durcir l'escarre, de prévenir la dissolution putride, de ranimer & d'entretenir l'action vitale dans les chairs voisines: pour remplir ces indications, ils ne doivent contenir ni huile, ni graisse, ni résines tenaces; tels sont l'onguent ægyptiac des anciens, & le digestif dont nous donnons ici la formule.

Onguent ægyptiac.

Prenez Miel, 15 onces.
 Verdet en poudre fine, 5 onces.
 Fort vinaigre, 6 onces.

On met ces trois substances dans une bassine de cuivre ; on les fait bouillir sur un feu modéré, en remuant sans discontinuer, jusqu'à ce que le mélange cesse de se gonfler, & acquiert une couleur rouge : on le conserve dans un endroit sec.

Cet onguent durcit l'escarre, ranime les chairs voisines : on s'en sert pour couvrir les plumaceaux ; on en délaie une once dans quatre ou cinq onces d'une décoction antiseptique, & on en lave l'ulcère.

Digestif stimulant.

Prenez Miel blanc, ou encore mieux ;
 miel rosat, 1 once.
 Un jaune d'œuf.
 Verdet en poudre très-fine, 2 gros.
 Myrrhe en poudre, . . . 1 gros.

On mêle le tout exactement, en broyant, dans un mortier de cuivre. Cet onguent, facile à préparer, a toutes les propriétés du précédent, & on s'en fert de la même manière : veut-on le rendre plus actif, on augmente la dose du verdet; on y ajoute, suivant les circonstances, tantôt deux gros d'esprit de vin, tantôt deux gros d'huile essentielle de térébenthine; ce qui convient sur-tout lorsque l'escarre est spongieuse, & tend à la dissolution putride : on peut même, dans ce cas, appliquer sur l'escarre un plumaceau mince imbibé d'huile de térébenthine.

L'escarre commence-t-elle à se détacher ? les chairs sont-elles rouges, sensibles ? on diminue l'activité de cet onguent digestif, par l'addition du miel ou d'un jaune d'œuf.

Quelques Praticiens font dans l'usage de mêler, dans leurs onguents digestifs, Faloès en poudre, ou la teinture spiri-

tueuse d'aloès. Mais cette addition nous a paru avoir des inconvénients : plus d'une fois nous avons vu, dans quelques sujets sensibles, l'usage continué de ces digestifs aloétiques, sur des chairs vives, causer ou entretenir des diarrhées qui s'arrêtoient en supprimant l'onguent. C'est un fait trop important, pour que nous échappions l'occasion d'avertir les Praticiens de veiller soigneusement à la composition des onguents qu'ils emploient. Les topiques actifs ne sont jamais indifférents, sur-tout lorsqu'ils sont portés sur des ulcères d'une certaine étendue, & qu'ils y restent appliqués un certain temps : ainsi, dès que l'escarre est détachée, il faut quitter tous ces onguents, & se borner aux pansements les plus simples : cependant, si les chairs étoient pâles, mollasses, on peut tremper quelquefois les plumaceaux dans le collire de Lanfranc, ou se servir d'un détersif simple, qui ne contienne aucune substance aloé-

tique, ou des parties métalliques nuisibles:

Tel que le suivant.

Onguent détersif.

Prenez Miel rofat, ou, à son défaut, miel

blanc, 3 onces.

Jaunes d'œufs frais, . . 3 onces.

Du bon vin rouge, . . 8 onces.

Mêlez le tout dans une terrine verniffée, & faites bouillir, en remuant souvent, jusqu'à l'évaporation du vin, & que le mélange ait acquis une couleur brune. En le retirant du feu, ajoutez-y :

Vitriol verd en poudre, . . demi-gros.

Myrrhe, demi-gros.

Et mêlez exactement.

Collire de Lanfranc.

Prenez Vin blanc, 18 onces.

Orpin préparé, 2 gros.

Verd-de-gris, 1 gros.

Myrrhe & aloès, de

chacun, 48 grains.

On triture les poudres dans un mortier, & on y ajoute peu à peu le vin blanc; c'est une lotion stimulative, que l'on peut employer, avec succès, pour le pansement des ulcères; mais il ne faut pas en faire un usage continuel, par les raisons que nous avons déjà indiquées.

Les fomentations, propres à dissiper l'engorgement symptomatique qui accompagne la Pustule maligne, peuvent être faites avec toutes les plantes résolatives: elles se trouvent en grand nombre dans la Bourgogne; celles qui nous paroissent les plus convenables, sont les sommités de mille-feuille, les fleurs de sureau, de mille-pertuis, de camomille, les tiges de scordium, de menthe: on en fait bouillir quelques pincées dans une livre d'eau; on y ajoute ensuite un quart d'eau-de-vie camphrée, & une once de sel marin ordinaire, ou de tartre-vitriolé, car l'on ne doit pas se servir, dans ce cas, du sel ammoniac, de tartre. Ce sont

des résolutifs puissants, il est vrai; mais ils auroient, dans ce cas, l'inconvénient d'exciter le boursofflement des chairs, & une suppuration muqueuse & abondante.

Les fomentations antiseptiques se font avec une once de quinquina, que l'on fait bouillir dans une livre d'eau; on y ajoute ensuite quatre onces d'eau-de-vie camphrée, & une demi-once de sel marin.

L'usage extérieur du camphre est très-avantageux pour remédier à l'engorgement & à la tension qui accompagne la Pustule maligne. Voici la préparation qui, dans ce cas, nous paroît la plus efficace & la plus commode.

Liniment camphré.

Prenez Camphre, I once.
Deux jaunes d'œufs.

Diffolvez le camphre avec les jaunes

d'œufs, en broyant ensemble dans un mortier; ajoutez-y ensuite :

Miel blanc, 2 onces.

Et mêlez exactement.

2°. REMEDES INTERNES.

Les remedes internes que nous avons conseillés, sont le tartre stibié; & la maniere de le donner est trop généralement connue, pour nous y arrêter. L'usage du quinquina mérite quelques détails.

Quand il faut l'allier au camphre, on le donne en bol, de la maniere suivante.

Prenez Quinquina en poudre fine, 1 once.

Camphre, 1 gros.

Délayez le camphre avec un jaune d'œuf; ajoutez-y peu à peu le quinquina, & assez de sirop de limons pour faire une opiate, que l'on partagera en huit doses. On en fera prendre une au malade toutes les trois heures.

Quand le quinquina doit être allié aux acides, il vaut mieux le donner en décoction, de la manière suivante.

Prenez Quinquina concassé, . . . I once.

Faites bouillir dans une livre & demie d'eau réduite à une; passez, ajoutez-y deux onces de sucre, ou de sirop limons, & assez d'esprit de vitriol pour avoir une acidité légère. On ne peut pas déterminer la quantité nécessaire de l'esprit de vitriol, parce que la force n'est pas toujours la même: mais celui qui prépare le remède, le doit ajouter goutte par goutte; & quand il est légèrement acide, la dose est suffisante. Au reste, il vaut mieux en mettre une quantité trop petite que trop grande.

On fait prendre au malade un verre de cette décoction, de trois en trois heures, & même plus souvent, si les accidents étoient graves, & la dissolution putride très-considérable.

F I N.

Les Noces est une œuvre de chambre
 pour piano et sept voix. Elle est
 inspirée de la vie de Claude Lancelotti,
 un compositeur de la Renaissance.
 L'œuvre est divisée en sept parties,
 chacune dédiée à une scène de sa
 vie. Les personnages sont représentés
 par des voix différentes, et le piano
 joue un rôle central dans l'œuvre.
 L'œuvre est considérée comme l'un
 des chefs-d'œuvre de Ravel.

Les Noces est une œuvre de chambre
 pour piano et sept voix. Elle est
 inspirée de la vie de Claude Lancelotti,
 un compositeur de la Renaissance.
 L'œuvre est divisée en sept parties,
 chacune dédiée à une scène de sa
 vie. Les personnages sont représentés
 par des voix différentes, et le piano
 joue un rôle central dans l'œuvre.
 L'œuvre est considérée comme l'un
 des chefs-d'œuvre de Ravel.

